

vendredi 23 juin 1939
dix-neuvième année, n° 13publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

« Le repas du lion » de François de Curel

Inculpation de la démocratie

Le Catholicisme en Bohême

sous la République tchécoslovaque

En quelques lignes...

Le III^e rapport du Bureau de Statistiques universitaires

Le pari de Flaubert

L'énigme russe

« Les Soviets atteignent l'Amérique »

Léopold LEVAUX

Charles ANCIAUX

Dom Paul de VOOGHT, O. S. B.

* * *

Fernand DESONAY

Henri GUILLEMIN

Anatole V. BAIKALOFF

Comte Alexandre SOLTYKOFF

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489.16

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE

Comptes de Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Salnetelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffshelm, 38, Bruxelles;

Rue du Balli, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÉGE

LIQUIDATION

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Henri Le Beck

66, Dambrugge, ANVERS
(Belgique) Tél. 307.29

Cadres rectangulaires, ronds et ovales
en BOIS SCULPTÉ

Vitraux d'Art en plomb, en cuivre

aux fortes originales — Pointes échelées
Gravures noires et couleurs — Encadrements
ARTS APPLIQUÉS — MIROIRS MODERNES

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.
LA MACHINE A COUDRE

SINGER sera toujours
la meilleure

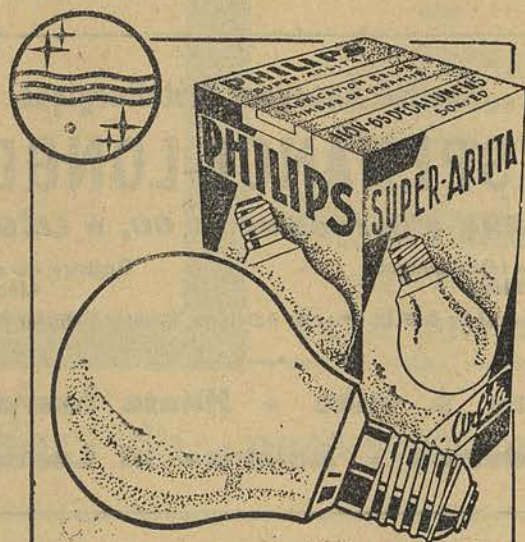
Reprise en compte de toute vieille machine
FACILITÉS DE PAIEMENT

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Plac ers,
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.
Fournisseurs brevetés de la Cour.
Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



PHILIPS
"Super-Arlita"

à filament doublement spiralé
ENCORE PLUS ECONOMIQUE...

*Remplacer vos lampes de
40 Watts par des
"Super-Arlita" de 65 decalumens*

SAUVEZ VOS YEUX . . .
. . . ECLAIREZ-VOUS MIEUX

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

" **Au Baton** "

OU

LES SIMILI-SOIES

" **La Bella** "

ET " **Opera** "

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

" **Sepco** "

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S, E, P,

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^Y S^{TE} A^{MB}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHÉNEAUX, GOUTIÈRES, TUYAUX DE DEBOENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre. réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles
galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Société Métallurgique

d'ENGHIEN S^t-ELOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS
VOITURES — PIÈCES DE FORGE
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

Société Anonyme Métallurgique

d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A.B.C. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminaires

SOCIÉTÉ ANONYME **de Produits Galvanisés
et de Constructions Métalliques**

Ancienne firme J.-F JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloriaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Eglises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

ELECTRODES
POUR TOUS TRAVAUX

ARCOS



LA SOUDURE
ÉLECTRIQUE AUTOGÈNE

SOCIÉTÉ ANONYME

58-62, rue des Deux-Gares.

BRUXELLES

S. A. Fonderie DEJAER

SCLESSIN

Télégr. : Dejaer-Sclessin

Téléphone : 314.55

Broyeurs — Mélangeurs — Malaxeurs
pour toutes industries

Système breveté PIRLET-BRASSINE. — Pièces de rechange
pour broyeurs. — Toutes pièces en fonte

PARACHÈVEMENT

ELECTRODES



PROCÉDÉS KJELLBERG

36 ANNEES
D'EXPÉRIENCE!

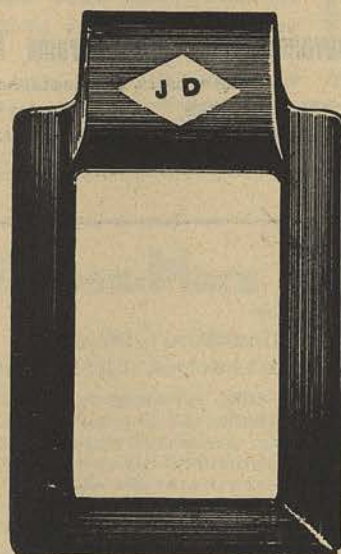
ESAB

SOCIÉTÉ ANONYME
116-118, RUE STEPHENSON
Bruxelles t. 15.91.26



Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

LOUIS ANTOINE

RUE DE LA MOTTE, 47, HUY

Téléphone : 636 HUY

Compte Chèq. Post. 97956

Fonte douce - Fontes spéciales - Petite mécanique
Ornements - Pièces suivant modèles
Tout pour la poterie

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ
MOULAGE SOIGNÉ PRIX MODÉRÉS

SOCIÉTÉ ANONYME DE

Produits Chimiques de Laeken

1, Quai L. Monnoyer

BRUXELLES II

DIVISION DE LAEKEN

Téléphone : 15.68.03

Télégrammes : Chimie-Laeken

Acides sulfurique, muriatique et nitrique à toutes concentra-
tions - Acide sulfurique à tous degrés pour accumula-
teurs - Eau distillée

DIVISION MOUSTIER S/SAMBRE

Tél. Moustier 20

Télégr. Couleurs-Moustier S. S.

Couleurs, vernis, émaux - Couleurs fines, broyées ou en poudre
Couleurs préparées pour tous usages industriels - Vernis et
produits pour l'argenterie des glaces. - Produits spéciaux pour
toutes industries

Fabrication complète de Tissus métalliques

Trellage simple torsion.

Spécialité de Toiles moustiquaires

vertes, bleues et toutes autres couleurs.

FR. DE COSTER

20-21, quai de l'Industrie, à MONT-SAINT-AMAND (Gand)

Téléphone : 106.95.

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT - POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE.

PIERRES BRUTES ET SCIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SCLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique : Dumfrer Sclaigneaux Belgique. Téléphone Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,
TUYAUX — PLOMBES A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arsenate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Comptoir Général Métallurgique

Charles DE VUYST

Fabrication. — Représentation — Exportation.

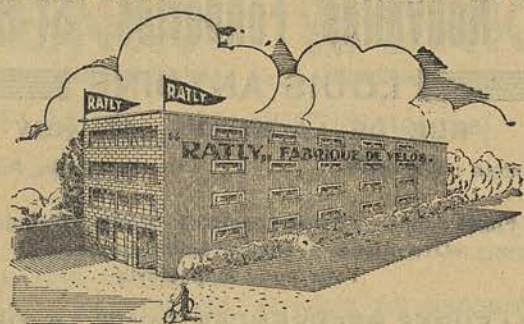
Outillage pour tous corps de métiers

BRUXELLES, rue de la Senne, 80. Tél. 12.67.40 (4 lignes).

Limes et scies à métaux marque « CORONA ». Mèches à métaux
et à bois. Tarauds, Filières, Fraises, Alésoirs, Marteaux tous modèles.
Cleps fixes et à molettes marque « Steinadler » et « Tenadium »
Pincés tous genres. Petit outillage en général pour le travail du bois
et des métaux. Articles de jardinage tout genre. Tondeuses à gazon,
à main et au moteur « The Universel » et « Jacobsen ».

VÉLO MODERNE

USINE MODERNE



RATLY, 26-28, rue Aug. Gevaert, Bruxelles-Midi

CÉRAMIQUES
de la Lys



Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin
Société Anonyme Naamlooze Vennootschap
Belgique Téléphone Courtrai 629. Belgis
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

Tél. LIÈGE 605,59

Reg. du Com. Liège 916

Ch. P. 109.814

Bieuvlet, Redoté & C^{ie}

SOCIÉTÉ EN NOM COLLECTIF

Tuyauteries en acier étiré et en tôle soudée
- pour tous usages et toutes pressions -
Réservoirs soudés -:- Serpentins
- Exécution de tuyauteries suivant plans -
Soudure oxyacétylénique et soudure électrique
Travaux pour Mines, Sucrieries, Briqueteries et Carrières
Brûleurs automatiques au charbon BUREAUX & ATELIERS :
pour chauffage central 340, rue Branche, Ans

Pierres blanches
Marbres - Granits
Pierres reconstituées

A^{NC.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S. A.
Avenue du Port, 106, Bruxelles

P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ame DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes — Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

Consultez-nous pour toutes vos installations de :

Meubles en acier

Fabrication belge. — Vingt années d'expérience.



Rayons démontables et extensibles.
Bureaux ministre. Tables dactylo.
Armoires à documents. Classeurs.
Fichiers. Bacs à papier. Trieurs de
courrier. Armoires-vestiaires et à outils,
etc.



Demandez catalogue n° 10.

Richacier

Etablissements R. RICHARD

Téléphone : 48.78.28.

Bureaux et Ateliers : 11, rue Godecharle, BRUXELLES (Q. L.)

Établissements P. COLLEYE, S. a.

GRANDE DÉCORATION
SCULPTURE-STAFF
AMEUBLEMENT
TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPRIERS
BRUXELLES

Tél. 11.69.76

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries. — Réactive à l'air
salin. — Appliquez facilement et économiquement.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER
82-84, rue Edm. Tollenaers
BRUXELLES

Agent général pour le Haut
S. A.

Etabliss. FIDELE MAHIEU
86, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Armes de toute espèce

Fabrique d'Armes Fs.
Dumoulin & Cie, Liège
2, rue Thier de la Fontaine, 2

Fondée en 1849

Belgique

Ancion-Marx Fabrique d'armes

Société Anonyme

28 et 30, rue Grandgagnage, **LIÈGE** (Belgique)

Adresse télégr. : Anciomar-Liège

Téléphone N° 100.02

Armes et Matériel Militaires-Fusils et Carabines de chasse - Carabines et Pistolets de tir-Fusils militaires de réforme transformés en armes de chasse Munitions de toutes espèces-Spécialité de Revolvers fins.

Achats et vente de toutes espèces d'armes p^r collections et panoplies



FABRIQUE D'ARMES UNIES DE LIÈGE

Société Anonyme

Rue Trappé, 22, **LIÈGE**

Adresse télégraphique : « Centaure-Liège ».

Armes de chasse, de luxe et d'exportation — Fusils Hammerless et à chiens à percussion centrale — Fusils à charger par la bouche à 1 et 2 coups — Fusils transformés d'armes de guerre — Pistolets — Revolvers — Carabines — Accessoires

A. De Vigne & C^o

CHAUFFAGES VAPEUR - EAU CHAUDE

Installation de conditionnement d'air
Service de distribution d'eau chaude
Installation de bains - douches, buanderies, etc.

Pour Pensionnats et Couvents

137, Avenue d'Amérique
Téléph. 705.59

ANVERS

Aug. Lebeau-Courally

S. A. fondée en 1865

19-23, rue Fond-des-Taves, **LIÈGE**

Téléphone : 24,197

Adr. télégr. : Lebeaugun

Fabrication exclusive d'armes de la plus haute qualité pour la chasse et le tir aux pigeons
Spécialité : Fusils à canons superposés « Super Lebeau » système Hammerless et à platines

Les plus hautes récompenses aux grandes expositions. — Très nombreux grands prix sur les plus importants stands de l'Europe.
Catalogue sur demande

Usines Decock Frères

Téléphone :

607 La Louvière 15E, RUE BRIGODE Decock 607 La Louvière

Adresse télégraphique :

FAYT-LEZ-MANAGE

**MACHINES-OUTILS
A TRAVAILLER LE BOIS**

Machines simples et combinées
Ponceuse à disque et à bande
Presses à plaquer - Ouillages
Spécialité de machines combinées
Universelles, convenant particulièrement à Missions au Congo ou à l'Étranger.



LA QUINCAILLERIE GÉNÉRALE POUR BATIMENTS

offerte par les

Ateliers J. VERCHEVAL & FILS

79, rue Dumonceau, **HERSTAL** — Tél. Liège 401.11

est le résultat des efforts conjugués de trois générations successives spécialisées en l'étude et la mise en fabrication d'articles particulièrement destinés aux communautés, écoles, hôpitaux

Crémones de fenêtre en tous genres
Appareils de manœuvre pour vasistas marque «NACC»
crossettes, pousiers, tirants de porte, etc.

Acier inoxydable - Argent neuf poli ou nickelé - Bronze et laiton poli, bronzé ou chromé - Corne - Bakélite - Fer noir, etc.

Clouterie & Tréfilerie des Flandres, s.a.

Gendbrugge-lez-Gand (Belgique)

Fils de fer et acier clairs, recuits, galvanisés, étamés, culvrés, pointes de Paris, clous de chaussure, crampons, rivets, boulons, articles de boulonnerie à chaud, à froid; fil barbelé, treillis, torons, grillages, feuillard, tous articles en fil de fer, toiles pour moustiquaires.

Treillarmé, treillis soudé pour béton armé et pour routes.

Adresse télégraphique : Clouterie Gendbrugge.

Téléphone : 174.40 (5 lignes).

Compte chèque postal : 9841.

Registre Com. Gand : 283.

COTRACO

Société anonyme

INGÉNIEURS-ENTREPRENEURS

Entreprises générales
Béton armé
et tous genres de constructions

ÉTUDES ET OFFRES SUR DEMANDE

93, rue de la Loi

BRUXELLES

Tél. 12.88.24

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

Matériaux et Procédés modernes
pour le Bâtiment

ISOLATION

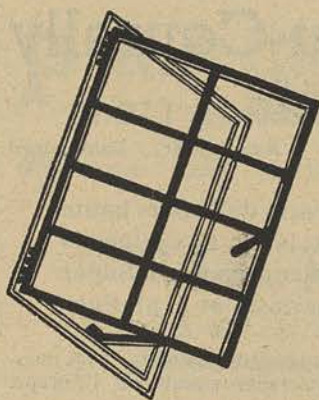
ACOUSTIQUE et THERMIQUE

Alfred G. Labrique

4, avenue Arthur Goemaere

Tél. 757.24

ANVERS



S. A. Les Ateliers

VAN DE SANDE

Anciens Ateliers

A. ADRIAENSSENS

8, Rue Pierre Bidder

BRUXELLES

Châssis et portes
métalliques

Carrières de grès

Tous les matériaux pierreux pour routes et bétons. - Pierres plates pour sentiers rustiques. - Pierres roulantes. - Parements de teintes diverses. - Pavés et bordures en petit granit.

Ém. & Fern. BECK, 28, quai de la Grande-Bretagne

LIÈGE

Téléphone : 127.32

Spécialité : PAVÉS POUR COURS ET TROTTOIRS
MOINS CHERS QUE LES DALLES EN BÉTON

AUTOMATIQUE ELECTRIQUE DE BELGIQUE

S. A.

Rue du Verger

ANVERS

Installations téléphoniques de toute
capacité. - Appareils de mesure. -
Compteurs électriques. - Signalisa-
tions routières. - Installations de
Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.

Bureau Technique
René Nicolai

Ingénieur A.I.Lg
12, quai Paul Van Hoegaerden, LIÈGE
Téléphone 120.31
6, place Stéphanie, BRUXELLES
Téléphone 11.02.88

Reg. du Com. Liège 1168 Chèques-postaux Liège 64.955



Constructions industrielles
Ponts et Charpentes métalliques
Constructions navales
Réseaux électriques - Béton armé
Etudés - Contrôle - Expertises

Ateliers de Constructions Métalliques et de Chaudronnerie

P. & F. Deltour Frères

Rue des Saules, 7, MONS-lez-LIÈGE

PONTS. — CHARPENTES — PYLONES — CHEVALETS
PASSERELLES — MATÉRIEL ROULANT
RIVÉS OU SOUDÉS — TUYAUTERIES —
SOUDURE AUTOGÈNE — PARACHÈVEMENT
Ateliers raccordés au chemin de fer.

Téléphone Liège 311.72; après 18 heures : Liège 312.78
Compte Chèq. post. 179.98 Reg. de commerce : Liège 130.71
Etudes, plans et devis sur demande et sans aucun engagement
de la part du demandeur.

ENTREPRISES GÉNÉRALES

Travaux publics et privés
EXPERTISES

MARCEL DEBUSSCHERE-DEMEULDRE

ENTREPRENEUR

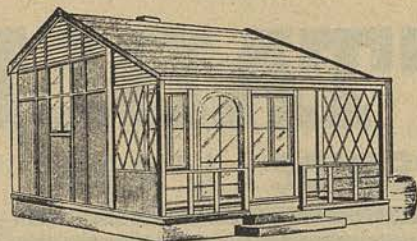
Rue Saint-Amand, 27-29, ROULERS

Téléphone : 253 Reg. du Comm. : Ourtral 1628

Chantier : Rue Kokelaer, 20, Roulers

LES
CONSTRUCTIONS
DÉMONTABLES

**Jacques
Eberhart**



269, boulevard Général Jacques, Bruxelles
Reg. Com. : 884.54 C. C. P. : 132.541 Tél. : 48.30.08

Bungalows - Chalets - Garages - Pavillons - Terrasses, etc.
Systèmes Standards

Matériel avicole et d'élevage, poulaillers, chenils, clapiers, etc.
Installations complètes d'élevages.
Grande Exposition permanente. — Projets et devis sur demande

Fers - Aciers - Tôles
Boulons - Rivets
Poutrelles et rails
Sciage de tous profils

Ronds pour beton
Découpage sur spécifications
Poutrelles de clôtures
Spécialité de tôles fortes

Société Anonyme des Établissements

D. L. C.

TÉLÉPHONE 289 04
3 lignes

BUREAUX ET MAGASINS :
Rug du Viaduc,
SCLESSIN (Gare)

Jean GUILMAIN

Maison fondée
en 1885

31, Rue d'Ecosse SAINT-GILLES-Bruxelles
Téléphone : 11.48.16

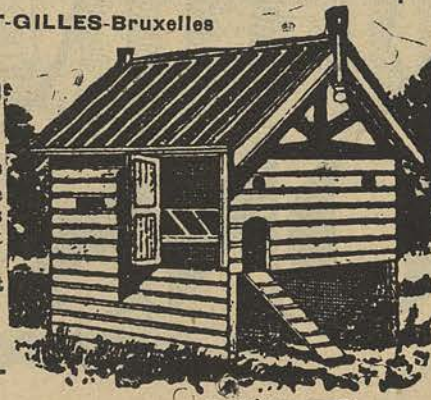
Fabrique de Matériel Avicole
Spécialiste

Garages et pavillons
en bois démontables

Manufacture d'articles en fil de
fer — Grillages en tous genres
Clôtures de parc, de chasse et
de tennis

Spécialité de poulaillers et
chenils.

Exposition permanente.



TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

Bocaux - Bouteilles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces
vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits
Renseignements ou voyageur sur demande.

Verreries-Gobeleteries Havrenne Frères

Soc. de Pers. à Resp. lim.

Téléph.
Charleroi : 512.06 - 512.48

JUMET

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
900.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones I
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHECAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

PRIX IMBATTABLES!

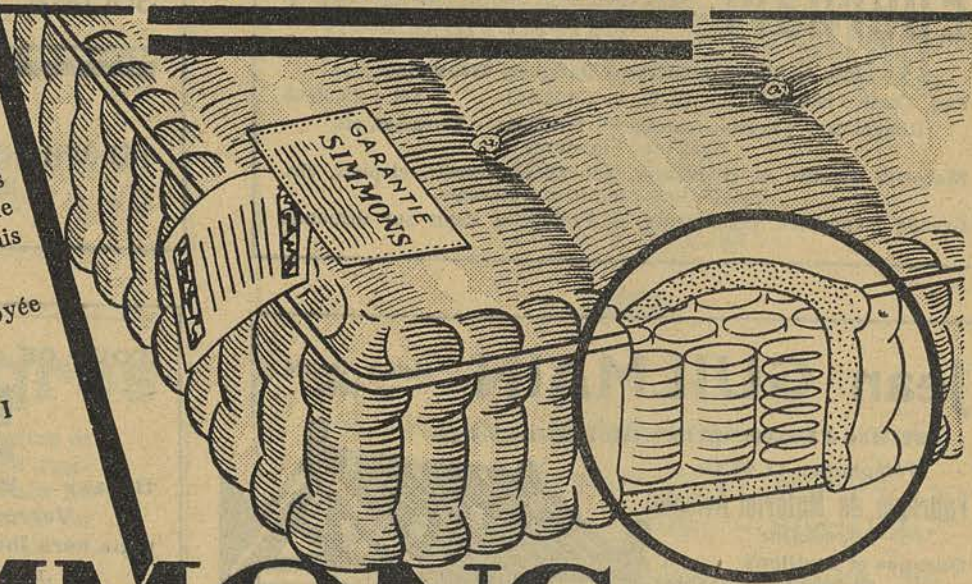
DU QUIETUDE À L'AZUR

Les matelas **SIMMONS** à ressorts ensar-
chés mettent la qualité **SIMMONS**
à la portée de tous.

Avec **SIMMONS**, dormez à « poings
fermés », ce qui vous permettra d'être
fraîs et dispos au réveil; vous remplirez
avec joie votre tâche quotidienne et vous
n'éprouverez plus ce sentiment de fatigue
qu'un matelas ordinaire ne réussit jamais
à faire disparaître entièrement.

Documentation spéciale n° 39 envoyée
gratuitement sur demande à la

SIMMONS BELGE,
Boîte postale n° 72, Bruxelles I



SIMMONS

*Pour
mieux dormir!*

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

« Le repas du lion » de François de Curel
 Inculpation de la démocratie
 Le Catholicisme en Bohême
 sous la République tchécoslovaque
 En quelques lignes...
 Le III^e rapport du Bureau de Statistiques universitaires
 Le pari de Flaubert
 L'énigme russe
 « Les Soviets atteignent l'Amérique »

Léopold LEVAUX
 Charles ANCIAUX

Dom Paul de VOOGHT, O. S. B.

* * *

Fernand DESONAY
 Henri GUILLEMIN
 Anatole V. BAIKALOFF
 Comte Alexandre SOLTYKOFF

« LE REPAS DU LION »

de François de Curel⁽¹⁾

Drame de l'impérialisme vital et social

Le premier ouvrage dont j'ai tenté devant vous l'explication, Mesdames, Messieurs, *Maison de Poupée*, d'Ibsen, relève du réalisme le plus net et le plus certain, quoique sobre. Cependant, au bout du drame, au moment où la rupture se consomme entre les deux époux, où la force terrible qui se cachait dans l'âme en apparence puérile de Nora Helmer explose, s'ouvre une échappée sur un profond domaine spirituel, et celui-ci nous apparaît alors comme le vrai substrat du conflit psychologique qui constitue le sujet plus directement saisissable.

La Cerisaie relève, elle aussi, de l'authentique réalisme, mais ce réalisme russe où se meut le génie idéaliste, narquois et accablé de Tchéhov est empreint d'une poésie si déroutante et si déchirante, que nous nous sentons tout de suite plongés dans une atmosphère de rêve malade, où se rétracte et se déforme, de la pire manière, une réalité qui, hélas ! n'est déjà que trop lamentable.

Pirandello, avec son hallucinante « parabole », *Chacun sa vérité*, d'allure pourtant terre à terre, considérée dans son déroulement immédiat, nous avait, à son tour, entraînés vers des perspectives supramatérielles, quoique détraquantes. Son réalisme, à lui aussi, débouche sur un domaine qui n'est plus celui de la superficielle réalité quotidienne.

Bref, Mesdames et Messieurs, d'une manière ou d'une autre, ces trois drames, l'un norvégien, l'autre russe et le troisième italien, s'entourent d'un halo d'étrangeté. Ils frappent fortement au delà du simple domaine social, bien qu'ils soient, par leurs

sujets et par toute une part de leurs substances, plantés en plein dans tel ou tel canton du social. Ils consonnent à des réalités qui relèvent uniquement de la vie du cœur et de l'âme, comme de l'autonomie de l'esprit. Et, en ce qui concerne l'esprit, il ne faut pas seulement l'entendre des idées et de leur dialectique, plutôt de ce je ne sais quoi qui relève de la perception obscure, de cette seconde partie de l'être humain qui n'est plus la conscience claire, l'intelligence discursive, la volonté lucide, mais la région, en nous, des intuitions et des aspirations confuses, et, pour tout dire en un seul mot, du mystère. Nous n'oublierons d'ailleurs pas qu'il y a mystère et mystère, ni que chaque espèce de mystère comporte des profondeurs diverses.

Le Repas du Lion, de François de Curel, ne se rattache en rien de ce genre de dramaturgie. C'est, en tout point, du théâtre français selon la plus pure tradition cornélienne, avec, au centre, un grand débat autour d'une question grave, débat provoquant des discussions tramées de pensées claires, de sentiments et de volonté expressément et presque exclusivement orientés dans le sens social, avec un pathétique dont le ressort est le même chez tous les participants d'une même catégorie et d'un même étiage moral; bref, avec un réalisme entièrement visible et qui ne va pas au delà de lui-même.

La résonance spirituelle ou métaphysique, pas plus que la poésie, formelle ou diffuse, n'ont pour ainsi dire aucune place ici. Nous sommes en France, dans un milieu tantôt paysan, tantôt ouvrier, tantôt bourgeois et tantôt aristocratique, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, avec tout ce que cela implique, et rien que cela. Au premier des quatre actes que comporte la pièce, les

(1) Conférence donnée au Home des Artistes, à Bruxelles, sous les auspices de l'École d'humanisme et de l'Union Catholique du Théâtre.



personnages sont habillés à la mode du Second Empire, aux environs de 1865, au second et au troisième acte à la mode de 1880, et au dernier acte à la mode de 1910. Et j'avoue que je souris quand je vois Faguet écrire, dans un article où il s'adressait à François de Curel : « Ne vous en défendez pas, M. de Curel, c'est bien une manière de Hamlet moderne que vous avez voulu faire... »; et il ponctue, comme quelqu'un qui est très sûr de son fait : « Parfaitement ». C'est cocasse, Hamlet et l'esplanade d'Elseneur n'ont vraiment rien à faire ici. Il faut prendre les choses comme elles sont.

Eh bien, à les prendre ainsi, nous dirons que ce *Repas du Lion*, c'est du théâtre d'idées, dont l'intérêt majeur consiste en ceci que s'y pose, sous la forme d'un drame d'ailleurs vivant, la question des rapports entre le capital et le travail, entre les patrons et les ouvriers, entre la classe riche et la classe pauvre.

A cette question, qui, depuis 1897, date de la première rédaction et de la première représentation de la pièce à Paris au théâtre Antoine, et depuis 1919, date de sa publication sous sa forme remaniée et définitive (1), n'a certes pas été résolue dans les faits historiques contemporains, mais que d'énormes et terrifiantes révolutions, que d'immenses troubles sociaux et politiques au sein desquels nous nous débattons sont venus au contraire affreusement illustrer cette question, qui a pris de nos jours l'allure d'un cauchemar et d'un cataclysme universels, voilà une pièce qui — bien que son auteur s'en défende — prétend lui apporter une solution, et une solution fondée sur la nature même de l'homme et sur la nature même des choses.

C'est dire, Mesdames et Messieurs, qu'abstraction faite du talent — incontestable — du dramaturge, et de la valeur littéraire — limitée — de son ouvrage, l'intérêt principal que nous rencontrons ici provient avant tout du caractère sociologique et de l'actualité brûlante du problème débattu.

Je vous exposerai ou vous rappellerai d'abord le sujet en aussi peu de mots que je le puis.

* * *

La vieille famille lorraine des comtes de Miremont possède, au village dont elle porte le nom, un vaste domaine forestier, dont elle vit, mais plutôt mal. L'actuel comte de Miremont ne s'est jamais préoccupé du sous-sol de ses terres. Or, cinquante ans avant que ne commence l'action du drame, un homme habile qui soupçonnait l'existence d'une grande richesse minière dans ce sous-sol a obtenu du Ministre d'alors une concession de mine en bonne et due forme. Cependant, il n'est pas passé à l'exploitation. Cette concession, les héritiers du concessionnaire viennent de la revendre à un certain M. Boussard, qui fait le gros commerce des fers à Lille. Ce M. Boussard a de plus racheté, sans lésiner sur le prix, à un paysan de l'endroit, une prairie par où passe le bief de la rivière qui fait tourner le moulin du châtelain. Et un contre-maître avec trente ouvriers travaillent à présent à opérer un puissant sondage à 200 mètres de profondeur, dans la prairie, pour étudier rigoureusement l'état réel du sous-sol.

Disons tout de suite que celui-ci se révèle d'une richesse inouïe en minerai de fer. M. Boussard propose alors une association à M. de Miremont, qui l'accepte. Sans doute, l'antique et beau domaine en sera saccagé. Mais aussi le blason de Miremont en sera plus qu'honorablement redoré. Bientôt, Georges Boussard, le fils du commerçant, brigue et emporte la main de M^{lle} Louise de Miremont. Georges Boussard, qui possède l'étoffe d'un très grand capitaine d'industrie, deviendra, son père mort, le maître de forges de Miremont.

En attendant, il y a quelqu'un qui est navré et exaspéré de cette invasion industrielle et mercantile : c'est le petit Jean de Miremont, le jeune héritier du nom, que dévore la passion des bois et de la terre, qui est chasseur-né, et qui a failli mourir en pension de la claustration et du mal de l'exil. Une hostilité farouche s'élève dans son cœur véhément contre les travaux de sondage que l'on mène activement dans la prairie du père Pierron.

Une nuit, il s'échappe subrepticement du château et va ouvrir les vannes du moulin. L'eau envahit le puits. Mais, ce soir-là, qui est celui de la Toussaint, un ouvrier, qui est un ivrogne invétéré, s'est endormi dans le fond, à cuver sa boisson. L'homme est noyé comme un rat, et la nouvelle de sa mort parvient chez le garde-chasse Prosper Charrier, attaché au service des de Miremont, au moment où le petit Jean s'y trouve avec son père, sa sœur et les Boussard. Se trouve également là toute la famille Charrier, c'est-à-dire, outre Prosper et sa femme Catherine, son frère Paul, l'abbé, qui a refusé le poste facile de précepteur du petit Jean pour devenir simple desservant d'un hameau, son deuxième frère, Robert, ouvrier très socialisant, occupé dans une grande usine de Paris, et enfin leur mère, qui est veuve, des braconniers lui ayant naguère tué son mari.

C'est là, dans cet humble logis, que cet enfant sauvage, insurgé contre l'envahissement du domaine familial par le machinisme, apprend ce qu'il est devenu, involontairement, sans doute, mais ce qu'il est en toute réalité : un meurtrier ! Il en est bouleversé jusqu'au tréfonds de son être.

Son ami, l'abbé Paul Charrier, devine à son attitude ce qui s'est passé, et resté seul avec lui, il provoque et reçoit ses aveux. Alors, en vertu de sa mission de conducteur des âmes, le prêtre trace à l'enfant les devoirs sacrés de réparation qu'il s'est mis, par son acte terrible, sur ses jeunes épaules. Tout d'abord, l'enfant s'écrie : « Je me ferai prêtre ! » — « On ne se fait pas prêtre pour se punir », réplique l'abbé. « J'ai parlé de leçon — reprend-il —, voici ce que j'entendais par là : Toute votre vie, soyez indulgent pour les pauvres... Ils sont aigris, tout ici-bas leur paraît injuste. Lorsque vous les verrez perdre patience, abuser de la force, être grossiers, haineux, rappelez-vous que de moins misérables se sont révoltés. (Et lui d'abord, Jean de Miremont.) Ayez pitié... »

— « Oui », répond seulement Jean.

Et c'est réellement oui.

Quelque quinze ans ont passé. Les usines de Miremont, sous la firme Miremont-Broussard, occupent à présent 12.000 ouvriers, et elles sont en pleine croissance encore. C'est toujours Georges Boussard qui les dirige de main de maître.

L'abbé Charrier est devenu curé de Miremont. Robert Charrier occupe l'emploi de contre-maître aux usines. Prosper y est toujours garde-chasse. L'ouvrier tué autrefois par le jeune châtelain a laissé une fille que Jean a fait élever et même instruire. La jeune fille vit chez lui, à Paris, où elle assiste la vieille servante-gouvernante. Elle tient les comptes du ménage, et parfois même, elle sert de secrétaire à son maître. Elle l'aime, aussi ; mais je négligerai cet aspect très secondaire du drame.

Jean de Miremont, qui atteint ses trente ans, s'est voué tout entier au service social des ouvriers, en accomplissement de sa promesse. Le voici devenu le plus grand orateur des Cercles ouvriers catholiques ; il marche de succès en succès. Tous ses revenus, qui sont considérables, il les consacre aux œuvres et au soulagement direct et individuel des pauvres.

C'est en sortant d'un des triomphes de sa « merveilleuse » éloquence qu'il engage avec son beau-frère Georges Boussard, venu, accompagné de sa femme, l'entendre à Paris, une conversation qui revêt tout à coup une importance capitale, car elle

(1) Editions Crès et Cie, Paris.

précipite et résout tout un travail de pensée qui, depuis un certain temps, s'opérait sourdement en lui.

Ici, Mesdames et Messieurs, j'abandonnerai pour un instant mon résumé pour faire un peu de psychologie. Ou plutôt, je la laisserai faire aux personnages eux-mêmes.

C'est d'abord Prosper le garde-chasse, autrefois le « professeur » de Jean, comme il dit, professeur d'art cynégétique, d'arboriculture et aussi de vie libre menée dans les bois, qui, dans son langage populaire, vous dépeindra le principal personnage du *Repas du Lion* à l'époque où commence le drame, quand, adolescent, il arrivait aux environs de sa quinzième année :

« M. Jean n'est pas solide comme nous autres, mais faudrait pas s'y fier pour croire qu'il n'a pas le souffle... Ainsi, derrière les chiens, deux ou trois kilomètres au pas de course ne lui font pas peur... Je n'ai qu'à dire : « V'là le sanglier au ferme!... Si nous » lui laissons le temps de charger Ramette — c'est une rudement » bonne petite chienne! — il va l'éventrer. Elle est trop hardie! » Alors il détale, que le diable ne le suivrait pas! Des bras, y n'est pas fort; (*montrant Madeleine*) la vieille, si elle se mêlait de lui donner la fessée, en viendrait facilement à bout, et malgré ça, il est rageur comme un petit coq. Tiens, c'était... y aura deux ans à la Pentecôte... V'là que passant devant la glacière, j'entends un raffût du diable, je cours et qu'est-ce que je trouve? Mon Jean qui tenait sous lui son cousin de l'Espinay, qu'est deux fois gros comme lui. J'sais pas pourquoi mon gosse lui en voulait, mais il tapait, tapait, et j'te cogne et j'te cogne!... Moi j'empoigne l'enragé par la peau du cou et je le remets sur ses pattes. Lui se redresse devant moi, haut comme une botte, et m'dit : « J'suis l'comte de Miremont et vous n'avez pas le droit d'me » toucher! » (*Riant*) Ah! ah! Il écumait!... »

De ce tempérament, à la fois faible et fort, travailleur et insoumis, mélancolique et violent, solitaire et affectueux, Louise Boussard-de Miremont, la sœur de Jean, souligne l'aspect « rude et ambitieux » au cours de la conversation dont j'ai parlé :

« Nous avons grandi au même foyer, je sais comment on l'élevait... Le courage était à ses yeux la première des vertus... Il y avait alors à Miremont un vieux curé qui n'acceptait de dîner au château que si on l'accompagnait jusqu'au village à la fin de la soirée, parce qu'il n'osait pas se hasarder seul dans le parc lorsqu'il faisait nuit. Eh bien, c'est Jean qui l'escortait, et revenait ensuite, solitaire, dans les ténèbres opaques de la forêt. Il avait alors huit ans. A douze ans, il sortait la nuit avec les gardes pour guetter les braconniers, et là-bas les braconniers tuent les gardes. Il saignait de ses petites mains nerveuses les sangliers coiffés par ses mâtons. On l'exerçait à faire des plaies et non à les guérir... Il s'est formé au contact des forestiers et des bûcherons, qui l'ont fait rude et ambitieux comme les grands chênes de nos bois... Comme eux, il se laisse envahir par des plantes parasites. La sensiblerie, la pitié, ce sont pour lui le lierre et le gui. »

Mais il y a quelque chose de paradoxal dans la position psychologique de Jean de Miremont : c'est que sa foi religieuse, sa vie intérieure de chrétien n'est plus au diapason de ses actes. Au rebours de ce qui se passe chez la plupart des hommes, qui n'accomplissent que des actes inférieurs à leurs croyances, lui, noblement intentionné et énergique comme il l'est, stimulé encore par la suppression d'une vie humaine à expier, il agit sur un mode nettement supérieur à ce qu'il sent réellement.

Il ne manque pas à proprement parler de conviction intellectuelle. Cependant l'accord n'est plus normal entre son cœur, entre son âme plutôt, et sa tête et ses actes. « Il vous manque d'être un apôtre », lui fait observer son beau-frère Boussard. Il en convient : — « Eh bien, c'est vrai, je n'ai pas le cœur d'un

apôtre... Vous mettez la plaie au vif. Il me faudrait l'âme d'un Pierre l'Ermite, et la mienne a été touchée par l'esprit moderne. Quand j'affirme que seuls les catholiques sont capables de sauver la société au milieu des tempêtes soulevées par la Révolution, je parle en politique bien plus qu'en chrétien... Notre société a été bâtie sur l'idée de Dieu; on enlève l'idée, et nous restons suspendus sur l'abîme. Je le constate et la prière ardente qui devrait s'échapper de mes lèvres n'en sort pas. »

Je n'insiste pas pour l'instant sur ce conflit intérieur, et je reprends mon histoire.

La conversation que j'ai signalée amène Jean de Miremont à une revision profonde des valeurs qui jusque-là l'ont fait vivre et agir. Il estimait que « l'Eglise est une œuvre sociale », que « la religion seule peut faire que le riche donne sans orgueil et que le pauvre reçoive sans humiliation, qu'elle seule peut intervenir efficacement pour créer l'harmonie entre les classes antagonistes ». A cette conception, Georges Boussard lui en oppose une autre, qui ne s'inspire pas du christianisme, mais qui, selon celui qui la prône, serait valable quand même, et qui serait même la seule valable, pour tous, les chrétiens compris. « Suivant moi, — affirme-t-il —, il n'y a qu'une seule espèce d'êtres secourables : ceux qui ouvrent des voies nouvelles à l'activité humaine. Inventez, soyez une force créatrice, et la prospérité des autres découlera de la vôtre. » Et il ajoute, affirmation troublante, qu'il est fatal que « chaque fois qu'un homme de valeur se mêle des affaires d'autrui, il y gagne ». Ce fait, qu'il déclare commun, constituerait à ses yeux la preuve expérimentale de la vérité de ses vues.

Bref, son beau-frère préconise et exalte l'égoïsme érigé en devoir, comme l'exprime Jean de Miremont dans une formule synthétique. L'égoïsme « bienfaisant », comme le qualifie l'auteur de la théorie, se trouve être incomparablement plus bienfaisant, selon lui, que « la charité » chrétienne, qu'il considère comme utopique, du moins en tant que puissance sociale. Il ne voit en elle, à cet égard, qu'un pur malentendu, car, comme il ironise, « Vous mettez le Sacré-Cœur et la Sainte Vierge sur la bannière, d'accord, mais elle n'en est pas moins rouge, et sachez bien que vos clients suivent la couleur et non la Vierge. »

Voici d'ailleurs l'exposé principal de cette conception de Boussard fait par lui-même :

« Suivant moi, il n'y a qu'une seule espèce d'êtres secourables : ceux qui ouvrent des voies nouvelles à l'activité humaine. L'immense majorité des hommes a besoin qu'on lui suggère ses idées, ses gestes. Quelques individus, supérieurement doués, combinent et réalisent devant un troupeau de singes qui copient leurs moindres mouvements. Ils sont les bienfaiteurs de ces singes, puisqu'ils se donnent la peine de vivre à leur place. Si moi, chef d'industrie, j'organise un centre d'activité où toute une population aime, s'alimente, pullule, j'ai droit à la reconnaissance. Que cette population se tire ensuite d'affaire; qu'elle soit adroite, économe, ordonnée; qu'elle se défende même contre moi, rien de mieux. Depuis cent ans, tout ce que les ouvriers ont obtenu, c'est par la grève. Il est très rare que nous allions leur offrir bénévolement une augmentation de salaires. Donc, hardi!... Qu'on s'insurge!... Peut-être que je céderai, et tant mieux pour les révoltés!... Mais si je les repousse, ils n'en restent pas moins mes obligés... C'est à moi qu'ils doivent la fièvre de l'existence, avec ses joies et ses haines, même celle qu'ils me portent! Cela vous étonne? Nous voilà loin de vos petites parloles entre patrons et ouvriers. Que voulez-vous? Chacun a sa méthode! »

Sans cesser d'être chrétien — remarquez-le — et de vouloir rester sinon « un apôtre », du moins « un philanthrope », c'est

cette conception et c'est cette « méthode » qui conquièrent Jean de Miremont et le subjuguent, tout en résolvant — du moins le croit-il — l'antinomie qui existait entre son état intérieur et sa ligne de conduite pratique. « Vous n'imaginez pas — s'écrie-t-il — avec quelle avidité je bois vos paroles... Elles répondent si bien aux questions que souvent je me pose! S'il m'est prouvé que celui qui dépense hardiment ses forces dans son labeur préféré a les mêmes chances de secourir l'humanité que s'il s'attelait à beaucoup de bonnes œuvres, mon avenir sera tout changé. »

Et comme il adopte l'idée de Georges Boussard, qu'il tient désormais pour juste, son avenir, en effet, en est tout changé.

Au cours de sa visite, le beau-frère de Jean de Miremont a demandé à ce dernier deux choses : de verser à leur affaire cinq millions de quote-part pour qu'elle puisse s'augmenter d'une concession de houille à acquérir dans le Limbourg belge, où une excellente occasion se présente; puis, de venir à Miremont, dans les deux mois, pour l'inauguration de la nouvelle aciérie.

D'autre part, Robert Charrier et un autre ouvrier, venus de Miremont pour l'entendre, à la même occasion que Georges Boussard et sa femme, lui ont demandé, eux aussi, et avec beaucoup d'insistance, d'accepter de venir à Miremont pour y prendre également la parole. Mais c'est aux ouvriers qu'ils veulent l'y voir parler. Voici comment se formulent respectivement leur demande et la réponse de Jean :

JEAN. — Vous avez assisté à notre assemblée générale?

ROBERT. — Oui! Nous étions curieux d'apprendre comment un homme de bonne foi, qui a sa fortune placée dans l'industrie, s'y prend pour concilier la justice avec son intérêt.

JEAN. — Ma méthode a dû vous déplaire. Vous êtes collectivistes et je défends la propriété. Vous êtes irréligieux et j'appelle Dieu au secours de la société...

ROBERT. — Si on pouvait tout arranger à votre manière, ça serait, en effet, trop commode. Un papier n'a pas de cœur, disiez-vous. Est-ce qu'un papier a de la religion? Mais nous savons que nos idées ne sont pas près de triompher, et alors mieux vaut prendre dans les vôtres ce qu'elles ont d'utile que de ne rien essayer.

JEAN. — Tout n'était donc pas à rejeter dans mon discours?

ROBERT. — Oh! monsieur Jean! La preuve, c'est que nous venons vous proposer de répéter ce même discours, tel que nous l'avons entendu, à vos propres ouvriers. Car c'est très bien de soutenir ceux de Paris, mais n'oubliez pas qu'il y en a douze mille qui travaillent pour vous à Miremont. Racontez-leur également que la société est horriblement cruelle, que leur travail est indignement exploité, que le capital abuse. Cela fera un rude effet que vous, le propriétaire, soyez forcé d'avouer ces choses, au milieu des usines qui vous ramassent tant d'argent. Votre beau-frère, qui est un grand industriel, mais un maître impitoyable, fera tout pour étouffer votre voix. Il aura raison au point de vue de vos intérêts, car il est impossible qu'elle n'obtienne pas une forte hausse de salaires. Donc, ce voyage vous coûtera cher, mais on sait bien que vous ne regardez pas à l'argent quand il s'agit de justice.

JEAN. — Mon beau-frère insistait, il y a cinq minutes, pour m'emmenner à Miremont. Me voilà donc appelé par vous, réclamé par lui... (*Souriant.*) Ne trouvez-vous pas ma situation bien délicate?

ROBERT. — Vous avez la confiance des deux camps. C'est ce qu'il faut pour être arbitre.

JOURNET, *riant.* — Il a réponse à tout.

ROBERT. — Nous sommes exaspérés! S'il ne se produit pas de fameuses réformes, je prédis de la casse avant longtemps. En ce moment nous patientons. L'usine achève de grandes transformations. Nous serions les premiers punis si nous barrions la route au progrès. Mais, dès que la nouvelle aciérie marchera, on s'attend à une prospérité inouïe. Gare à M. Boussard si nous n'en profitons pas avec lui.

JOURNET. — Peut-être qu'en venant, vous empêcherez de grands malheurs.

JEAN. — J'irai. Seulement je ne m'engage pas à répéter mot pour mot l'allocution que vous venez d'entendre. Je poursuis la vérité... Je m'accroche à tout ce qui peut me guider vers elle. Chaque jour peut m'apporter une orientation nouvelle. Les idées que cet après-midi j'exposais avec ferveur ont déjà évolué... Je ne pense plus exactement ce que je proclamais il y a une heure! Je parlerai suivant mes convictions : cela, je le promets.

Et Jean va à Miremont, et il y parle selon ses convictions, comme il l'a déclaré. En un sens, il appelle toujours Dieu au secours de la société. D'autre part, il a fait sienne l'idée de Georges Boussard : « l'égoïsme érigé en devoir », ou, si vous préférez, la bienfaisance découlant, pour les forts, pour les « féroceux » nés, du déploiement même de leur force, celle-ci dût-elle se montrer, dans une certaine mesure, oppressive.

Vous saisissez immédiatement l'antinomie. Lui ne semble pas la saisir.

Fidèle à sa nature toute d'énergie et d'absolutisme dans son fond, il va très loin de part et d'autre. Non seulement il souscrit les cinq millions sollicités, mais il désire que sa souscription fasse de lui le propriétaire exclusif de la houillère qui va être achetée, afin de commencer par là son apprentissage de grand industriel. Et non seulement il parle selon l'orientation nouvelle qu'il a adoptée, mais ses paroles aux ouvriers revêtent une franchise presque brutale.

Finalement, Jean de Miremont apprend à ses auditeurs qu'il a cédé à son beau-frère sa part des forges et qu'il devient patron pour son propre compte. Il se prépare à les quitter en faisant cadeau d'un million de francs à la Caisse de retraite des ouvriers de Miremont.

L'auditoire écoute stupéfait et atterré. L'exposé du comte le révolte. L'idée que « multiplier sa propre vie par des milliers de vies humaines, faire de sa pensée une atmosphère où tout un peuple respire l'énergie », cette conception hautainement individualiste et aristocratique des rapports du capital avec le travail fait l'effet, aux prolétaires laborieux et la plupart miséreux qui l'écoutent et qui attendaient de lui l'expression de ce qui leur paraît être un socialisme chrétien, d'une très saumâtre et très mauvaise plaisanterie. Robert Charrier, interprétant les violents murmures qui viennent d'éclater, ne va pas par quatre chemins pour le lui dire, pour le lui crier : « Si c'est là votre idéal de bienfaisance, Monsieur Jean, vous êtes un des plus beaux farceurs que l'ouvrier ait jamais vus, et il en a vus... » Les ouvriers ricanent.

Charrier le compare à un porc devenu si gras que les rats lui « grignotent le lard sur le dos sans même le chatouiller... Le porc, à force d'être bien nourri, est devenu l'ami du rat ». Jean de Miremont riposte par un autre apologue :

« Le porc s'engraisse en avalant une pâtée que son maître verse dans l'auge. Il ne la conquiert pas. Il est moins intelligent et moins audacieux que les rats. Vous ne pouviez pas choisir une comparaison plus fautive. En voulez-vous une autre? Lorsque au fond du désert le lion annonce par ses rugissements qu'il se met en chasse, les chacals accourent en masse pour dévorer les restes de son carnage. Trop faibles pour attaquer le buffle,

trop lents pour atteindre les gazelles, tout leur espoir est dans la griffe du roi. Dans sa griffe, entendez-vous! Au crépuscule, il quitte son repaire et cherche sa proie. La voici. Alors les bonds prodigieux, la lutte furieuse, les mortelles étreintes, puis le festin royal sous le regard respectueux des chacals. Lorsque le lion a le ventre plein, les chacals dînent. Croyez-vous que ceux-ci seraient mieux nourris si le lion partageait sa proie en autant de morceaux que de convives et s'en réservait un maigre quartier? Pas du tout! Ce lion doux ne serait plus un lion, à peine un caniche d'aveugle... Je le vois s'arrêtant d'égorger au premier cri d'angoisse et léchant les plaies de sa victime. Parlez-moi d'un animal féroce, ardent à la curée, ne rêvant que meurtre et boucherie. Celui-là, quand il rugit, les chacals passent la langue sur les lèvres... Le superflu du lion cruel est plus abondant que les prodigalités du lion généreux.

» Comprenez-vous maintenant? Il y a une différence entre la pâtée qu'on apporte et le buffle qu'on étrangle, entre un porc à l'engrais et un lion à la chasse, entre l'oisif qui digère et l'industriel qui fait jaillir des sources nourricières dont le travailleur absorbe le trop-plein... »

Tel est le symbole de la doctrine : « le repas du lion », expression qui donne son titre au drame.

A ces mots du « patron », que les auditeurs estiment insultants, un ouvrier bâti en hercule et à la physionomie bestiale bondit jusqu'à l'orateur et lui jette en face l'épithète de « traître ». Puis, suivi de quelques-uns de ses compagnons, comme lui déchaînés, il se rue au dehors, chacals à l'assaut du lion, c'est-à-dire du grand patron de l'usine, Georges Boussard.

L'assemblée soulevée et qui va les suivre est pour un instant retenue par Robert Charrier et presque ressaisie par Jean de Miremont. Malheureusement, celui-ci renchérit sur sa thèse. Il explique que « la richesse naît du désir », que si les bras des ouvriers sont un des éléments de sa fortune, ils sont loin d'être le seul, il n'est même pas le principal, comme il le croyait lui-même naguère quand il encourageait, aveuglément dit-il, leurs exigences. A quoi Charrier répond que lui-même, le patron, reconnaît qu'en partie du moins sa fortune dépend du travail et de la peine des ouvriers et que si la cause suprême de la richesse c'est le désir, s'il veut favoriser le désir, et par conséquent la création et la circulation de la richesse, il n'a qu'à payer très cher ses travailleurs : — « Mettez de l'argent plein leurs poches, et vous assisterez à une formidable éclosion de désirs. »

La discussion continue pendant un moment encore quand, de l'extérieur, se font entendre des vociférations et des chants révolutionnaires : l'émeute a éclaté, provoquée par l'hercule et ses compagnons! Les ouvriers vident instantanément les lieux aux cris de : « Hardi, chacals! A bas le lion! On l'aura! »

L'abbé Charrier, qui a assisté à toutes ces scènes, puisque la séance se passait dans la salle des catéchismes de son presbytère, fait de vifs reproches à Jean de Miremont, ce qui amène ce dernier à préciser davantage encore son point de vue, à faire voir que c'est sa vraie nature trop longtemps comprimée qui reprend le dessus. Finalement, il en vient à dire que si, à présent, son attitude et jusqu'à son style oratoire ont changé à l'égard des ouvriers, c'est qu'il a contre ceux-ci « une espèce de rancune pour l'existence surhumaine qu'il a vécue à cause d'eux ». Aussi bien, il ne renoncera pas, comme il pensait le faire, à sa carrière sociale, publique et oratoire : seulement il quittera les cercles ouvriers pour s'efforcer de passer à la Chambre, il abandonnera — comme aurait dit Péguy, l'auteur de ce terrible livre : *L'Argent* — la mystique pour la politique.

Là-dessus, Prosper le garde accourt affolé. Il annonce que l'hercule, suivi de deux à trois cents ouvriers devenus semblables

à des bêtes, viennent de tuer M. Boussard à coups de trique, au cri de : « Mort au lion! » Jean, bouleversé, les quitte pour aller, à travers la foule déchaînée, avec un froid courage, reprendre le commandement de l'usine.

* * *

Trente ans ont passé. Nous voici, pour finir, à Paris, chez Jean de Miremont, qui donc a soixante ans. Nous le retrouvons dans l'appartement d'autrefois, mais modifié par la mode, et aussi par l'évolution du maître du logis. Ainsi, le portrait de Léon XIII, le pape de « *Rerum novarum* », n'occupe plus la place d'honneur. Il y a été remplacé par celui de Jean de Miremont lui-même, peint par Bonnat. C'est une des manières dont le « Moi » qu'il exaltait se traduit. Il y en a d'autres.

A cette heure, ce n'est plus 12.000, mais 35.000 ouvriers que les usines Miremont-Boussard font travailler. L'ancien « apôtre » a dépassé celui qui lui avait montré la voie. A son tour, il entraîne derrière lui les fils du « lion » jadis abattu. Sa sœur, la veuve, vit avec lui et lui tient lieu de maîtresse de maison.

Parvenu à ce sommet, Jean de Miremont embrasse à cette heure d'un seul regard le chemin qu'il a parcouru, depuis le jour où il tua involontairement un ouvrier et où, pour expier son crime enfantin, il se voua à la défense et au service des classes laborieuses. Pour remonter à un moins lointain passé, à ce moment décisif où il opta pour la conception du « lion », il peut contempler ce que cette option a donné en résultats positifs.

Différents êtres l'aident, scéniquement parlant, à faire ce retour sur lui-même et sur son passé, à dresser ce bilan et à en tirer les conclusions.

C'est d'abord sa sœur, dont il a indirectement fait tuer le mari par son discours provocant, comme il avait quinze ans plus tôt fait mourir l'ouvrier dans la mine par sa rébellion enfantine. Force nous est de la constater : Jean de Miremont est bien un lion. L'exercice de sa force fait couler le sang.

Sa sœur ne comprend pas beaucoup ses vues; l'image et la doctrine du lion lui font assez horreur. Mais elle reconnaît tout ce qu'il y a de sincère, de noble en un sens et même de désintéressé, entendu d'une certaine façon, dans les vues et dans la conduite de son frère.

Le deuxième être qui vient aider Miremont à faire ses réflexions, c'est Robert Charrier. Celui-ci a suivi une ligne ascendante analogue à la sienne. Après la tragédie qui provoqua la mort du maître de forges, il épousa Mariette, la fille de l'ouvrier mort, qui naguère aimait celui qui l'avait fait élever, Jean de Miremont. Celui-ci, pour la détacher de lui, n'avait pas caché à la jeune fille qu'il était le meurtrier de son père. A la demande de sa jeune femme, Charrier quitta Miremont pour Paris, où, de plus en plus la politique le prit. Le voici devenu député, leader, un renommé tribun, un grand homme du socialisme. Pour l'instant, il occupe le poste de Ministre du Travail. Et c'est en cette qualité qu'il réapparaît dans la vie de son ancien patron, à qui, de la part de sa femme, il vient demander son concours au bénéfice de l'œuvre des habitations pour familles nombreuses, dont elle est la présidente. Lui aussi, Robert Charrier, il était, à sa manière, de la race des forts, des « lions ». Il a avancé par grands bonds.

Vous comprenez qu'une confrontation entre ces deux hommes, parvenus l'un et l'autre à leur apogée, quoique par des chemins très opposés, mais également inattendus, ne manque pas d'intérêt.

Le comte de Miremont, qui professe, comme il l'explique à sa sœur, un scepticisme souriant pour tout ce qui n'est pas l'essentiel de la tâche qu'il s'est assignée, reçoit le parvenu Charrier d'une manière charmante. Ensemble, ils ont une longue conversation qui représente, organiquement parlant, la suite de celle que,

trente ans plus tôt, Jean de Miremont avait eue au même endroit avec son beau-frère Boussard, et aussi de celle qu'il y avait eue avec Charrier lui-même, mais, surtout, de l'espèce de dialogue épique engagé avec les ouvriers en fureur, dans la salle des catéchismes de Miremont, épisode où Robert Charrier, porte-parole de ses camarades, avait été son principal objecteur.

Cette conversation prend tout son sens du fait qu'au moment où elle se trouve engagée à fond et où les deux hommes viennent de se reconnaître réciproquement comme étant de la même race conquérante, mais, par là-même, selon eux, bienfaisante, survient le curé de Miremont, le frère du ministre, qui est de passage à Paris avec un pèlerinage en route pour Lourdes, et qui est invité à déjeuner chez le maître de forges, son paroissien en Lorraine.

Les deux frères ne se sont plus revus depuis que, à la mort de leur mère, la vieille Madeleine, tout occupé qu'il était par une crise ministérielle et la perspective de son premier portefeuille à conquérir, Robert Charrier avait négligé d'aller à Miremont recueillir le dernier soupir de sa mère. La rencontre commence par des reproches, puis la conversation reprend du fait même des explications fournies par l'homme politique.

De sorte qu'à ce moment-là nous avons donc devant nous, exprimant leurs points de vue vitaux, trois représentants très caractéristiques : l'un du patronat, l'autre du travail, et le troisième de l'Eglise, que le patron veut et croit encore servir, tandis que l'ancien ouvrier croit avoir démontré, par sa carrière même, que c'est en dehors d'elle que peut et que doit s'accomplir le progrès social.

Après cet échange de vues, le ministre Charrier s'en va, laissant en tête à tête celui qui se déclare encore un « patron chrétien » et l'humble représentant de Celle qui se sait la Mère et la Maîtresse à penser comme à vivre et des patrons et des ouvriers, l'arche sacrée et incorruptible, dans son essence divine, de toutes les justices et de tous les amours.

C'est à ce moment-là que Jean de Miremont demande au vieil abbé Charrier qui autrefois — vous vous souvenez — gouverna sa conscience, s'il pense que, vraiment, lui, Miremont (dont nous voyons ainsi que la conscience reste, malgré toute son assurance et ses succès, sourdement tourmentée), oui ou non, a « marché vers le progrès ».

Mais le bon prêtre, vieilli et abîmé dans son humilité, qui sait d'ailleurs combien il est difficile de juger les âmes, se borne à lui répondre : « Que suis-je pour décider où est le progrès?... Dieu nous jugera! » On peut d'ailleurs se dire qu'il a dégénéré.

Le domestique entre, annonçant que Madame attend ces messieurs pour déjeuner.

* * *

Comme vous l'avez entendu, la pièce ne conclut pas expressément et elle paraît même se terminer sur un grand point d'interrogation.

Mais avant d'examiner cet aspect de l'ouvrage, je voudrais vous faire observer deux choses.

La première est que l'on doute si la portée de ce *Repas du Lion* de de Curel est bien sociale plutôt que psychologique. N'est-ce pas à l'évolution d'un esprit plutôt qu'à la mise en œuvre dramatique d'un des plus décisifs problèmes de notre temps que nous assistons là?

L'auteur lui-même, dans un historique dont il a fait précéder l'édition définitive de son ouvrage, estime que celui-ci, « à le bien considérer, n'est qu'une étude psychologique ». De plus, il termine cet historique par ces mots : « Ainsi, le *Repas du Lion*, qui a posé tant de problèmes et n'en a résolu aucun, se termine sur un nouveau point d'interrogation. » C'est ce que nous faisons

nous-même observer tout à l'heure. Et cela, évidemment, c'est une faiblesse.

Qu'on m'entende bien. A ceux qui me diront : Mais si de Curel avait conclu, il aurait fait une pièce à thèse, je répondrai : Non, pas nécessairement. La bêtise n'est pas toujours de conclure, comme le prétendait M. Henry de Montherlant, qui n'a que trop de raison pour cela. Prendre parti devant la vie et dans la vie, s'engager totalement, croire à la Vérité et entreprendre de « la faire », comme il est commandé aux chrétiens dans cet Evangile par lequel Jean de Miremont continue de se croire obligé, c'est en effet conclure. Et c'est, en même temps, affirmer son caractère, c'est tenter d'être un caractère. Or il n'y a pas de grand art sans grand caractère, comme l'enseignait Goethe à son ami et historiographe Eckerman. Permettez que je vous le cite; la citation en vaut la peine. « C'est certain — dit-il donc — dans les arts et dans la poésie, le caractère c'est tout (quelques instants auparavant il venait de l'appeler « virilité »); et cependant, dans ces derniers temps, il y a eu parmi les critiques de petits personnages qui n'étaient pas de cet avis, et qui voulaient que dans un ouvrage de poésie ou d'art un grand caractère ne fût qu'une espèce de faible accessoire. Mais à la vérité, pour reconnaître et honorer un grand caractère, il faut en être un soi-même. Tous ceux qui ont refusé à Euripide l'élévation étaient de pauvres hères incapables de s'élever avec lui, ou bien c'étaient d'impudents charlatans, qui voulaient se faire valoir, et qui en effet se grandissaient aux yeux d'un monde sans énergie. »

Loin de moi la pensée que M. de Curel se confonde avec ces charlatans, ni qu'il fût incapable de s'élever, car, pour s'élever, il l'a fait plusieurs fois dans son œuvre à une assez belle hauteur. Mais il lui manquait quelque chose d'essentiel pour être capable de dresser en pied la figure d'un authentique apôtre chrétien, d'un authentique « patron chrétien », réalisateur de l'enseignement de l'Eglise catholique : et c'était d'être lui-même chrétien et catholique autrement que par la naissance et par la tradition. Il aurait fallu qu'il le fût encore par la prière, par l'étude, par la compétence doctrinale, par l'amour et, pour tout dire, par la vie vécue. Or sa philosophie se situe à l'antipode du christianisme, et elle lui est même violemment opposée.

De sorte que — et c'est la deuxième chose que je veux vous faire observer — nous nous trouvons ici, comme si souvent dans la littérature du XIX^e siècle, devant la tentative de peindre un héros chrétien hasardée par un auteur qui n'est pas chrétien. C'est cette faiblesse centrale qui limite le plus la valeur littéraire — je dis littéraire — de l'œuvre, comme elle limite sa portée philosophique. Il n'est pas étonnant que le problème que le héros devrait incarner n'y reçoive pas de solution franche, si ce héros lui-même est incomplet en tant que tel (et non seulement en tant qu'homme faillible), et si parfois même il est en contradiction flagrante avec sa propre norme, prise comme elle est au point de révolter ou tout au moins de faire sourire des catholiques à peu près dignes de ce nom, comme par exemple lorsqu'il affirme, après sa volte-face, que « les mots qu'il prononçait — dans la première période, celle de son christianisme social — n'étaient pas siens. Ils appartenaient à l'Eglise. Ils sont de toute beauté — ajoute-t-il — et, alors qu'ils expirent sur mes lèvres, je les recommande à votre respect. Désormais — conclut-il — je n'emprunterai les mots de personne. Je serai Moi. » Et ce « Moi » est orgueilleusement et... sottement écrit dans le texte avec une majuscule.

Ainsi, voilà donc Jean de Miremont qui, à présent, se voit distinct de l'Eglise, alors qu'il continue de communier tous les huit jours, qu'il reste un catholique pratiquant, et qu'il est, par ailleurs, plutôt intelligent en tant qu'homme.

Cela nous amène en tout cas à constater qu'accepté le person-

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Pensionnat de la Visitation

6, rue Basse, GAND

Internat - Demi-pensionnat - Externat

Enseignement primaire et moyen.

Cours de commerce.

Cours complémentaire, familial et ménager.

Les cours de commerce et de Croix-Rouge mènent à l'obtention du diplôme officiel.

**Musique - Peinture - Arts appliqués
Langues, etc.**

Demandez le Prospectus

ÉCOLES D'INFIRMIÈRES

agrées par l'Etat
SAINTE-WAUDRU, annexée à la Clinique-Hôpital de la Providence des Malades, —
PONT-CANAL — MONS SAINT-JOSEPH, annexée à la Clinique-Hôpital St-Joseph, Institution de Radium et de Radiothérapie du Hainaut,
GILLY-CHARLEROI

dirigées par les
Pauvres Sœurs
de Mons.

Formation d'Infirmières-Hospitalières, Visiteuses et Scolaires. — Locaux modernes et spacieux. — Chambres personnelles. — Formation professionnelle et morale soignée. — Demandez prospectus. —

TERMONDE

Institut des Sœurs de St-Vincent de Paul

PENSIONNAT POUR DEMOISELLES — ENSEIGNEMENT PRIMAIRE, MOYEN, PROFESSIONNEL ET COMMERCIAL — COURS MÉNAGERS — ÉCOLE NORMALE GARDIENNE AVEC CLASSES D'APPLICATION — HUMANITÉS ANCIENNES ET MODERNES — COURS DE LANGUES VIVANTES — COURS SPÉCIAUX D'ART APPLIQUÉ — ÉDUCATION PHYSIQUE

Installations modernes. — Terrasse. — Cours spacieuses. — Plaine de jeux à la campagne (à 15 minutes de distance).

Section séparée pour garçonnets de 4 à 10 ans.

Institut des Religieuses Ursulines

PENSIONNAT : Programme officiel d'études primaires et moyennes — Cours supérieur — Langues étrangères — Commerce — Coupe et confection — Cours ménagers — Dessin — Peinture — Arts décoratifs — Piano, violon, etc.

ÉCOLE NORMALE ET MOYENNE, PROFESSIONNELLE ET MÉNAGÈRE, agréée par l'Etat : Cours moyens. Cours ménagers. Sciences commerciales. Langues étrangères. Cours de lingerie. Coupe et confection. Modes. Dessin et arts appliqués.

Rue de Bruxelles, 76-78, Namur

Instituut Dames van Sint-Niklaas

KORTRIJK - Voorstraat, 47

PENSIONNAAT - EXTERNAAT

Lagere, Middelbare en Hoogere Klassen

School voor Verpleegsters

« MARIA MIDDELARES »

Voorstraat, 51

**PENSIONNAT — DEMI-PENSIONNAT
EXTERNAT**

Cours primaires, moyens, supérieurs - Etudes commerciales - Langues étrangères - Coupe, lingerie, confection, dessin, ménage, piano, peinture - Arts appliqués, callisthénie

Rue Henri Nolf - Externat



Institut des Dames

PROGRAMMES DU GOUVERNEMENT —

UCCLE (lez-Bruxelles)

143, rue Édith Cavell

Maison - Mère

==== INTERNAT-EXTERNAT ====

JARDIN D'ENFANTS. — SECTIONS : PRÉPARATOIRE, MOYENNE avec COURS SUPÉRIEURS.



HUMANITÉS ANCIENNES. Certificat homologué par le Gouvernement.

Parc (3 hectares). — Plaine de tennis.

COLOMA (Malines)

==== INTERNAT ====

SECTIONS : PRÉPARATOIRE, MOYENNE avec COURS SUPÉRIEURS.

Cours de commerce, de sténo-dactylographie, préparant aux examens d'aide-comptable.



Langues modernes.

Cours ménager. — Coupe. — Confection. — Lingerie. — Arts décoratifs. — Callisthénie.

Parc avec plaines de jeux et de tennis (7 hectares).

ALOST (Rue de l'Enseignement)

==== INTERNAT — DEMI-PENSIONNAT — EXTERNAT ====

SECTIONS : PRÉPARATOIRE, MOYENNE avec COURS SUPÉRIEURS.

Cours d'économie domestique, d'éducation familiale, de commerce, de sténo- et dactylographie, de musique et d'arts décoratifs.

Les deux langues nationales sont étudiées avec un soin spécial.



HUMANITÉS GRÉCO-LATINES (6 années d'études).
Langue véhiculaire : flamand.

ÉCOLE PROFESSIONNELLE AGRÉÉE PAR L'ÉTAT. — Section de cours généraux — Section commerciale, comptabilité, sténo et dactylographie — Section coupe : lingerie, confection — Cours ménagers.
Langue véhiculaire : flamand.

MAISON DE CAMPAGNE avec PLAINE DE TENNIS

de Marie

ATMOSPHERE FAMILIALE — CONFORT MODERNE

Chaussée de Haecht

66-76, Bruxelles

INTERNAT — EXTERNAT

SECTIONS : PRÉPARATOIRE, MOYENNE avec COURS SUPÉRIEURS.

ÉCOLE NORMALE MOYENNE ARCHI-ÉPISCOPALE pour formation de régentes avec cours préparatoires (section littéraire, section scientifique, section des langues germaniques).

Cours approfondi de langue néerlandaise pour l'obtention du diplôme permettant d'enseigner dans les deux parties du pays.

HUMANITÉS GRÉCO-LATINES. Certificat homologué par le gouvernement.

HUMANITÉS MODERNES.

ÉCOLE SUPÉRIEURE DE SCIENCES PÉDAGOGIQUES et d'éducation familiale annexée à la Faculté de philosophie et lettres de l'Institut Saint-Louis (cours théoriques et pratiques). Certificat et diplôme reconnus par le gouvernement.

Maison de campagne et plaine de tennis.

École normale primaire agréée par le Gouvernement
établie rue de Ligne.

Malines Boulevard des Arbalétriers

EXTERNAT

JARDIN D'ENFANTS.

SECTIONS : PRÉPARATOIRE, MOYENNE avec COURS SUPÉRIEURS.

Cours de commerce, de sténo-dactylographie.

Cours ménagers.

Cours de lingerie, de coupe et confection.

Mouscron Rue Léopold

INTERNAT — EXTERNAT

JARDIN D'ENFANTS.

SECTIONS : PRÉPARATOIRE, MOYENNE avec COURS SUPÉRIEURS.

Cours d'économie domestique, de commerce, de sténo-dactylographie.

ÉCOLE PROFESSIONNELLE AGRÉÉE PAR L'ÉTAT. Beau parc et plaine de jeux.

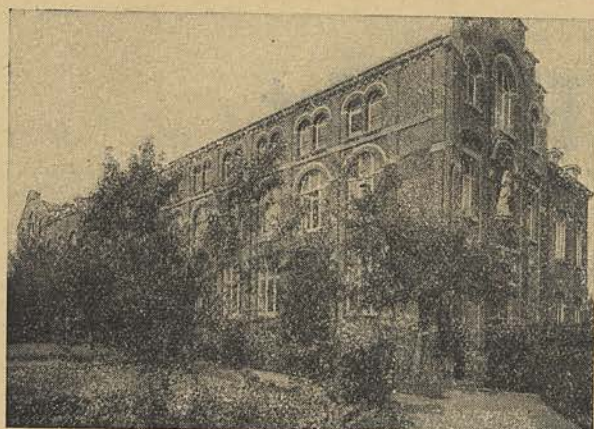
Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

GENVAL A proximité de BRUXELLES — Ligne Bruxelles-Namur —

**PENSIONNAT DIRIGÉ PAR LES
SŒURS FRANCISCAINES DE N.-D. DES ANGES**

Études primaires et moyennes.

Programmes officiels : Comptabilité. — Sténo-Dactylo — Coupe —
Confection. — Piano. — Violon. — Arts d'agrément.
Installation moderne : Chauffage central. — Electricité — Bains. —
Douches.



Vie de famille. — Soins maternels.
Nourriture saine, variée et abondante.

*L'établissement situé dans un site pittoresque sur un point culminant
de la contrée, fournit de sérieuses garanties de salubrité.*
Communications faciles : Services des Autobus Genval-Ixelles,
Place Sainte-Croix (à 3 minutes de l'établissement).

INSTITUT DE LA SAINTE-FAMILLE

Helmet — Bruxelles 3

Trams 93-94-56

INTERNAT — EXTERNAT

Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Humanités anciennes
— Ménage Sainte-Marthe.

THIELT (Flandre Occidentale)

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire, moyen et supérieur.
— Humanités anciennes. — Ecole normale primaire. — Ecole normale
moyenne.

BRUXELLES

5, rue Guimard, Quartier-Léopold

DEMI-PENSION

EXTERNAT

Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Humanités anciennes.

BERCHEM-ANVERS

95, rue Jan Moorkens

(Trams 7 ou 5).

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire, moyen et supérieur.
Humanités anciennes.

COSTERMANSVILLE-KIVU (Congo belge)

INSTITUT ALBERT I^{er}

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT
POUR ENFANTS EUROPÉENS

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire et moyen.

École Centrale des Arts et Métiers

Agréée par l'État



École Spéciale d'Ingénieurs Techniciens

4 années d'études

Diplôme officiel

dans la spécialité électro-mécanique



Rue du Tir, 14, St-GILLES-Bruxelles

Téléphone 37,69,86

INSTITUT

MATER DEI

Banneux N.-D.

Louveigné - Ardennes



Maison de vacances
pour dames et demoiselles



Section spéciale pour fillettes



Maison toute désignée pour
une retraite en particulier et
en groupe



Situation exceptionnelle



Confort moderne — Prix modérés

nage tel que nous le donne son créateur François de Curel, ce n'est plus la question sociale qui est ici en cause : mais c'est, plus profondément, la question religieuse, et dans ce qu'elle a de plus essentiel.

Tout catholique, qu'il le sache ou qu'il l'ignore, appartient à l'Eglise.

« Vous êtes au service d'une grande idée », lui jette son interlocuteur, le curé de Miremont, dans la dernière scène (1). Et son ancien disciple de lui répondre, comme on proteste : « Son esclave ! Par bonheur, une autre idée va m'affranchir. » Miremont estime donc qu'il est mauvais de continuer d'être cet esclave qu'il a été de la conception sociale de l'Eglise.

Mais saint Paul lui a déjà répondu, avec tout l'Evangile, pour son siècle et pour tous les siècles : « Vous êtes les esclaves de Dieu. » Dans cette religion qu'il pratique toujours, il se comporte en libéral, non seulement au nom de son individualisme, de sa volonté de puissance et de son tempérament dominateur qui reprend le dessus, mais aussi au nom de l'erreur centrale qu'il commet au sujet du rôle qui est dévolu par Dieu à la naissance, à la richesse, au talent, bref à la puissance, dans le corps social.

* * *

Vous le voyez, le débat dont il s'agit porte directement et à plein sur la charité. Concrètement, le conflit psychologique qui se produit chez Jean de Miremont se produit en fonction des devoirs sociaux qui s'imposent à lui, à la place où la Providence l'a placé : mais cela revient à dire que ces devoirs se ramènent aux moyens dont il lui faut user pour accomplir le commandement suprême de la charité, donc à la charité elle-même.

J'insiste d'abord sur le fait que Jean de Miremont a nettement conscience de la suprématie de celle-ci, qui est la substance même de la religion du Christ.

En effet, nous apprenons, de la bouche de son beau-frère, qu'il possède 700.000 francs de rente, et le même beau-frère l'amène à lui révéler qu'il n'en dépense que 30.000 pour ses besoins personnels, tout le restant allant intégralement aux œuvres. « Je puis le dire à mon beau-frère, qui me gardera le secret. Je donne tout aux œuvres », c'est-à-dire 670.000, soit quelque 4 à 5 millions par an de nos francs d'aujourd'hui. Nous le voyons aussi faire don, d'un seul coup, d'un million — soit environ sept millions de nos jours — à la Caisse de retraite des ouvriers de Miremont. Et, par ailleurs, il paie sans compter de sa personne. Enfin, jusqu'au bout, il veut être et il veut se croire, malgré son changement de « méthode », un « patron chrétien ». Même alors qu'il a tellement changé, ou plutôt, surtout alors, il se considère comme strictement lié par la charité, « et — dit-il — si je suis dispensé de mon apostolat, c'est à condition d'être un acharné travailleur ». Et il ajoute : « La question était de savoir si, oui ou non, je me trouvais en présence d'une vérité. »

Il a saisi cela aussi que si la charité est la substance de religion, la « vérité » en est le fondement. C'est par conviction, par une certaine vue de la vérité, qu'il a donc opté pour sa nouvelle solution de la question sociale.

« En suis-je coupable ? — questionne-t-il. — Ma conscience me répond : Non ; car je suis rempli des intentions les plus droites et je paierais de mon sang la moindre amélioration du sort des pauvres. »

(1) Il y avait à faire au personnage du curé de Miremont un reproche semblable à celui qui vient d'être fait à son paroissien. Si humble qu'il soit, il sait, comme prêtre catholique, détenteur et propagateur de la Doctrine, il doit savoir « où est le progrès ». Le progrès, il est dans la conformité aux enseignements et aux consignes de l'Eglise. Pour les patrons comme pour les ouvriers, en matière sociale au moment où la conversation se place, c'est-à-dire en 1910, enseignements et consignes se trouvent exprimés dans *Rerum novarum*.

Malheureusement, en pratique, dans la suite de sa vie et de ses affaires, il ne s'est pas comporté ainsi. Il est devenu tout à fait un « lion », c'est-à-dire un patron strictement juste, peut-être, mais redouté, parce que redoutable. C'est lui-même qui le constate, en parlant, au commencement du IV^e acte, avec sa sœur : « Ce mot... est le sobriquet, plutôt glorieux, que me donnent les ouvriers... Ils disent en me montrant : « Nous sommes sous la griffe du lion ! » « Tu les gouvernes avec une magnifique autorité », lui dit-elle elle-même. Et le socialiste Robert Charrier, qui, lui, ne s'embarrasse aucunement de justice et de charité surnaturelles (son frère prêtre le lui dit en face, à la fin de l'œuvre : « Tu es de ceux qui prétendent que la charité est une insulte à la misère et que le malheureux, au lieu d'implorer, doit exiger »), Charrier, dis-je, croit pourtant devoir déclarer que, « loyalement », il trouve « trop forte » la part du lion que le maître de forges, vieilli dans la carrière, retient sur les profits de son entreprise. Et il formule l'espoir qu'il sera « le premier parmi les grands industriels à mettre ses usines sous le régime de la participation aux bénéfices ». Car ce socialiste a désormais renoncé — il le dit explicitement à son interlocuteur — au collectivisme et, d'accord avec cela au moins avec l'Eglise, il reconnaît à l'homme le droit naturel à posséder, il a opté pour la légitimité de la propriété privée.

Autrefois, c'est Georges Boussard qui le relevait, au sortir du magnifique discours sur « l'Eglise, œuvre sociale », prononcé au moment où le III^e acte va commencer, par Jean de Miremont, celui-ci voulait, conformément aux volontés et aux directives expressément formulées par l'Eglise dans *Rerum novarum*, « créer de grandes familles analogues aux anciennes corporations : les classes dirigeantes seraient investies d'une sorte de paternité ; en retour, les ouvriers auraient pour elles des sentiments filiaux ». Mais citons plutôt le langage littéral de l'encyclique à ce sujet, langage auquel Jean de Miremont est censé faire écho, puisque la pièce est de 1897 et l'encyclique de mai 1891 :

« Une institution due à la sagesse de nos pères et momentanément interrompue par le cours des temps pourrait, à l'époque où nous sommes, redevenir le type et la forme de créations analogues. Nous voulons parler de ces corporations ouvrières, destinées à protéger, sous la tutelle de la religion, les intérêts du travail et les mœurs des travailleurs.

«... Pour le salut du peuple, nous souhaitons ardemment de voir se rétablir, sous les auspices et le patronage des évêques, ces corporations appropriées aux besoins du temps présent. Ce n'est pas pour nous une joie médiocre d'avoir vu déjà se constituer en plusieurs lieux des associations de ce genre, ainsi que des associations de patrons, le but des unes et des autres étant de venir en aide à l'honnête classe des prolétaires, d'assurer à leurs familles et à leurs enfants le bienfait d'un patronage tutélaire, de leur fournir les moyens de garder, avec de bonnes mœurs, la connaissance de la religion et l'amour de la piété. »

Le « patronage tutélaire » de l'encyclique ne se confond pas purement et simplement avec ce qu'on a appelé depuis le « paternalisme » — dominateur, sinon accapareur — de beaucoup de patrons à l'égard des ouvriers. Quoi qu'il en soit, à présent, à la fin de la vie de Jean de Miremont, il ne s'agit plus de cela pour lui. L'apôtre — comme il dit — est mort en lui. Sans doute, il veut toujours la collaboration concertée du capital et du travail, mais c'est, comme il le dit encore, parce qu'« il est plus profitable de s'entendre pour exploiter en commun le trésor que les appétits de chacun contribuent à créer ». Mais l'appétit et l'exploitation de l'appétit n'est pas le tout de l'homme : Ecoutez encore l'encyclique à ce sujet :

« Tout ce que l'on peut dire, en général, c'est qu'on doit prendre pour règle universelle et constante d'organiser et gou-

verner les corporations, de façon qu'elles fournissent à chacun de leurs membres les moyens propres à lui faire atteindre par la voie la plus commode et la plus courte le but qu'il se propose et qui consiste dans l'accroissement le plus grand possible des biens du corps, de l'esprit et de la fortune. Mais il est évident qu'il faut viser avant tout à l'objet principal qui est le perfectionnement moral et religieux; c'est surtout cette fin qui doit régler toute l'économie de ces sociétés; autrement elles dégénéraient bien vite et tomberaient, ou peu s'en faut, au rang des sociétés où la religion ne tient aucune place. Aussi bien, que servirait à l'artisan d'avoir trouvé au seuil de la corporation l'abondance matérielle si la disette d'aliments spirituels mettait en péril le salut de son âme? Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme? Voilà le caractère auquel Notre-Seigneur Jésus-Christ veut qu'on distingue le chrétien d'avec le Gentil. »

Le commencement et la fin de la vie économique, ce n'est pas la richesse à conquérir pour elle-même, ce n'est pas le profit. La richesse, elle n'est qu'une servante, il ne faut pas en faire une maîtresse. Et le profit, qui engendre la richesse, n'est en réalité qu'un serviteur de servante! Elle devrait être bien humiliante pour Miremont — s'il n'était aveuglé par son idée du « lion » — la leçon irrécusable que lui donne le socialiste Charrier, oui, même le socialiste Charrier, quand celui-ci lui fait cette remarque : « Je ne suis pas certain que vous ayez amélioré le moral des ouvriers... » C'est pourtant de quoi il s'agissait, avant tout, sans qu'il fallût pour cela négliger d'améliorer, au maximum du possible, leur sort matériel!

Résumons donc, pour finir, les erreurs de ce « patron chrétien ».

Il croit à l'égoïsme nécessaire et bienfaisant.

Or, *Rerum novarum* le contredit à angle droit, car « c'est en effet d'une abondante effusion de charité qu'il faut principalement attendre le salut; nous parlons de la charité chrétienne qui résume tout l'Evangile et qui, toujours prête à se dévouer au soulagement du prochain, est un antidote très assuré contre l'arrogance du siècle et l'amour immodéré de soi-même... »

Il croit à l'excitation du désir, chez l'ouvrier-consommateur, comme source de richesse générale.

Or, *Rerum novarum* ici encore est contre lui : « L'ouvrier qui percevra un salaire assez fort pour parer aisément à ses besoins et à ceux de sa famille suivra, s'il est sage, le conseil que semble lui donner la nature elle-même : il s'appliquera à être parcimonieux et fera en sorte, par de prudentes épargnes, de se ménager un petit superflu, qui lui permette de parvenir, un jour, à l'acquisition d'un modeste patrimoine. »

Il croit à l'attitude et à la force créatrice du « lion ».

Or ici, toujours et plus que jamais, *Rerum novarum* le décaprouve : « La première place appartient aux corporations ouvrières... Que les droits et les devoirs des patrons soient parfaitement conciliés avec les droits et les devoirs des ouvriers.

» Afin de parer aux réclamations éventuelles qui s'élèveraient dans l'une ou l'autre classe au sujet de droits lésés, il serait très désirable que les statuts même chargeassent des hommes prudents et intègres, tirés de son sein, de régler le litige en qualité d'arbitre. »

Enfin, il croit à l'action sociale indépendante de l'apostolat et de l'action purement religieuse.

Or, *Rerum novarum*, ici plus que partout ailleurs, condamne son libéralisme, car elle assigne « la religion ainsi constituée, comme fondement de toutes les lois sociales ». C'est que « pour dirimer ce conflit (social) et couper le mal dans sa racine, les institutions chrétiennes possèdent une vertu admirable et multiple ».

Elles et rien d'autre!

Personne n'est donc, en réalité, plus dépourvu du « sens de l'Eglise » que ce soi-disant « patron chrétien » impérieusement capitaliste. La vérité, c'est que Jean de Miremont est un individualiste du type nietzschéen. Son « lion » qu'est-ce, en effet, si ce n'est quelque chose ou quelqu'un de l'espèce du « Surhomme »?

Hélas! il faut le dire à la décharge de ce « héros » imparfait et de son créateur erroné, il n'en a pas manqué, des « patrons chrétiens » de ce genre, depuis le début du XIX^e siècle! L'Eglise se trouve là devant l'une de ces nombreuses et calamiteuses contradictions dont les catholiques se rendent constamment coupables, entre leur religion et leurs actes. Quarante ans après que *Rerum novarum* (15 mai 1891) avait été donnée au monde, elle-même déjà suscitée par de longs et profonds abus, dans *Quadragesimo anno* (15 mai 1931) le Souverain Pontife constate, avec un sentiment de vive douleur, que « toute la vie économique est devenue horriblement dure, implacable, cruelle ».

Parmi les responsables de cet état de choses, constitué par le déchaînement concomitant du communisme et de l'hypercapitalisme, et venant immédiatement après l'époque des de Miremont, comme l'effet vient après la cause, il y a le libéralisme et le socialisme sans doute, mais il y a aussi beaucoup de patrons et beaucoup d'ouvriers catholiques indignes de leur vocation respective. Parmi les patrons catholiques, il y en a certainement qui furent et qui sont pires que Jean de Miremont, dont les buts ultimes restent tout de même théoriquement bons et que continue d'animer un réel désir de justice. Son erreur, faite, semble-t-il, de nombreuses ignorances (mais il y a des ignorances coupables), porte avant tout sur les moyens.

Au total, c'est au sujet d'hommes comme lui et de ses pareils que l'antique constatation trouve à s'appliquer : « La corruption du meilleur est la pire. (1) »

* * *

(1) Non seulement la doctrine et les directives que l'Eglise en déduit donnent tort à Jean de Miremont (dont le créateur littéraire François de Curel, il est intéressant de le souligner, était parent de grands industriels). Mais les réalités aussi les contredisent de plus en plus, du moins en Belgique, sur le plan des tendances et des résolutions, en attendant qu'enfin, dans un triomphe longtemps attendu de l'idéal chrétien, la doctrine s'incarne pleinement dans les réalités dernières, pratiques, institutionnelles. Reproduisons ici, en preuve, les conclusions du Congrès des Patrons et Ingénieurs catholiques qui s'est tenu à Anvers les 10 et 11 décembre 1938, pour rechercher pratiquement « la solution ordonnée des conflits de travail » :

La Fédération Nationale des Patrons catholiques de Belgique (Association des Patrons et Ingénieurs catholiques de Belgique et Landelijk Algemeen Christelijk Verbond van Werkgevers), réunie à Anvers en Congrès, a émis les vœux suivants tous orientés dans un sens corporatif, bien que le mot « corporation » n'y soit pas prononcé :

a) La solution ordonnée des conflits collectifs de travail, tant de droit que d'intérêt, doit être recherchée dans le cadre de l'organisation professionnelle;

b) Pour les conflits collectifs de droit, l'organisme de contact en vue de la conciliation directe doit être trouvé à l'intérieur de la profession et notamment dans les commissions paritaires;

c) Si la conciliation n'a pas abouti, le conflit de droit sera tranché soit par le conseil de prud'hommes, soit par un ou plusieurs arbitres, dont la désignation aura été faite dans la convention collective du travail.

Quiconque porte obstacle au bon fonctionnement de cette conciliation ou de cet arbitrage se verra appliquer les sanctions prévues par les arrêtés royaux du 5 mai 1916, du 25 novembre 1929 et du 5 février 1932;

d) Pour les conflits collectifs d'intérêt, l'organisme de contact en vue de la conciliation directe doit également être trouvé à l'intérieur de la profession et notamment dans les commissions paritaires. L'arbitrage obligatoire de ces conflits ne peut être envisagé actuellement. Cette mesure ne pourra être prise en considération qu'après que l'organisation professionnelle aura établi chez les parties en conflit une confiance suffisante dans l'arbitrage, la volonté loyale de se conformer aux sentences arbitrales et la reconnaissance que l'utilisation des procédures pacifiques est toujours préférable à l'emploi des procédures de forces.

Dans le cas où la conciliation n'a pas abouti dans le sein de la commission paritaire, il y a lieu d'envisager l'intervention d'un médiateur qui aurait comme mission d'élaborer un projet d'entente ou de convention collective nouvelle.

Si cette intervention n'atteint aucun résultat, l'arbitrage facultatif doit rester une issue possible pour les parties. Quiconque porte obstacle au bon fonctionnement de la conciliation, de la médiation et de l'arbitrage facultatif

Le curieux, c'est que François de Curel s'imaginait avoir dépeint, dans son personnage Jean de Miremont, Albert de Mun, le glorieux fondateur des Cercles ouvriers en personne. Ecoutez-le nous le confier, toujours dans cet historique dont je vous ai parlé :

« J'ai écrit le *Repas du Lion* du 15 février au 10 avril 1897 au château des Marmoussets, en Seine-et-Marne. J'avais, dans mon expérience personnelle, tout ce qu'il fallait pour être à l'aise dans un pareil sujet. Je ne suis pas industriel, comme l'affirme une légende indestructible, mais j'ai des parents qui le sont, et j'ai, dans ma jeunesse, beaucoup vécu chez eux, témoin de leurs efforts, partageant leurs préoccupations, au courant des moindres détails de leur administration. Ils étaient énergiques et intelligents. Leur état-major d'ingénieurs et d'employés était relativement restreint. Ils voyaient tout, ordonnaient tout. Ils supportaient allègrement, dans un pays dont le gouvernement les traitait en ennemis, d'écrasantes responsabilités. Ce sont leurs qualités que j'ai données à Boussard. J'ai fait suivre à Jean de Sancy (1) la carrière d'Albert de Mun. Le milieu social était le même, et le désir d'exercer une action utile aux classes ouvrières était fondé de part et d'autre sur une forte culture religieuse. *La preuve que mon inspiration était bonne, c'est qu'elle m'a conduit à la vérité.* (Soulignons en souriant cette affirmation.) M. de Mun, quelque temps après la représentation du *Repas du Lion*, a désiré me connaître et nous n'avons pas tardé à nous rencontrer. Il m'a dit avoir été très frappé de la précision avec laquelle j'avais atteint certains points de sa vie intérieure et m'a demandé qui avait pu me renseigner avec autant d'exactitude. Je lui ai donné ma parole que je ne possédais sur lui d'autre documentation que celle des journaux et la lecture de ses œuvres. Nous avons causé longuement. Il m'a laissé l'impression d'un grand esprit, sachant reconnaître, avec une loyauté parfaite, les erreurs qu'il craignait d'avoir commises dans sa fièvre d'apostolat. Je conserve de lui un beau souvenir et suis fier de penser qu'il avouait sa ressemblance avec le héros de mon drame. »

Vous voyez par là que l'auteur du *Repas du Lion* lui-même n'entendait pas avoir terminé sa pièce sur un point d'interrogation, mais qu'il pensait bien avoir conclu.

Seulement, de toute évidence, il y a eu malentendu entre les deux hommes. Comprendre, se comprendre d'un homme à l'autre, n'est pas chose si simple. Vous savez ce que fut, du point de vue social chrétien, le comte Albert de Mun, cet officier qui brisa son épée, à la triste époque des Inventaires, par refus de participer à la spoliation et aristocrate venu au peuple, tout comme Jean de Miremont première manière. Voici d'ailleurs, pour tout exprimer en peu de phrases sur le mérite qu'il faut

se verra appliquer les sanctions prévues par les arrêtés royaux du 5 mai 1926, du 25 novembre 1929 et du 15 février 1932.

Ces conclusions ont été adoptées.

Le Cardinal Van Roey, archevêque de Malines, le Recteur Magnifique de l'Université de Louvain, S. Exc. Mgr Ladeuze, et plusieurs ministres, parmi lesquels le ministre des Finances et celui des Affaires économiques, assistaient à l'assemblée générale où ces conclusions ont été prises, assemblée présidée par M. Theunis, ancien Premier ministre.

S. S. le Pape Pie XI avait envoyé le télégramme suivant au Congrès :

« Occasion prochaines Journées sociales Patronales ville Anvers, Saint-Père aime féliciter Fédération Nationale Patrons catholiques belges pour leur zèle pour que vie professionnelle et économique s'inspire des principes justice et charité conformément enseignements pontificaux matière sociale. Relève avec satisfaction efforts accomplis par fédération afin que lumière pensée sociale chrétienne pénètre dans milieux indifférents ou hostiles Formant vœux que fédération répande toujours mieux ses directives en maintenant rapports fraternels collaboration avec bien méritants syndicats chrétiens, Saint-Père envoie ministre Theunis, membres Fédération et Travaux bénédiction apostolique implorée. Cardinal PACELLI. »

(1) C'est-à-dire à de Miremont. Curel a changé le nom de son personnage à la demande de la famille de Sancy, qui existe.

reconnaître à de Mun, ce que le Cardinal Merry del Val, secrétaire d'Etat, écrivait publiquement à l'admirable apôtre social, de la part du « Pape des ouvriers » :

« Comme vous le remarquez, Monsieur le Comte, il y a dans la doctrine sociale catholique des points délicats sur lesquels il importe d'être bien fixé si l'on veut que l'action à exercer sur les masses populaires, au triple point de vue religieux, moral et matériel, non seulement soit régie, comme il est nécessaire, par la vérité, mais n'en vienne pas à se retourner contre elle pour la fausser.

» Faut de l'esprit que vous avez su imprimer à votre œuvre, ne voit-on pas, par exemple, le domaine de la justice élargi plus que de mesure au détriment de la charité; le droit de propriété subordonné à son usage et celui-ci devenu une fonction, non plus de la charité, mais de la justice; au nom d'une conception erronée de certaines organisations sociales, des droits et des devoirs créés de toutes pièces, là où la loi naturelle consacre la liberté? Ne voit-on pas encore la charité elle-même volatilisée en une vague fraternité, où, d'une part, l'ordre qui lui est essentiel, et que pour cela l'on a appelé l'ordre de la charité, tend à s'effacer, où, d'autre part, l'on rêve de fondre les inégalités sociales? Ne voit-on pas enfin, ce qui est le pire, un droit naturel, soi-disant catholique, chercher à se fonder, non plus sur les principes éternels gravés au fond de la conscience, mais sur les contingences dont s'occupent l'expérience et l'histoire.

» Le Saint-Père ne peut que déplorer ces doctrines et d'autres semblables. Ce qui rend d'autant plus vive sa joie de constater en votre œuvre un esprit de parfaite orthodoxie, qui veut à tout jamais, grâce à un redoublement de précautions, s'en préserver. C'est de quoi il tient surtout à la féliciter hautement et à vous féliciter. »

La parfaite orthodoxie du comte de Mun, entre l'excès démocratique — qui est sévèrement visé dans ce document — et l'excès aristocratique — qui est plus sévèrement visé encore dans l'encyclique — ne se retrouve pas, mais pas du tout, chez le comte de Miremont. Cela revient à dire que celui-ci a tort devant la Doctrine même qu'il professe, et cela affaiblit regrettablement, dans tous les sens, dans le sens littéraire autant que dans le sens humain et chrétien, son caractère.

Mesdames, Messieurs, le « lion » a tort devant l'Agneau sans tache qui a pris sur lui les péchés du monde et qui a divinement magnifié la hiérarchie dans le service formulée par Sa bouche sacrée : « Il sera plus redemandé à qui a plus reçu. »

Ni le Christ, ni les Saints qui L'ont suivi, au cours des siècles, de saint Pierre et de saint Paul à saint Vincent de Paul et à Don Bosco, n'ont été des bienfaiteurs qui montent en ayant leurs frères pour piédestal.

S'ils ont monté, et ils ont admirablement monté, c'est dans cette Gloire véritable qui est déjà un certain reflet ici-bas de l'éternelle Approbation divine. Mais ce fut toujours au prix du Martyre, sanglant ou non, qu'ils l'ont reçue, cette gloire sublime, de ce martyr qu'enfant plus averti des réalités profondes que l'homme qu'il allait devenir, Jean de Miremont exaltait, justement.

LÉOPOLD LEVAUX,
Professeur à l'Université de Liège.

Inculpation de la démocratie

Au banquet, organisé dimanche dernier en l'honneur de M. Charles Anciaux et auquel prirent part près de cent cinquante convives accourus de tous les coins du pays, MM. le général Neuray, Robert Poulet, Georges Michaux, Paul Crokaert, Fernand de Radiguès et Willem Melis (ce dernier au nom des intellectuels flamands), prirent successivement la parole pour célébrer le talent, l'apostolat et le caractère du fondateur de la Revue de l'Ordre corporatif. A ces hommages, auxquels la Revue catholique des idées et des faits avait tenu à s'associer, M. Anciaux répondit par le discours que l'on va lire.

Vous venez, cher général, Monsieur le Ministre, mon cher Robert Poulet, mon cher Georges, mon cher Monsieur Melis, mon cher Fernand de Radiguès, d'exprimer à mon sujet des jugements dont la témérité et l'indulgence ne me trompent pas, mais qui n'en flattent pas moins ce travers auquel nul homme n'échappe hormis les saints : la vanité.

Pourquoi le cacher ? J'ai éprouvé un plaisir entier, un plaisir presque ingénu à entendre témoigner ici publiquement, en des accents que je n'ose croire conformes à la pensée, que le talent, la foi, le désintéressement, voire le courage dans l'épreuve auraient fait de moi un homme assez digne d'intérêt.

Et cependant quelque chose dépasse dans mon émoi la volupté de cet encens. C'est le parfum de votre amitié. Montaigne a tenté, au sujet d'Etienne de la Boétie, de préciser toutes les nuances de ce sentiment qu'il place plus haut que les chaînes de la passion et du sang. Et il l'a fait dans une langue si admirable que je cède au plaisir de vous en redire cette parole :

En l'amitié de quoi je parle, dit-il, les accointances et familiarités se mêlent et confondent l'une l'autre d'un mélange si universel qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : « Parce que c'était lui, parce que c'était moi »...

Nous nous cherchions avant que de nous être vus... nous nous embrassions par nos noms, et à notre première rencontre nous nous trouvâmes si pris, si connus, si obligés entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre. Cette amitié n'a point d'autre idée que d'elle-même, et ne peut se rapporter qu'à soi : ce n'est pas une spéciale considération, ni deux, ni trois, ni quatre, ni mille; c'est je ne sais quelle quintessence de tout ce mélange qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une façon, d'une concurrence pareille.

Mais en suivant le discours du subtil gentilhomme, les liens qu'il vante apparaissent comme si étroits et si exigeants qu'on y décèle une espèce de romantisme, le besoin de reconstituer le moi dans un autre moi, de trouver à ses pensées et à ses misères un écho persistant et complaisant.

Je doute que cette amitié-là soit la meilleure. Le premier signe de l'amitié est l'estime de ceux que l'on aime — il ne faut donc pas tout leur dire — et il n'est pas, croyons-nous, de plus sûr appui à l'affection durable que l'exemple d'un cœur qui se dépense et le commerce confiant dans ces sphères aérées où l'esprit rejoint les vérités qui justifient et qui nourrissent.

Je me plais à penser que telle est la trame qui tisse la bienveil-

lance éprouvée pour celui que vous daignez fêter aujourd'hui, et je la sens et je la sais depuis longtemps si complète qu'elle a fait de moi votre débiteur de tous les instants.

Quand nous passons nos veilles à dissiper une chimère, à désarticuler un sophisme, à porter la torche parmi les vieux postulats du mensonge libéral, à dresser enfin sur le papier le schéma d'une société où les familles seront protégées contre les détressements, je ne cesse de penser à ceux qui me liront. Mon espoir, mieux que mon espoir, ma conviction, est que mon effort de raison, de réflexion, de bonne foi sera compris de ceux-là qui ont reçu, comme moi, ces empreintes profondes qui assignèrent à notre jeunesse une vue droite et équitable de l'existence.

Ainsi, sans que nous ayons besoin toujours de ces effusions des mains et du regard qui sont comme l'expression animale de la sympathie, la *Revue de l'Ordre corporatif* réussit ce paisible miracle de poursuivre avec vous tous, dans le temps et dans l'espace, un entretien où nous comblons ce besoin de penser les mêmes choses, de frémir dans les mêmes réactions.

Tant de confiance n'est pas sans me tendre quelque piège et notamment celui de rechercher vos suffrages en m'exprimant avec verdeur et colère au sujet de ces clercs, de ces intellectuels, de ces grands bourgeois en état permanent de compromis avec les entozoaires du régime, en état permanent d'intelligence et d'idolâtrie avec la loi du nombre. Et j'y applique, semble-t-il, un tel penchant que plus d'un personnage, raisonnant de sagesse et d'honneurs, me tient pour une manière de pamphlétaire auquel la Providence a dispensé quelque don, mais chez qui le démon de l'impertinence a troublé une juste estimation des choses.

J'en appelle à vos réflexes, Messieurs, pour attester qu'une juste estimation des choses est dans les verges que l'on administre à ces égocentriques qui prennent les petites prospérités de leur servitude pour le bonheur du monde, ou à ces casuistes qui s'étant trompés avec une magnifique constance dans tous les domaines où ils ont prétendu s'installer — la science politique, l'économie, l'organisation sociale, voire la philosophie morale — n'en continuent pas moins, avec l'insolence de l'immunité, à parler très haut et à faire l'opinion de milliers de pauvres types, chrétiens ou non.

Je sais bien que leur échine indurée est assez insensible à nos flagellations, mais il y a une sorte de respect vis-à-vis de soi-même à ne pas désarmer devant une impudeur que rien ne trouble, et à se libérer — par la définition et l'anathème — de cette faim et de cette soif de justice dont Dieu a fait une béatitude.

Et pourtant la justice n'est pas un tourment immatériel, et elle ne peut être servie que si nos requêtes portent plus haut et plus loin qu'une audience amicale.

Elle s'émousse à la vue des défections, sous le poids des désabusements, et les meilleurs finissent par lui préférer un repliement dédaigneux. Si je n'avais écouté que mes nostalgies, il y a longtemps que je me fusse abandonné à ce plaisir confortable et que j'eusse préféré à une bataille ingrate la compagnie des belles choses, des vieilles pierres et des bonnes gens.

Mais si puissant et si incorruptible que soit le génie de l'absurdité en démocratie, celle-ci s'est si jalousement employée à le perfectionner que l'habitude acquise et vos encouragements m'ont toujours ramené dans la ligne de feu avec une nouvelle provision de fiel et d'explosifs.

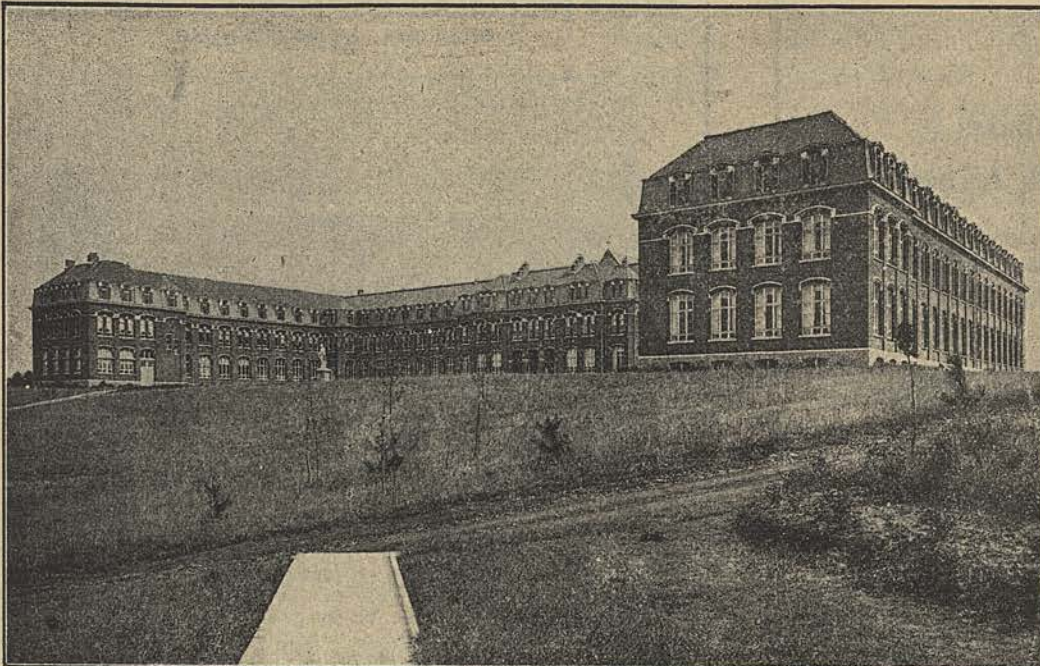
Et puisque m'y voici encore, je vous demande de comparer le dédain avec lequel la démocratie n'a cessé de traiter ceux-là qui mirent au service des nations leur prudence, leur lucidité, leur patient labeur, aux privilèges qu'elle a répartis amoureuse-

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Institut "l'Immaculée",

Dirigé
par les Sœurs de Marie

Avenue Bailly, Braine-l'Alleud



Section primaire. - Section moyenne professionnelle. - Section normale professionnelle. - Régentes techniques. - Section ménagère. - Section spéciale C. R. (Juniors secouristes). - Section commerciale. - Cours spéciaux de langue. - Cours spéciaux d'art et de peinture, de diction et de musique, de modes.

L'Institut reçoit des élèves internes et externes

PRIX MODÉRÉS

Réductions p^r enfants d'invalides et familles nombreuses.

Institut des Sœurs de la Providence de GOSSELIES

Ecoles Normales
AGRÉÉES
DE L'ÉTAT

primaire,
gardienne,
professionnelle,
Ménagère } Lingerie
Confection
Modes
Dessin
(ouverte depuis 1935).

ÉCOLE MOYENNE (programme de l'État).

ÉCOLE MOYENNE PROFESSIONNELLE - MÉNAGÈRE agréée de l'État avec sections : Lingerie, Confection, Modes, Dessin, Commerce, Ménage.

ÉTUDES PRIMAIRES.



Pensionnat — Demi-Pensionnat — Externat

Cours facultatifs : Piano, Chant, Peinture, Arts appliqués, Calligraphie, Sténo, Dactylo, Langues

Conditions d'hygiène idéale : Parc 5 Ha. — Éducation et instruction soignées

Prix de la Pension : 2.700 francs — Réductions pour familles nombreuses et enfants d'invalides

DEMANDEZ PROSPECTUS AUX DIRECTRICES DE SECTIONS : RUE CIRCULAIRE, 4, GOSSELIES

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

INSTITUT
Saint-Thomas d'Aquin



Écoles normales archiépiscopales

Écoles normales primaires française et flamande

Écoles normales moyennes française et flamande

Institut supérieur de pédagogie

DIRIGÉS PAR

Les Frères des Écoles chrétiennes

Internat et externat

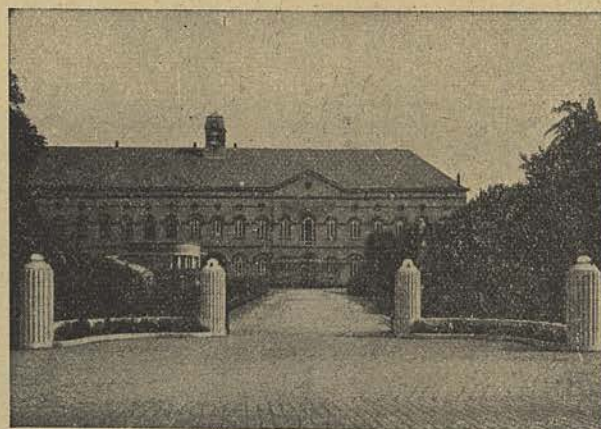
Rue Terre-Neuve, 198, Bruxelles

Collège de Melle

LEZ - GAND

SOUS LA DIRECTION DES PP. JOSÉPHITES
1837-1937

Section préparatoire Humanités anciennes
SECTION FRANÇAISE ET FLAMANDE
ÉCOLE SPÉCIALE de COMMERCE et d'INDUSTRIE
SECTION SCIENTIFIQUE



Installations modernes de premier ordre : 350 chambres avec eau courante, électricité, chauffage central. Chambres communes pour frères. Soins matériels et sanitaires confiés aux religieuses. Les élèves, admis dès l'âge de 8 ans, sont groupés en trois collèges distincts et indépendants. — Vie au grand air. — Terrains de jeux et de sports. Bassin de natation. Conditions hygiéniques excellentes.

Demandez prospectus et conditions.

ON N'ADMET QUE DES INTERNES

Institut Saint-Boniface

82, rue du Viaduc, BRUXELLES

65, rue du Conseil, BRUXELLES

Externat

Demi-Pensionnat

Internat

Section scientifique

Humanités anciennes

Humanités modernes

Section préparatoire

ment et qu'elle répartit encore aux idéologues, aux habiles ou à ces voraces pour qui le pouvoir n'est qu'une industrie, un panache, voire l'expression la plus complète du bonheur humain.

Ces seigneurs de l'urne ont traversé des temps inouïs sans y rien comprendre, et la guerre, loin de leur ouvrir les yeux, n'a été pour eux qu'un prétexte à de nouvelles mystifications. En France, ici, partout, ils ont promis à la foule tous les mirages qui s'accordaient avec ses instincts médiocres — paix générale, sécurité collective, assemblée des nations, royauté populaire, désarmement, fusil brisé, travail facile, salaires plantureux, assistance, loisir, plaisir, confort, sans omettre cet « épanouissement de la personne », que les uns limitent à la compréhension de *Paris-Soir* et auquel les autres, plus ambitieux, associent les libertés du sexe.

Ils ont encore, pour les besoins de leur fortune et par effroi de la difficulté, cédé sur tous les points capables de rendre vigueur à la force allemande, sur tous les points où la Russie ténébreuse pouvait introduire son venin et son désordre.

Et un sort ironique veut qu'en des moments où la crainte de la guerre, nourrie par une expérience encore chaude, dresse devant nos esprits ses images précises, les mêmes hommes prétendent, au sommet du pouvoir ou dans ses accès, disposer de l'avenir des nations, fixer les limites de leur honneur, décider de la paix et de la guerre. Cela seul constitue un singulier paradoxe et que nous supporterions si les coupables s'appliquaient, dans le remords et le silence, à armer les peuples qu'ils ont abusés. Mais loin de demander notre grâce, nous les voyons tirer jactance de leurs erreurs, faire enchère d'insolence avec l'ennemi reconstitué par leurs soins, pousser et maintenir dans ses bras des nations puissantes qui le combattaient hier, et — semble-t-il — espérer de la guerre je ne sais quelle subversion qui mettra fin aux inquiétudes de leur orgueil.

Agences d'informations, journaux parlés, journaux écrits, journaux imagés, harangues et prosopopées, tout ce qui va frapper dans les moindres bourgades les esprits crédules et les têtes émotives ajoute encore aux méfaits de ces mauvaises consciences, comme s'il importait vraiment d'élever le débat jusqu'aux dernières fureurs, et l'on a vu des renchérissés s'accommodant fort bien du massacre de quatre cent mille chrétiens d'Espagne, soulever l'indignation du monde parce que les Italiens venaient, un Vendredi-Saint, troubler les couches d'une jolie musulmane.

Sans doute, cette énorme explication qui depuis tant de mois maintient l'Europe dans l'angoisse paraît se poursuivre pardessus nos têtes, et nous pouvons à la faveur de cette sécurité apparente développer d'académiques distinctions entre la politique de neutralité et la politique d'indépendance.

Mais remontez en Belgique le cours de ces vingt ans et vous retrouverez à la pointe de nos destins beaucoup de personnages tout semblables à ceux que je viens de décrire, disposant des mêmes puissances de presse et de tribune, et jouissant si bien des mêmes impunités que ni le désaveu obstiné des événements, ni une virtuosité étonnante à récolter toutes les méprises ne leur ravissent le droit de déverser sur nous leur salive ou leur prose, pas plus que celui de poser leur candidature à la conduite du royaume.

Mais, je vous le demande, pourquoi s'en priveraient-ils? Et qui, dans les partis où ils ont langue, dans les journaux où ils ont rubrique, a pu ou osé leur dire: Vous avez perdu le droit d'ouvrir la bouche et de tenir la plume?

Il faut donc bien que des insurgés de notre espèce — fussent-ils rares, fussent-ils seuls! — accomplissent cette besogne salubre à laquelle d'autres se dérobent et dénoncent ces hommes inquiétants ou pervers dont notre vie continue à dépendre.

* * *

Mesdames, Messieurs, je vous conjure de croire que le plaisir d'un réquisitoire pittoresque n'a pas dicté le morceau que vous venez d'entendre.

Je n'ai d'autre but que de vous rendre sensible la place que tient la démocratie à la source même de vos alarmes. Car si dans les responsabilités que votre justice recherche le génie tourmenté et expansif des dictatures a sa part, c'est à la démocratie que revient la première inculpation.

Jouissant des plus grandes richesses, des plus féconds climats, des plus beaux héritages du monde, il n'a pas suffi aux nations qui se réclament d'elle de gaspiller en vingt ans la plus coûteuse des victoires, elles ont encore — par leur désordre, leur indolence, leurs basses querelles, leurs mythologies, leurs remparts de papier — éveillé, laissé grandir et finalement exalté les convoitises des Etats dynamiques et unitaires. Voilà une raison immédiate, une raison universelle et extérieure à toute exégèse sociologique de répudier la démocratie et d'en postuler la déchéance.

Elle s'ajoute et peut-on dire précède toutes les raisons que nous tirons du trouble qu'elle apporte à l'intérieur des frontières dans l'équilibre et la confiance des rapports humains.

Que des hommes intègres et passionnés de bien se trouvent au service de la démocratie et se dépensent avec courage dans le champ qu'elle leur laisse, j'aurais mauvaise grâce à n'en point convenir.

Mais qu'eux-mêmes conviennent que leur bienfaisance a été submergée et n'a rien pu pour entraver les disgrâces du régime et les fléaux dont il nous abreuve, et nous serons bien près de nous entendre.

Qu'ils se gardent cependant de voir dans les répités que la démocratie se donne au moment du péril une aptitude sous-jacente à se conduire et à satisfaire au bien commun!

Non seulement, Mesdames et Messieurs, on doit douter d'un régime qui n'attend que de la proximité des désastres le sens d'une administration normale, mais remarquez deux choses. La première, c'est que le sens du péril ne lui vient pas de ses facultés de prévision, mais des menaces du voisin et du bruit de ses armes, de telle sorte que l'on a pu dire à juste titre que la démocratie, c'est le gouvernement de l'étranger.

La seconde, c'est qu'elle ne fait face au péril que par des pouvoirs exceptionnels qui sont le contre-pied de ses institutions.

Il nous faut donc refuser à son génie interne toute possibilité d'accéder à la science gouvernementale, et s'il lui arrive d'y faire des emprunts, ils sont si fortuits et si hargneux qu'elle reste impatiente de s'en libérer.

Quels que soient les moyens politiques que croient s'arroger ses meilleurs consuls, et quelles que soient leurs bonnes intentions, il n'en est pas dont la démocratie ne soit venue finalement à bout par le simple usage de ses rouages fondamentaux: les partis, la presse des partis, l'élection, les coalitions syndicales. Le jour où elle n'y réussira plus, c'est que la détresse et la lassitude l'auront emportée.

Mais nous trahirions nos enfants si nous ne leur laissons d'autre perspective qu'une anarchie sans espoir, si nous ne tentions dès aujourd'hui de fixer les principes, de jeter les bases de l'Etat qui rendra à ce pays que nous aimons de servir ses conditions d'équilibre et de durée.

C'est ce souci et peut-être cette illusion que vous voulez bien entourer aujourd'hui de vos hommages et de votre présence fraternelle. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'ils récompensent mon mérite au delà de sa mesure, qu'ils me dédommagent avec ampleur de mes doutes et que j'y puiserai la volonté de poursuivre le travail abordé aux flancs d'une opinion indifférente ou hostile.

Mais ne souffrez pas davantage que je joue devant vous les thaumaturges et laissez-moi associer aux éloges dont votre bonté

prétend m'accabler le jeune et brillant secrétaire, les collaborateurs fidèles, les amis militants, l'éditeur dévoué de l'*Ordre corporatif*, notre excellent Henri Plas, comme aussi ceux d'entre vous qui devant un public plus vaste mènent avec tant de prestige et de talent un combat voisin du mien.

Permettez-moi aussi de me féliciter de voir aujourd'hui à nos côtés M. le ministre Crokaert et deux représentants de la Nation : MM. Michaux et Sandront. Chefs de parti, têtes de liste, parlementaires chevronnés, ils paraissent servir une divinité dont je médite la mort. Mais leur présence ici même témoigne qu'ils n'en sont point des hiérophantes très fidèles; que la démocratie, à leurs yeux, n'est pas une fin en soi, mais seulement un moyen possible et périssable d'atteindre un bien et de garder un héritage, placés infiniment plus haut dans leur cœur.

Je devrais enfin, pour apaiser les exigences de ma gratitude, remercier chacun d'entre vous et souligner l'émotion que je ressens à voir ici, unis dans le même élan, mes chers vieux camarades de Louvain et ces amis accueillis d'année en année dans les remous de la vie, de la profession et du combat.

Vous ne me tiendrez pas rigueur que je n'en dise pas davantage ni que je vous confesse deux joies très grandes que cette journée m'a ménagées :

La joie d'entendre témoigner par la voix de M. l'avocat Melis l'écho que trouvent les doctrines que nous propageons dans ces chères provinces flamandes dont la vigueur morale a sauvé la Belgique du pire;

La joie de retrouver ces bons et loyaux amis de France vivant sur notre sol et auxquels nous unit depuis longtemps un culte qui n'a pas de frontières : celui de l'ordre monarchique.

L'ordre monarchique! C'est votre grande pensée, Mesdames, Messieurs, et ce sera mon dernier mot.

Le Catholicisme en Bohême sous la République tchécoslovaque

(Suite.) (1)

Ces succès éclatants, qui s'étaient multipliés à la surface de la vie, cachait d'indéniables faiblesses du sentiment chrétien profond. Il arrive parfois que des organismes continuent à fonctionner quelque temps par force acquise, alors que l'esprit qui les anime est déjà défunt. En Bohême, quelque chose de pareil se produisait. Les débris de l'ancienne organisation autrichienne ecclésiastique s'étaient rejoints et le parti s'était mis à fonctionner. L'Eglise avait reconquis une influence. Celle-ci dépassait les capacités de ses forces spirituelles authentiques. De toutes parts, les colonnes qui soutiennent le temple montraient des fissures, et alors que le catholicisme politique élargissait ses conquêtes, et que l'Eglise affirmait de plus en plus son pouvoir la vie intérieure chrétienne restait anémiée et des plaies profondes ne se cicatrisaient toujours pas.

Les revendications des prêtres « modernes » avaient remis sur le tapis la question de l'usage de la langue vivante pendant les offices liturgiques. Rome y avait donné une solution qui, dans

être parfaite, mettait cependant aux mains du clergé un moyen précieux de renaissance liturgique et chrétienne. Pendant la messe, il était permis de chanter l'épître et l'évangile en langue vivante, et celle-ci était aussi largement admise au cours de l'administration des sacrements, des processions liturgiques et des obsèques. C'était revenir, d'une façon certes fort discrète mais très réelle cependant, aux traditions des saints Cyrille et Méthode et des utraquistes.

Le clergé ne sut guère tirer parti de ces avantages qu'on lui offrait. Deux tendances se heurtèrent dès le début. L'une s'enfermait dans une réaction étroite et parfois farouche contre tout ce qui avait appartenu aux « modernes ». Soutenue par la hiérarchie, elle ignorait de parti pris le décret romain et faisait du zèle pour le latinisme intégral. Les partisans de l'autre tendance ignoraient tout aussi bien la solution du Saint-Siège, et continuaient tranquillement à célébrer des messes romaines pendant que le peuple remplaçait les chants liturgiques latins par des cantiques tchèques. Entre les zéloteurs d'un catholicisme plus catholique que le Pape et les habitués des vieux abus, il ne se leva personne pour donner corps et âme à une liturgie populaire, romaine de rite et partiellement tchèque d'expression, selon les directives émanées de Rome.

Aucun terrain n'était cependant mieux préparé à recevoir l'action fécondante d'un mouvement analogue, par exemple, à celui de Pius Parsch (Vienne) ou des *Schildgenossen* (Allemagne). Le peuple tchèque aime à chanter et possède, surtout depuis le temps du baroque, un trésor incomparable de cantiques d'église. Jusqu'ici personne ne réussit à pétrir cette matière et en composer une liturgie. Dans la nef des églises on abandonne généralement le peuple à ses cantiques tchèques, quels qu'ils soient, et au presbytère, le plus souvent, le clergé ne peut même pas se décider à faire entendre la parole de l'Écriture Sainte (épître et évangile) dans la langue vivante.

En 1935, un incident typique vint illustrer cet état de choses. Après la clôture du Congrès catholique à Prague, le cardinal Verdier s'était rendu à Velehrad, en Moravie, pour y assister à la fête des saints Cyrille et Méthode. Il y rencontra la foule habituelle des grands jours de pèlerinage. Son Eminence célébra la messe pontificale solennelle. Au presbytère on n'entendit que le latin. La foule, de son côté, chanta ses strophes coutumières en tchèque. Des chants liturgiques, tant du propre que du commun, il ne fut guère question. Les chanoines, accourus de Prague pour la fête, se scandalisèrent tandis que les campagnards moraves et leurs prêtres ne soupçonnèrent même pas l'incorrection de leur liturgie.

Partout les mêmes spectacles se renouvellent. En novembre 1938 j'assistai, à Prague, à la messe d'enterrement d'un Père de la Compagnie de Jésus. A l'autel, sans doute par souci de conformisme, seul le latin était admis, aussi pour le chant de l'épître et de l'évangile. Mais dans la nef les Pères laissèrent le peuple chanter ses cantiques. C'est ainsi que se manifesta la compréhension des besoins religieux populaires. Malheureusement ce sentiment louable, tout comme le très légitime souci de conformisme, se trompait de voie. Par conformisme outré on négligeait de faire usage des licences permises, et dans l'effort d'adaptation aux besoins religieux de la masse on oubliait les limites que de longs abus avaient quasi effacées. Ainsi, faute de compréhension, le statut liturgique, élaboré pour les pays slaves de la République, restait lettre morte.

Sur un autre terrain aussi, celui de l'école confessionnelle, la faiblesse catholique se montrait tangible. D'une université catholique, il ne put jamais être question. Tout manquait pour la créer, à commencer par l'argent et les capacités scientifiques catholiques. Pendant ce temps l'athéisme progressait d'une façon

(1) Voir *La Revue* du 16 juin.

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Institut St.-Louis

38, Boulevard du Jardin Botanique
BRUXELLES

INTERNAT EXTERNAT
Demi-Pension

(Maison de campagne à Zellick)

Section préparatoire.
Humanités modernes (scientifiques et
commerciales).

Humanités anciennes.

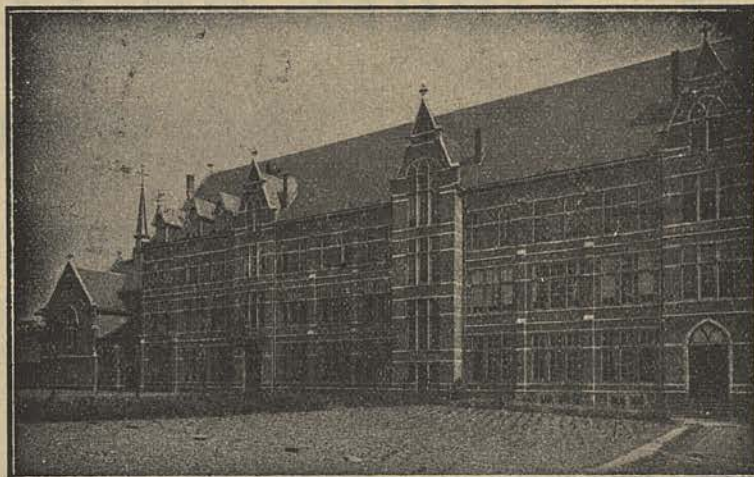
Cours spécial préparatoire à
L'ECOLE MILITAIRE

et aux Ecoles spéciales des universités.
Faculté de philosophie et Lettres.
Brochure sur demande.

Collège Ste-Gertrude

Faubourg de Mons, NIVELLES

Pensionnat — Demi-Pensionnat — Externat



Humanités anciennes. — Humanités modernes.
Section scientifique. — Section préparatoire.
Ecole moyenne d'Agriculture sous la contrôle de l'Etat.
Situation magnifique. Propriété de 2 hect. 1/2

Pour renseignements demander prospectus.

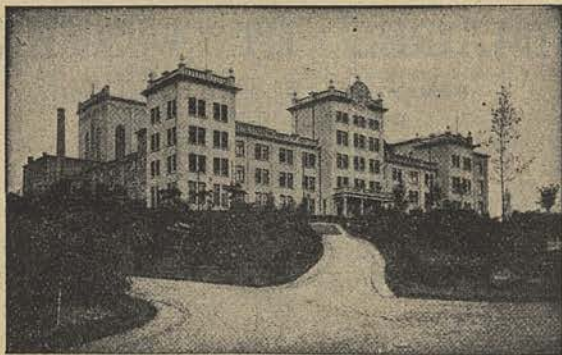
Collège Saint-Paul

Sous la direction de la Compagnie de Jésus

GODINNE-SUR-MEUSE

HUMANITÉS ANCIENNES

8^e et 7^e Préparatoires



Pensionnat situé à 25 min. de Namur, à 15 min. de Dinant. 300 chambres avec radiateur et eau courante. — Vie au grand air. — Education physique. — Etudes très soignées.

Réductions pour familles nombreuses.

PROSPECTUS SUR DEMANDE

Collège St-Jean Berchmans

(Ancien Collège Saint-Michel)

Rue des Ursulines, 4, BRUXELLES

Sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus.

DEMI-PENSIONNAT — EXTERNAT

Humanités anciennes — Humanités modernes.
Section commerciale — Section préparatoire.

A proximité de la gare du Midi, de la Bourse, du Grand-Sablon et de la place Rouppe.

SINTE BARBARAGESTICHT

WETTEREN (Gent).

INTERNAAT bestuurd door de Broeders van O.-L.-V. van Barmhartigheid (Broeders van Mgr Scheppers).

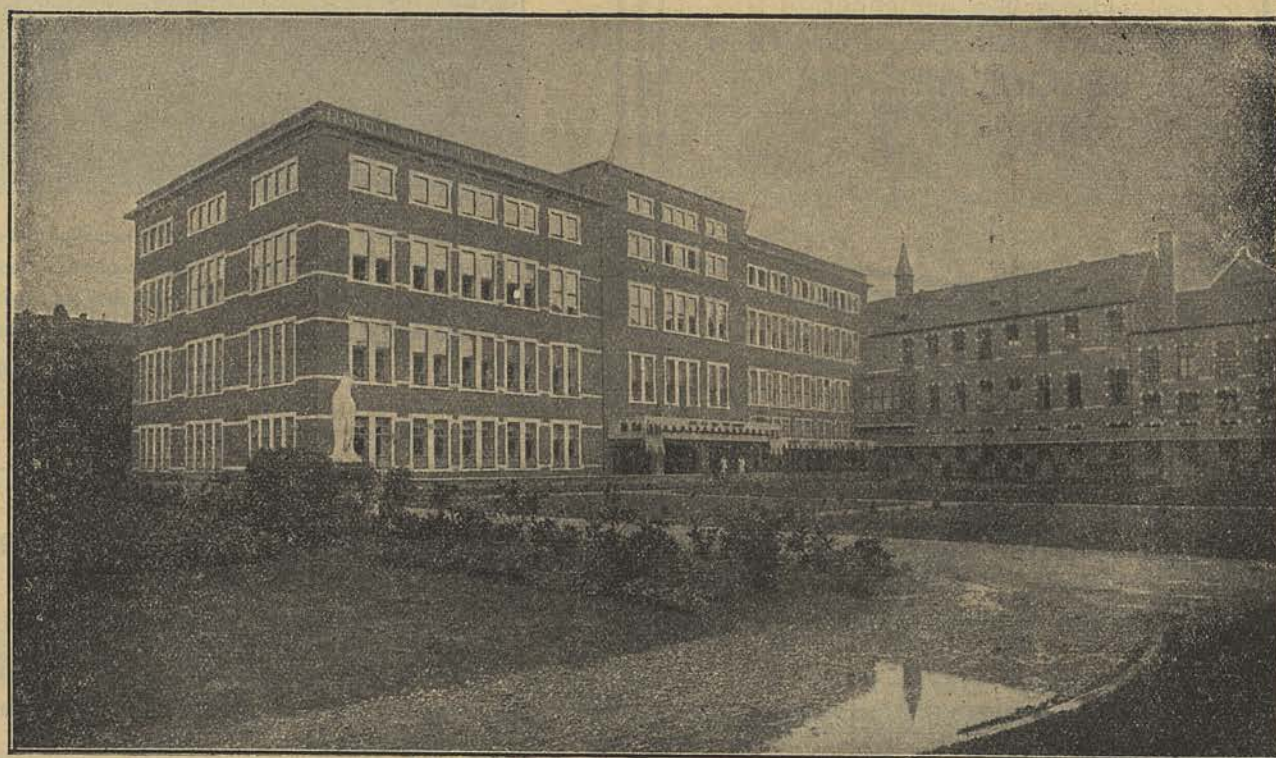
- A. **VOLLEDIG LAGER ONDERWIJS** (8 studiejaar). De jongens worden aangenomen vanaf 6 jaar.
- B. **MIDDELBARE TUINBOUWSCHOOL**. Driejarige theoretische en praktische leergang. De school levert officiële diploma's af van **TUINBOUWKUNDIGE**.
- C. **BEROEPSSCHOOL** met volgende afdelingen: Drukkerij, Meubel- en Schrijnwerkerij, Klee- en Schoenmakerij met patroonknippen.

Kostgeld: 2.100 fr. of 2.400 fr. Vermindering voor kroostrijke gezinnen.

Om in de tuinbouw- of beroepschool aanvaard te worden moet de jongen 14 jaar oud zijn. Een bezoek aan het Gesticht zal U een gunstig gedacht geven over de degelijkheid der inrichting. Programma en prospectus op aanvraag.

MAISONS D'ENSEIGNEMENT
DES
**Sœurs de la Charité de J.-M.
de Gand**

(Maison-mère, rue des Meuniers, 50)



Administration Centrale.

Photo Nels, Bruxelles.

CLASSES GARDIENNES, PRIMAIRES ET MOYENNES

PENSIONNATS ET EXTERNATS :

Auderghem, avenue Eglise-Saint-Julien.
Courtrai, Institut Notre-Dame-des-Anges (Fort).
Eecloo, Notre-Dame-aux-Epines.
Dilbeek, avenue des Roses (Rozenlaan).
Gand, Sint-Bavo, a) rue du Séminaire
b) quai du Bas-Escaut et rue Charles-Quint.
Ixelles, rue du Parnasse, 23. et rue du Trône.
Saint-Ghislain, place des Combattants.

PENSIONNATS :

Bellegem (lez-Munckzwalm).
Bruges, rue Sainte-Claire.
Melsele (lez-Anvers).
Quatrecht (lez-Gand).
Saffelaere (lez-Gand).
Saint-Genois (par Helchin).
Velm (Limbourg).

Les cours moyens comportent un cours d'éducation familiale.

A Eecloo : Section Saint-Paul : Oxford School leaving Certificat et autres cours au choix.

EN ANGLETERRE :

Andsell : Clifton Drives (Lytham St-Annes) Lancs. Pensionnaires de vacances. Séjour à la mer.
Northam : Lakenham (Devon). Pensionnaires toute l'année et Dames à la saison. Au bord de la mer.
Letchworth : St-Francis College (Garden-City près de Londres).
Hollymount : Tottington : Tottington near Bury (Lancs).

École Centrale d'Éducatrices

Rue du Trône, 84, IXELLES (Q.-L.)

DURÉE DES COURS : 3 ans dont une année de stage.

BUT : Donner aux jeunes filles une activité gaie, moderne, utilisant les ressources des aptitudes féminines d'éducation et donner éventuellement une occupation lucrative.

RENSEIGNEMENTS : Programmes et conditions, s'adresser à

M^{me} la Supérieure, 23, rue du Parnasse, IXELLES
ou au Rév. M. l'Abbé Froidure, 3, rue aux Laines

Enseignement supérieur

Institut Supérieur de Commerce - Anvers

Internat et Externat.

Courte rue Neuve, 37.

Études Universitaires pour jeunes filles

sans courir les dangers et les frais.

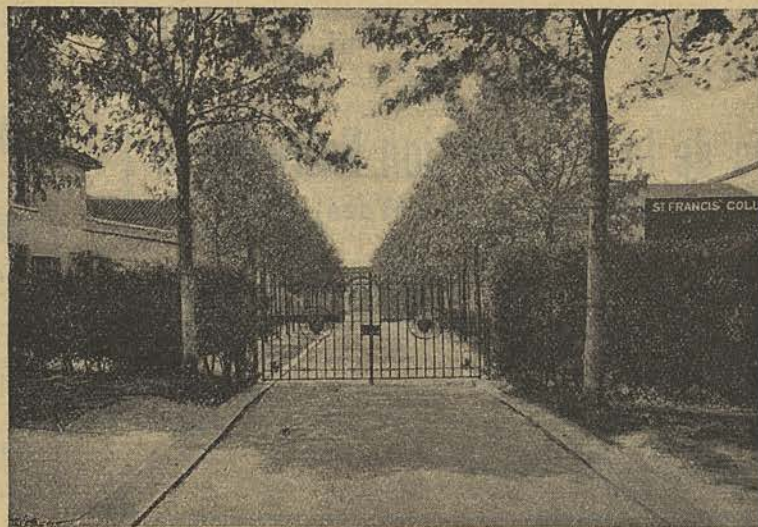
Diplômes de l'État

Candidat et Licencié en sciences commerciales,
consulaires, financières, maritimes.

CONDITIONS D'ADMISSION

Certificat d'humanités anciennes et modernes. Les jeunes filles ayant terminé leurs études moyennes peuvent être admises en 3^e Moderne (annexée à l'Institut.)

Ouvre le chemin à de magnifiques carrières !



LETCHWORTH. — Entrée du Collège

Garden-City, près de Londres, Hertz (Angleterre).

Pensionnat pour jeunes filles.

Classes primaires et moyennes. Examen de fin d'étude. Sections spéciales de commerce, de ménage, de dessin. [Conditions spéciales aux Belges.

Enseignement Normal

Gardien, primaire, moyen à Eecloo, Notre-Dame-aux-Épines.
Professionnel : Institut Sainte-Claire, rue Sécheval, Verviers.

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Religieuses de la Visitation

BLANDAIN

(Ligne Tournai-Lille, proximité de la gare.)

PENSIONNAT DE JEUNES FILLES. Belle situation, pleine campagne. Locaux spacieux. Vastes cours et jardins. Education soignée. Enseignement primaire et moyen. Préparation aux examens du C. E. P. et du B. E. français. Cours d'économie domestique, théorie et pratique. Coupe et Confection. Diplôme de l'Etat : **Bagage indispensable aux futures maîtresses de maison, pour traverser allègrement la vie.** Sténo-dactylo, langues étrangères. Arts d'agrément. Musique : examens devant un jury musical belge.

Juvénat pour petits garçons de 5 à 11 ans.

Prix modérés.

Prospectus sur demande.

OVERYSCHÉ

Institut du Sacré-Cœur

PENSIONNAT DE JEUNES FILLES

dirigé par les Filles de l'Immaculée Conception

Études préparatoires et moyennes commerciales. —
Section d'éducation familiale ménagère et profess. —
Sténo-dactylo. — Langues étrangères. — Arts d'agrément. — École ménagère horticole agréée.

Autobus : Bruxelles place Jourdan. — Arrêt facultatif pensionnat
Réduction pour familles nombreuses.

Institut des Sœurs de la Présentation Notre-Dame à Saint-Nicolas (Waes)

1. Enseignement primaire et moyen.
2. Enseignement professionnel. — Ecole de commerce reconnue par l'Etat et la Province — Ecole ménagère — Cours de lingerie, de coupe, de confection et d'arts décoratifs.
3. Enseignements normal.
Ecole normale pour institutrices gardiennes.
Ecole normale pour institutrices primaires.
Ecole normale moyenne pour régentes : sections scientifique, littéraire et germanique.
Réduction pour familles nombreuses.
Missions au Congo Belge (Vicariat de Lisala).

Instituut der Zusters van O. L. Vrouw Presentatie te Sint-Niklaas (Waas)

1. Lager en middelbaar onderwijs.
2. Beroepsonderwijs — Handelsschool erkend door den Staat en de Provincie — Huishoudschool — Leergangen : Snijkunst — Confectie — Décoratieve kunst.
3. Normaalonderwijs :
Normaalschool voor bewaarschoolonderwijzeressen.
Normaalschool voor lagere onderwijzeressen.
Normaalschool voor regentessen : wetenschappelijke - letterkundige afdelingen en voor de Germaansche talen.
Merkelijke reductie voor kroostrijke gezinnen.
Missieposten in Congo (Vicariaat Lisala).

Filles de la Croix

LIÈGE, rue Hors-Château, 61

Ecole normale moyenne (régentes). — Cours préparatoire.
Ecole normale primaire agréée. — Coéparatoire.
Ecole normale gardienne.

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT

LIÈGE, rue Louvrex, 96

Enseignement gardien, primaire et moyen — Cours supérieurs — Humanités gréco-latines — Cours de ménage.

DEMI-PENSION — EXTERNAT

COINTE-lez-Liège, place du Batty, 6

Enseignement primaire et moyen — Cours supérieurs — Cours de ménage — Cours de français pour élèves étrangères.

INTERNAT

CHÊNÉE, rue Vieille, 67

Enseignement gardien, primaire et moyen. — Cours de ménage — Cours de lingerie, coupe et confection, sciences commerciales.

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT

LIÈGE, Mont-Saint-Martin, 45

Enseignement gardien, primaire et moyen. — Enseignement professionnel : Lingerie. — Coupe et confection. — Modes — Sciences commerciales.

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT

WETTEREN

Pensionnat du Sacré-Cœur

MAISON D'ÉDUCATION DIRIGÉE PAR LES RELIGIEUSES
APOSTOLINES DE SAINT-JOSEPH

Situation unique. 12 ha. de parc et jardins. Toutes études primaires moyennes, commerciales, professionnelles. — Arts d'agrément. — Education physique. — Vie familiale. — Pension : 2.400 fr. — Réduction importante aux familles nombreuses.

Demandez prospectus illustré à la Rév. Mère Supérieure

INSTITUUT HEILIG GRAF TURNHOUT

Prospectus op aanvraag.

NEDERLANDSCHE AFDEELING voor franschsprekende meisjes :

Instituut Maria Immaculata

Graafsche weg, 232, Nijmegen.

FRANSCH AFDEELING voor nederlandschsprekende meisjes :

Institut du Saint-Sépulcre

Rue Général Bertrand, 14, Liège.

ininterrompue dans la classe intellectuelle. A l'Université de Prague les « sans confession » augmentaient chaque année.

Dans l'enseignement moyen la situation était à peine meilleure. Sous l'Autriche, l'école officielle avait servi, malgré les professeurs de religion, à déchristianiser la jeunesse. Au bout de vingt années de République, rien n'avait changé à cet égard. Dans l'ensemble, le corps professoral appartenait à l'aile rouge et athée de la nation. Et, comme sous l'Autriche, la plupart des sortants de l'enseignement moyen avaient perdu la foi. Sous l'impulsion des évêques, une action avait été organisée en faveur des écoles catholiques. Dans l'enseignement primaire et secondaire il en existait un certain nombre, surtout allemandes, dirigées par des religieuses. Ces écoles ne jouissaient que d'une sympathie fort aléatoire qui les condamnait souvent à soutenir un combat désespéré pour leur existence. Symptôme typique de l'anémie religieuse, la masse des catholiques estimaient suffisante l'instruction catéchétique telle qu'elle était organisée dans les écoles de l'Etat. C'était se contenter de peu. Il s'en suivait également que l'enseignement moyen catholique était presque inexistant. A Prague, ville de près d'un million d'habitants, il existe un seul lycée catholique pour jeunes gens. On en trouve encore deux autres dans le reste de la Bohême (Moravie et Silésie comprises). Pour jeunes filles, on compte quatre lycées, dont deux viennent d'être ouverts à Prague en 1938... *Rari nantes in gurgite vasto*. Dans la mer immense de l'enseignement athée ce ne sont là que de faibles îlots.

La ténuité de l'enseignement catholique perpétuait à son tour les difficultés de recrutement des vocations sacerdotales. Celles-ci sortaient en grande majorité des scolasticats, jувénats, écoles apostoliques, et autres instituts semblables qui permettent à des jeunes gens pauvres de faire leurs études moyennes en vue du sacerdoce. Une fois la *matura* conquise, le jeune homme, que ses parents confièrent à l'Eglise dès son enfance, se trouve placé devant le choix d'entamer l'âpre lutte pour l'existence, ou d'embrasser la carrière ecclésiastique où tout le monde peut trouver une situation sans effort. Ce n'était pas toujours les plus courageux qui se décidaient pour l'autel. Malgré les séminaires et les noviciats, l'indispensable idéalisme manquait dès le début à un pourcentage difficile à évaluer mais pas minime, de futurs conducteurs d'âmes. La situation s'était cependant améliorée pendant la République et le clergé faisait meilleure figure que sous l'Autriche. Les degrés supérieurs de la hiérarchie apparaissaient exempts de ces taches trop apparentes qui scandalisent les faibles. Dans les rangs du commun toutefois, s'il faut en croire des observateurs qui se prétendent informés, considérable restait le nombre de ceux qui, en pratique, ne différaient pas de ces « modernes » qui revendiquaient la suppression du célibat.

* * *

Malgré la répugnance qu'on éprouve, il faut bien aller au bout du déballage de ces faiblesses. Les statistiques officielles des confessions religieuses étaient, sous la République, fort trompeuses. Elles indiquaient 75 % de catholiques en Bohême, 85 % en Moravie et Silésie. Ces chiffres avantageux ne représentaient pas la quantité de croyants capables de traduire en actes leurs convictions dogmatiques. Sous l'Autriche, on avait été amené à la situation paradoxale qu'un Etat athée obligeait ses citoyens libres penseurs à pratiquer une religion à laquelle ni gouvernants, ni gouvernés ne croyaient plus. Maintenant la contrainte était tombée, mais un nouveau paradoxe surgissait. Personne ne devait plus, contre ses désirs intimes, figurer dans la procession ou se procurer un témoignage de confession pascalle. On profitait de la liberté, mais, en général, on ne cessait pas

pour autant de se sentir catholique. Pour beaucoup, cependant, ce catholicisme ne comportait aucune foi précise et ressemblait à une vieille habitude dont on ne se défaisait pas sans peine mais dont on ignorait le sens exact.

La foi s'était surtout retirée dans la campagne, où idées et opinions à la mode s'émeussent sur l'opiniâtre obstination du paysan attaché à la terre, à ses labeurs durs et sains, ses ripailles fortes, sa religion transmise de père en fils. Les idéologies qui passent ne changent pas beaucoup les paysans. A certains jours fameux, on les retrouvait par milliers, dans leurs costumes pittoresques, montant en pèlerinage à Stara Boleslav, en Bohême, à Hostyn et Velehrad, en Moravie. En ces jours et en ces lieux l'on pouvait voir encore la piété déborder en démonstrations touchantes et enfantines, en cantiques interminables. Les confessionnaires étaient assiégés, le banc de communion pris d'assaut, l'église pleine.

Dès qu'on lâchait la glèbe, l'on sentait la foi se volatiliser. Parmi les ouvriers et surtout parmi les intellectuels, les croyants et pratiquants se faisaient de plus en plus rares. A Prague, j'ai souvent entendu estimer leur nombre entre 5 et 15 % de la population totale.

L'influence de ce catholicisme à faible tension paralysait aussi — au moins partiellement — l'action du parti populaire. La religion mise à part, le programme des populistes se rapprochait fort de celui des démocrates sociaux. Les populistes défendaient l'Etat national, une politique équitable envers les minorités, une politique extérieure fondée sur la Société des Nations. Ils votèrent la journée de huit heures, la réforme agraire, des lois sociales... Mais le vrai but du parti ne se trouvait pas là. Les populistes visaient avant tout à « mettre en accord la législation démocratique de l'Etat avec l'enseignement de l'Eglise ». Pour grouper les électeurs ils faisaient donc avant tout appel à la conscience religieuse. Ce n'était que sous le signe de la religion qu'ouvriers, paysans, commerçants pouvaient quitter les partis socialistes, agraire ou commerçant et rallier le parti catholique.

Or de l'aveu même des chefs politiques populistes, la conscience religieuse catholique ne l'emportait pas facilement sur les autres intérêts. Les effectifs du parti restèrent, à ses meilleurs moments, très loin en dessous de celui du pourcentage de catholiques dans l'ensemble de la nation. Et même les fidèles n'offraient qu'une masse lourde et lente qui n'était prête à descendre dans la rue que dans les occasions tout à fait exceptionnelles. Jamais les catholiques allemands de la République n'avaient pu s'unir aux catholiques tchèques sur le terrain politique. Les préférences pour l'Etat « national » d'un côté et pour un Etat « de nations » de l'autre l'emportaient nécessairement sur le sentiment religieux. Après une trop courte union, les catholiques tchèques et slovaques se séparèrent pareillement. La question de l'autonomie slovaque maintenait ici aussi une infranchissable barrière.

De là provenait une tactique politique avant tout prudente et temporisatrice. Sramek *cunctator* suivait invariablement ses devises : « Jamais de refus radical, ne jamais imposer des conditions de sa propre initiative, mais temporiser jusqu'au moment où la lave se refroidit... » ; « Pas d'attaques, la défense » ; « Supprimer les fronts de bataille, ne pas en organiser. Pas de violences mais l'entente, les pourparlers, les compromissions sur la base offerte par la vie parlementaire. »

Cette méthode était exactement calculée sur les forces du catholicisme tchèque. Ses succès comme ses échecs reflétaient également la qualité du sentiment religieux chrétien qu'elle représentait.

* * *

Si l'on compare alors la position graduellement conquise par le catholicisme avec la faiblesse et la médiocre étendue du sentiment chrétien qui animait les croyants, on s'étonne de la disproportion de la victoire avec les moyens qui la forcèrent. Des raisons, qui n'ont pas grand'chose à voir avec la foi, expliquent cette apparente contradiction.

Le jeune Etat avait maintenu nombre de lois anciennes, favorables à la bonne entente entre l'Eglise et l'Etat. Malgré toutes les déclarations de guerre à l'ancien régime, l'instinct conservateur avait agi. Les campagnes de la presse catholique avaient pesé dans la balance. Les catholiques slovaques, et plus tard les catholiques allemands, sans compter les individualités catholiques dispersées dans les autres partis, appuyaient dans le même sens. L'Etat aux prises avec des difficultés considérables (les questions des minorités, la crise économique) évitait d'instinct de compliquer sa position par des intransigeances religieuses, dont d'ailleurs il avait promis de s'abstenir. Le tempérament tchèque s'accommodait de cette politique raisonnable, et l'idéal démocratique-humanitaire, que les créateurs de la République revendiquaient comme leur plus glorieux apanage, leur enlevait des mains les armes que le fanatisme anticlérical de certains y avait mises.

La pacification graduelle des passions anticléricales découlait ainsi nécessairement d'une situation générale qui l'exigeait. A vrai dire, ce qu'on appelle le *Kulturkampf* tchèque n'était jamais allé bien loin. Comparé aux déchainements antireligieux de la Révolution française, aux hécatombes du bolchevisme russe et espagnol, à la persécution mexicaine, aux vexations surnois du national-socialisme allemand, l'anticléricalisme tchèque apparaît bénin.

A Prague quelques soldats sans armes, en province les cris affolés d'une commission des monuments suffirent à briser l'élan des iconoclastes. Aucun sang n'est versé. Les églises, occupées par les « Tchecoslovaques », sont rendues aussitôt. Si deux fois les Tchèques entrèrent en conflit avec leur nonce, il serait injuste de leur en attribuer toute la faute. Des fautes, il y en eut, bien sûr. Mais il est non moins certain que, dans les deux cas, de grands seigneurs se montrèrent plus que de raison susceptibles et colériques. Et puis, le coup de vent passé, les Tchèques se raccommodaient toujours.

Le peuple tchèque est ami du bon sens et de la paix, un peu lourd mais bon. Palacky et Masaryk lui attribuaient, à titre particulier, des sentiments humanitaires exquis. Ils exagéraient peut-être. Le fait est cependant que, pendant les vingt ans de la République, les Tchèques préférèrent généralement les arrangements aux batailles, les discussions aux pugilats et les compromis à l'extermination de l'adversaire. Humanisme des nerfs, si vous voulez. C'est un des leurs qui inventa l'expression.

Cette crainte instinctive des excès était fortifiée en eux par cette note typique des peuples petits, de s'en tenir aux exemples des plus grands. Plus que d'autres petites nations peut-être, les Tchèques s'en laissent imposer par les voisins. Depuis qu'ils avaient réglé son compte au voisin germanique, la France était devenue le tout-puissant moniteur. Le qu'« en dit-on à Paris ? » décidait de la mode et de l'opinion. Les Tchèques connaissaient de longue date la France anticléricale. Ils s'en plurent un peu plus à jouer à l'athée. Quand on leur révéla la France catholique, ils se sentirent moins à l'aise dans leur « hussitisme ». Un jour le maréchal Foch vint à Prague. Il alla s'agenouiller à la cathédrale de Saint-Guy. Les officiels, ennuyés, eurent l'air de collégiens pris en défaut.

C'est ainsi que sur le terrain de la démocratie politique l'anticléricalisme militant abandonna assez vite ses airs farouches pour chercher la voie des compromis plus faciles. Aux catho-

liques l'occasion s'offrit, dès la première heure, de faire valoir des revendications et des droits. Ils eurent l'incontestable mérite de saisir la balle au bond. Dans un pays où le sentiment religieux restait faible et l'anticléricalisme bénin, le parti populaire conquiert la paix, des émoluments pour le clergé, une situation honorée, une entière liberté d'action et jusqu'au droit d'ouvrir des écoles catholiques.

On aurait difficilement pu attendre plus d'un parti politique. Ses conquêtes avaient dépassé la mesure de ce que l'*hinterland* croyant pouvait digérer. Mais il est non moins vrai que ses réussites avaient été permises, en grande partie, par l'anticléricalisme apprivoisé, domestiqué de ses adversaires. La faible tension religieuse des coreligionnaires empêcha ensuite de tirer des victoires politiques le profit religieux qui, avec un dynamisme plus puissant, aurait été possible. Quand, en Bohême, on recherchait la foi intégrale, décaillée des accointances historiques et politiques, on éprouvait la décevante impression de poursuivre une ombre fuyante. Malgré les statistiques flatteuses et les succès du parti populaire, la foi, sauf chez les paysans, était réduite à un état qu'on serait tenté — non sans une certaine exagération peut-être — d'appeler sporadique.

A la lumière de ce fait, les réussites du catholicisme politique, pour réjouissantes qu'elles aient pu sembler, n'en apparaissent pas moins comme fort aléatoires. Et au contraire certains essais d'envergure beaucoup moindre prennent de l'importance. Plus humbles, ils répondent d'autant plus exactement aux besoins réels de la situation, qu'ils visent, en toute simplicité, à éveiller une opinion catholique et à former une élite. Un sain réalisme voulait qu'on commençât par là, c'est-à-dire *ab ovo*.

* * *

Quelques revues catholiques travaillaient dans ce sens. Avec la *Filosoficka revue* et *Na hlubinu*, les Pères Dominicains marchaient en tête du mouvement. Depuis 1933, ils organisaient aussi, chaque année à Prague, une Semaine académique qui réunissait une élite intellectuelle autour de quelques conférenciers tchèques, français et allemands. En marge de l'Université de Prague, on rencontrait le *Studium Catholicum*, initiative d'inspiration franciscaine qui offrait aux étudiants des séries de conférences sur des problèmes de dogme et de morale. A Brno, une organisation analogue était dirigée par les fils de saint Dominique. Des foules n'y accouraient pas, mais malgré cela le bien se faisait. Les organisations de jeunesse allaient à leur tour leur petit bonhomme de chemin, depuis les gymnastes Orels, qu'on opposait aux gymnastes Sokols et aux gymnastes socialistes, et la jeune génération affiliée au parti jusqu'à l'Association des petits acolytes, en passant par la jeunesse catholique et la Générale catholique estudiantine. De proportions souvent discrètes, et en partie embrigadés dans les organisations politiques, ces groupements semaient dans la peine et espéraient dans la moisson.

En dehors des œuvres plus ou moins étroitement encadrées et soumises aux directives de la hiérarchie, l'on peut suivre aussi à travers les vingt années de la République les efforts persistants d'une espèce de clan non-conformiste, qui, à ses heures, se désagrègeait, mais pour reparaitre toujours ensuite ailleurs et autrement. Peu nombreux et presque sans influence apparente sur la vie catholique au dedans des cadres, il étend ses fils mystérieux au loin, et représente une note typique du catholicisme tchèque pendant ces années. Où que vous les rencontriez, vous reconnaissez les adeptes à une conception commune, qu'ils appelaient le catholicisme « selon Léon Bloy », et à leur vénération commune pour un personnage unique : Joseph Florian.

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Pensionnat du Sacré-Cœur

Bois-l'Évêque

1, rue des Bruyères

LIÈGE

Pensionnat — Demi-Pensionnat
École gratuite

Humanités gréco-latines (6^e, 5^e, 4^e classes)

Pédagogie St-Augustin

DIRIGÉE PAR LES

Chanoinesses Régulières de la Congrégation
de Notre-Dame de Jupille

1, rue St-Hubert - LOUVAIN

Reçoit les jeunes filles fréquentant les
cours de l'Université

PAVILLON ASTRID

Cours familial ménager
dirigé par les Sœurs de la Visitation

COUPURE - GAND

Cette section a été annexée à l'Institut pour permettre aux jeunes
filles qui ont terminé leurs études de s'initier aux devoirs qui incom-
bent aux mères chrétiennes et aux maîtresses de maison.

Coupe et modes. — Pédagogie familiale et Psychologie
éducative. — Croix-Rouge, etc.

Cours scientifiques et littéraires facultatifs.

Institut Sainte-Élisabeth

dirigé par les Sœurs Augustines Hospitalières

206, avenue Defré, 206, UCCLE

Téléphone 44.39.49

Hospitalise à prix modérés toutes les
catégories de malades
(cas médicaux, chirurgicaux, contagieux)

L'Établissement est ouvert à tous les médecins.

Y est annexée une clinique d'accouchements avec Ecole
provinciale d'accoucheuses (section française et flamande),
chaussée de Waterloo, 965; tél. : 44.44.27.

Institut des Frères Alexiens

GRIMBERGEN - lez - BRUXELLES

(A deux kilomètres du Heysel)



Traitement d'hommes
atteints de maladies nerveu-
ses ou mentales (neurasthé-
nie, surmenage, phobie) et
pouvant eux-mêmes sup-
porter les frais de pension.

SECTION FERMÉE

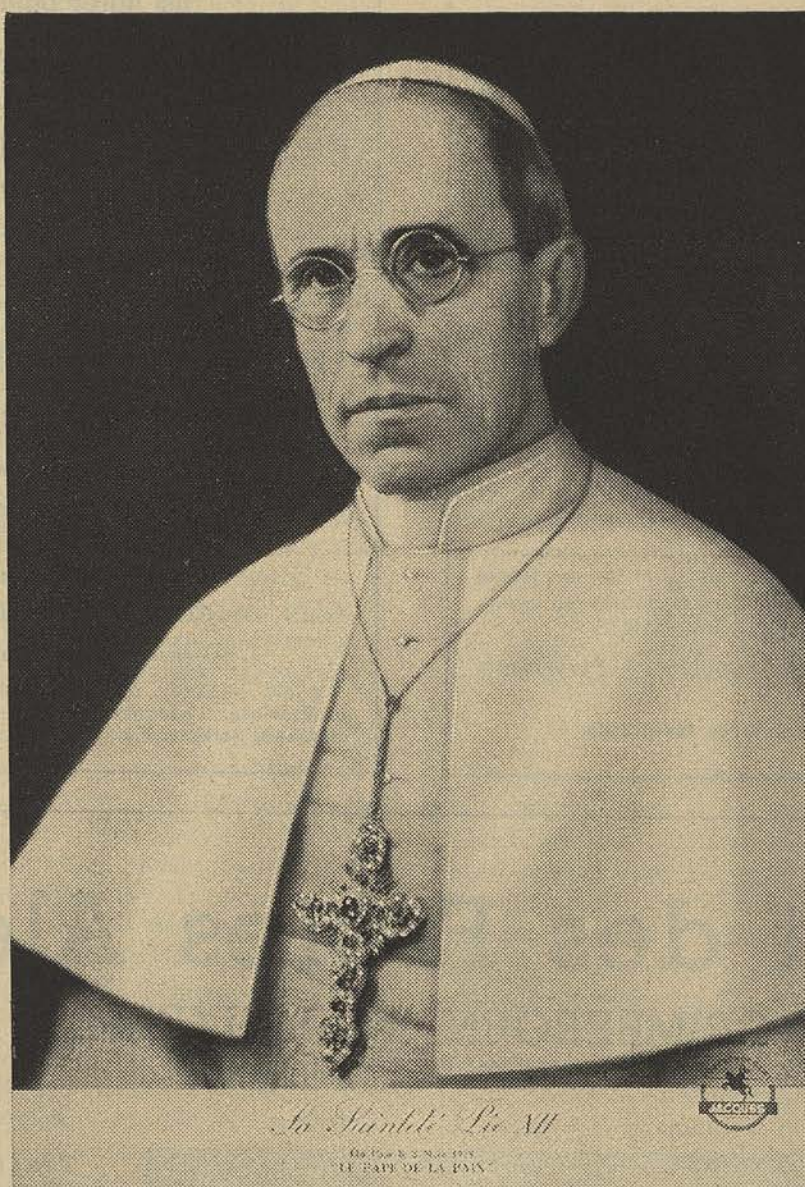
et

SECTION OUVERTE

Renseignements donnés à l'Ins-
titut, tous les jours, de 9 à 11 et
de 2 à 5 heures

Téléphone :

BRUXELLES 26.39.53



Après les splendides portraits de S. M. la Reine Astrid et S.M. le Roi Léopold que les Usines du Superchocolat Jacques ont offerts contre 50 emballages de gros bâtons Jacques, voici une splendide reproduction d'une photographie en couleurs naturelles de

S. S. Pie XII — le Pape de la Paix. Vous l'obtiendrez aux mêmes conditions que les autres portraits édités par les Usines Jacques. Faites l'échange de nos emballages chez votre fournisseur habituel de Superchocolat.

Si l'histoire littéraire tchèque daigne jamais s'occuper de lui, elle le citera comme traducteur de livres français, et comme éditeur. A Stara Rise, au sud de la Moravie, où il s'installa avec sa nombreuse famille, il édita en tchèque Hello, Carlyle, Maeterlinck, Chesterton, sainte Catherine, sainte Thérèse, Catherine Emmerich, saint Jérôme, Bloy, Barbey d'Aurevilly, Schwob, Jammes, Villiers, Péguy, Belloc, d'innombrables autres, qu'il traduisit lui-même, ou que ses amis traduisirent, et qui lui semblaient répondre à cet idéal de catholicisme qu'il était allé apprendre de la bouche même de Léon Bloy.

La forme et l'ampleur de ces éditions varient. Tantôt ce sont des livres entiers, tantôt des fascicules, ou bien encore de simples feuilles séparées aptes à entrer dans les fichiers. A l'occasion, Florian y joint, imprimés sur fiches, des comptes rendus de livres à la mode. C'est là qu'il déverse, par jets intermittents, le plus clair de sa philosophie.

Florian est un non-conformiste absolu. Il alla jusqu'à se faire mettre en prison pour avoir refusé d'envoyer ses enfants à l'école. Et il se fit expulser de son église paroissiale où, jusqu'aujourd'hui, son curé, approuvé par l'Ordinaire, ne lui permet pas d'entrer. Il a déclaré la guerre à la société de ses semblables.

C'est un Léon Bloy, le génie en moins. Il a traduit son maître en tchèque, et il s'est affublé de tous les accessoires du personnage. Même pauvreté ostentatoire entretenue volontairement; même goût de l'invective sonore; même hyper-catholicisme absolu, mais où l'on cherche en vain le respect de la hiérarchie ecclésiastique, le sens des harmonies chrétiennes, et celui de ce sentiment le plus humain qui soit : la charité divine qui, comme l'exprime saint Thomas d'Aquin, est un amour d'amitié.

Ce personnage étrange, d'abord malaisé, croit avec la même ardeur à son catholicisme, à Léon Bloy, aux sourciers, aux prophéties de Notre-Dame de la Salette, à la veulerie universelle des hommes, et à sa propre infailibilité. Il faut, si l'on veut l'aimer, ne pas prendre garde à ses folles colères, ni à l'acteur comique qu'il paraît, malgré lui, sous les détroques d'un autre, ni à l'esprit qui parfois s'égare dans des conceptions funambulesques. Il faut reconnaître l'ouvrier patient et tenace, qui passa sa vie à traduire et à éditer, au service de la bonne cause.

En plus de la tâche quotidienne qu'il s'était donnée, Joseph Florian parvint surtout à éveiller chez une élite la flamme ardente qu'est essentiellement toute religion. Dans un pays où la même indifférence religieuse confondait souvent les athées et ceux qui se disaient croyants, le solitaire du Stara Rise ne visa jamais à atteindre les masses, mais s'efforça, par ses éditions et par contact personnel, à allumer des cœurs. L'opinion catholique l'ignorait ou le condamnait. Il était proscrit dans les milieux ecclésiastiques. Mais à quelques-uns il révéla, malgré son fanatisme, son déséquilibre et ses injustices, l'amour ardent de Dieu et des dogmes catholiques.

Parmi les enfants de son esprit, une revue *Rozmach* brandissait la torche incendiaire de 1923 à 1927. Deux hommes surtout remplissaient inlassablement ses colonnes. L'un d'eux se nommait Jaroslav Durych. Romancier tchèque des plus en vue, il avait été, pendant un an, collaborateur au journal du parti populaire, les *Lidové Listy*, de Prague. Il s'en était séparé après dispute et allait maintenant, lui aussi « à la Bloy », son propre chemin de catholicisme intégral, déversant à jets continus une prose généralement fort amère. Son partenaire Jan Scheinost ne nourrissait pas les mêmes rancunes personnelles contre les dirigeants du parti. Son naturel plutôt bonhomme ne le destinait pas au dénigrement systématique, occupation préférée de son bilieux collègue. Scheinost cherchait plutôt à construire. Il inclinait vers la politique, et s'en laissait de plus en plus imposer par le fascisme italien. Sur cette question d'ailleurs

la brouille se mit dans le ménage et, en 1927, la revue sauta.

Dans *Rozmach*, sauf que tout allait mal et que le pays entier était perdu de bêtise et de déshonneur, on pouvait apprendre en détail les torts du catholicisme tchécoslovaque. Avec un œil, que le ressentiment rendait perspicace, Durych percevait le peu de profondeur de la vie catholique toujours embourbée dans l'ornière des traditions autrichiennes. Ses remontrances passionnées tombaient souvent à pic; parfois aussi elles dépassaient le but. Elles manquaient surtout de contre-partie, de programme constructif. Le plus clair de son idéal se ramenait à se montrer absolu, intransigeant, entier. Le parti populaire était voué aux cent mille diables, et les prêtres politiques insultés comme pires qu'hérétiques, parce qu'ils pactisaient avec l'ennemi. Le catholicisme ne pouvait nourrir d'ambitions de parti; il ne pouvait viser qu'à la nation entière. Seul le catholicisme possédait des droits. Il devait seul résoudre toutes les questions. En dehors de lui on ne trouvait que le néant. D'un gouvernement qui prenait officiellement part à une manifestation hussite, il n'y avait plus rien à attendre.

D'esprit peu réalisateur, Durych confondait sans se lasser les utopies avec les idées généreuses, et parfois les questions de principe avec ses susceptibilités personnelles. Mais même, en théorie pure, à se placer au point de vue de la doctrine catholique, il s'empêtrait parfois. Entre la révélation et la raison, la grâce et la nature, la théologie découvre des harmonies providentielles, et, sur le terrain pratique, l'Eglise est la première à distinguer entre la thèse et l'hypothèse. Ces principes catholiques essentiels ne semblaient même pas effleurer l'esprit de l'écrivain catholique Jaroslav Durych. L'intégrité de la foi robuste épousait en lui l'entêtement d'un caractère entier et rageur.

Même parmi ses amis on s'étonna parfois. Florian, dont il reconnaissait cependant la paternité spirituelle, dut se fâcher. Durych alors, malchanceux pèlerin de l'absolu, s'esquiva en arguant de son incompetence théologique, et finit par demander qu'on veuille bien prendre ses dissertations *cum grano salis*. Aboutissement piteux de ses hauts exploits...

Fin 1927, *Rozmach* expira. Scheinost passait au parti fasciste qui venait de se fonder et alla travailler — en vain d'ailleurs — à la réalisation d'une idée, dont il s'était fait le propagateur de plus en plus convaincu. Durych fonda *Akord*, revue exclusivement littéraire et artistique.

En 1932 le non-conformisme rebondit. Le premier numéro paraissait d'une revue qui s'intitulait *Rad* et qui se promettait de cultiver les valeurs catholiques. Elle était dirigée par quelques jeunes gens parfaitement inconnus qui se maintenaient jalousement en dehors des cadres. On les avait sollicités de se joindre à l'*Akord* de J. Durych. Mais ils préférèrent l'indépendance, même si elle devait se révéler besogneuse. Car les abonnés étaient rares, et, pour boucler le budget, il fallait que les collaborateurs, qui tous mangeaient le pain « à la sueur de leur front », retournassent leurs poches, sacrifiant les menues économies sur l'autel de la bonne cause.

Le remplissage des huit numéros n'exigeait pas un moindre tour de force. Ils étaient trois poètes, deux critiques littéraires; un autre se lançait dans l'histoire, un autre encore cherchait sa voie dans l'économie politique; le dernier étudiait la philosophie. Tous efforts réunis, ce n'était pas commode de produire 540 grandes pages imprimées au cours d'un exercice. A l'exemple du maître vénéré de Stara Rise, ils recoururent abondamment à la traduction et offrirent à leurs lecteurs, traduite en tchèque, et découpée en tranches, la prose authentique de Newman, Chesterton, Belloc, Hello, Bloy, Claudel, Péguy, Bernanos, Guardini, Przywara, Haecker, et autres encore, souvent de moindre envergure.

Au premier abord, un très large éclectisme semblait présider au choix des auteurs. Timmermans, le joyeux compère flamand, voisinait avec l'austère M. Stanislas Fumet. Jacques Maritain se rencontrait avec Othmar Spann.

Ces rencontres, paradoxales en apparence, s'expliquaient toutefois. Des jeunes rédacteurs de *Rad*, qu'unissait une vénération commune pour la tradition catholique, deux seulement appartenaient à l'Eglise au moment où la revue était lancée. Or il arriva qu'après une année et demie de collaboration, tous s'étaient convertis. Mais voici qui est plus typique encore. Non seulement ils avaient tous abouti au même but, mais ils avaient, en partie du moins, suivi des voies différentes, leurs expériences concordaient à condamner comme stérile et inopérante l'idéologie catholique à la mode, représentée surtout par le parti populaire. Ils ne voyaient que platitude et trahison spirituelle dans ce catholicisme qui essayait, en vain leur semblait-il, de refaire une synthèse catholique en accord avec les tendances humanitaires et démocratiques masarykiennes. Ils cherchaient donc ailleurs les sources vives, et, sans suivre aucun système arrêté, ils accueillaient tout ce qui leur semblait capable d'amorcer des expériences de catholicisme vivant.

Leurs préférences, critiquables parfois, s'attachaient aux ennemis des formules stéréotypées, à ceux qui excellaient à secouer les cendres. Ils reprenaient à la lettre l'interprétation que le vieux Florian donnait de la parole évangélique : *nolite conformari huic saeculo*. Ils ne voulaient entendre parler ni du siècle, le monde condamné par le Christ, ni de ce siècle, notre époque, qui leur semblait, le catholicisme officiel compris, ni plus ni moins que le siècle réprouvé. Dans les saints, ils recherchaient le divin, le mystère, la silhouette démesurée et il ne leur plaisait pas qu'on tentât de les ramener à des proportions trop humaines. C'est ainsi qu'ils aimèrent *Le Désespéré*, *La Femme pauvre* et *Le Curé de campagne*, tout ce qui heurtait ce siècle humanitaire et démocratique.

En histoire nationale, ils suivaient l'étoile de Pekar, et ils luttaient contre Masaryk. Le sympathique professeur Vasica, qui s'était déjà trouvé aux côtés de Durych, les soutenait de ses collaborations sur l'époque baroque. La politique les retint tout juste assez pour qu'on sut qu'ils méprisaient le parti populaire, sympathisaient avec le général Franco, et exigeaient une meilleure connaissance du dangereux voisin allemand.

En 1937, le groupe de *Rad* réussit à prendre pied dans un hebdomadaire : *Obnova*. Il était la transformation d'un journal de province, les *Slezské noviny* paraissant à Opava, et voulait surtout faire œuvre culturelle. Comme il fallait bien que les nouveaux collaborateurs s'arrangent à l'amiable avec les anciens, on s'était contenté provisoirement de rester, en politique, dans le sillon du parti populaire.

Avec l'arrivée du groupe *Rad*, auquel Durych s'était joint, une nouvelle note retentissait, la note forte. Durych n'avait pas beaucoup changé, et les jeunes, qui, dans *Rad*, s'étaient le plus souvent contentés de traduire leurs idoles du moment, se lançaient ici avec plus d'audace dans des essais nourris au même esprit. Durych revenait à la charge avec ses idées les plus chères. La bataille de la Montagne Blanche (1620) n'avait pas été une défaite, mais une victoire, puisqu'elle avait ramené le catholicisme en Bohême. Il soutenait toujours, sans y mettre la moindre nuance, que le seul critère qui sépare les hommes était la foi catholique. Parfois il passait du principe à des applications ahurissantes. Un jour il exigea qu'on mette sans retard un catholique pratiquant à la tête du Ministère de l'Instruction publique. Une autre fois, il invitait avec véhémence les parlementaires à commencer leurs réunions par la prière, comme c'était la coutume en Grande-Bretagne.

Durych n'était pas seul à polémiquer sur ce ton. D'autres lui emboîtaient le pas, convaincus qu'entre les catholiques, seuls héritiers légitimes de la vraie tradition nationale, et le reste de leurs compatriotes, aucun pont ne pouvait être jeté. Tout leur revenait dans le gouvernement du pays. Aux autres de se convertir de leurs erreurs et de leurs hérésies. Déjà au catholicisme « à la Bloy » se mêlaient des sentiments de politique totalitaire.

L'influence du groupe de *Rad* croissant dans *Obnova*, l'orientation politique du journal prenait aussi une tournure nouvelle. Des sympathies pour le parti agrarien perçaient. Le jour de son cinquantième anniversaire, Beran récolta un article louangeur. Hodza eut le même avantage quand il fêta sa soixantième année. Les chefs du parti populaire étaient au contraire copieusement oubliés. On ne se souvenait d'eux que pour les attaquer au sujet de la guerre d'Espagne. Pour *Obnova*, le général Franco menait une guerre sainte. C'était là un postulat inéluctable de son idéologie. Franco se proclamait croyant. Ses adversaires luttaient sous le drapeau rouge. Il n'en fallait pas autant pour que la cause fût jugée. Dans le parti populaire on se montrait moins catégorique. Si les rouges n'étaient pas glorifiés, Franco non plus ne récoltait aucun enthousiasme.

Aussi à propos du conflit avec l'Allemagne, l'idéologie « de droite » apparut. Depuis toujours on avait recueilli les nouvelles de la persécution religieuse dans le Reich, et après la fameuse proclamation de Henlein à Carlsbad, *Obnova* jugea que les Sudètes catholiques avaient à choisir entre le Pape et Hitler. Mais dans l'ensemble, les critiques restaient discrètes. Les rédacteurs d'*Obnova* se montraient assez mal renseignés sur le mouvement qui emportait les catholiques allemands de Tchécoslovaquie vers le Reich. Et ils se rendaient encore moins compte du dynamisme allemand nouveau et de ses exigences. Poussés par leur opposition idéologique et politique au régime, et tout en affirmant que les exigences de Henlein dépassaient la mesure, ils soutenaient la possibilité et la nécessité de l'entente avec le Reich. Plus il devenait évident au cours de 1938 que le gouvernement n'y réussissait pas, plus il devenait facile de l'accuser d'incurie et d'incompétence. Les obnovistes ignoraient encore que l'Allemagne, se sentant la plus forte, était décidée à réussir par tous les moyens. Mais en bons idéologues qu'ils étaient, ils menaient campagne sur le terrain des grands principes. La faute de toutes les difficultés retombait, selon eux, sur le gouvernement tchécoslovaque, gouvernement d'anarchistes, de démocrates et d'incrédulés avec lequel évidemment l'Allemagne ne pouvait s'entendre. S'imaginaient-ils que le Reich se serait mieux entendu avec un gouvernement tchèque dont les membres auraient communiqué tous les jours ?

Ainsi la distance était grande de Florian, l'éditeur solitaire, à *Obnova*, où des jeunes gens, qui pourtant se réclamaient de lui, s'essayaient à la controverse politique, en escamotant le jour où la conjoncture changerait de signe. A l'une extrémité, un misanthrope à l'épée vengeresse et dont les convictions intransigeantes planent sur les hauteurs du parfait désintéressement. A l'autre bout, de jeunes ambitieux dont les idées bientôt à la mode ne servent que leur arrivisme politique. Aussi longtemps que le catholicisme « à la Bloy » se concentrait dans un effort spirituel, tel qu'il paraissait chez Florian lui-même, et dans les meilleurs numéros de *Rad*, il pouvait manquer d'équilibre et de cette force tranquille qui dure; il restait, malgré ses allures parfois cahotiques, un stimulant de générosité et d'ardeur dans la foi. Quand les « florianistes » obliquaient vers la politique, comme ce fut le cas de *Rozmach* et de *Obnova*, ils s'égarèrent dans l'agitation stérile et inintelligente.

Ainsi va le monde, et ainsi s'écoula, avec des hauts et des bas, le temps que la Providence avait mesuré à la République. Une période nouvelle s'approchait déjà, que des catastrophes foudroyantes devaient inaugurer.

De la communauté autrichienne athée à une société tchèque catholique, la route s'était péniblement allongée. Au bout des vingt années de la République, on n'avait pu la parcourir en entier. Dans son secteur — qui s'était montré le moins difficile — le catholicisme politique remporta les succès les plus tangibles. L'œuvre de la formation chrétienne des esprits et des cœurs se montra beaucoup plus ardue, et laissait apercevoir, encore après vingt ans, des lacunes assez graves.

Pour les amateurs de synthèses arbitraires et tendancieuses, il est également facile de tracer celle du catholicisme de Bohême sous un jour ou très sinistre ou très souriant. Les images s'offrent à profusion. D'un côté une madone brisée en mille morceaux; des centaines de Christ gisant parmi les ordures; un bataillon de prêtres schismatiques et mariés; un archevêque qui livre ses confidences scandaleuses à une presse libertine; des nonces en fureur quittant la ville aux cent tours en claquant la porte; la statue gigantesque de l'hérétique Jean Hus, dominant la place de l'ancienne ville... Voilà autant d'images suggestives qu'il n'est pas difficile d'exploiter.

Mais en même temps d'autres tableaux s'imposent avec une égale netteté : Prague avec ses trois chapitres de chanoines mitrés et crossés, entretenus par de riches prébendes; un prélat siégeant en permanence au gouvernement; la religion et l'Etat s'entendant comme compère et compagnon; Velehrad, Hostyn, Stara Boleslav, célèbres sanctuaires où, chaque année, comme autrefois les tribus à Jérusalem, des milliers de pèlerins montent offrir leurs hommages à Dieu et à ses saints; des splendeurs religieuses insurpassables; des chants pieux très anciens, interminables, mélancoliques et puissants; et au centre de la capitale la statue équestre d'un roi et d'un saint : Venceslas...

Aucune de ces images ne reflète exactement la réalité. Elles suggèrent invariablement une idée ou trop lumineuse ou trop noire. Dans l'ensemble, les Tchèques ne furent ni les bolchéviques mangeurs de curés, pour lesquels on veut souvent les faire passer, ni les catholiques fervents qu'on s'imaginerait en certaines circonstances. Après que la révolution eut brisé les chaînes du catholicisme autrichien affadi, ils essayèrent, avec plus ou moins de bonheur, de se refaire une âme chrétienne. S'ils n'atteignirent pas tout à fait le but, la faute en est peut-être à ce qu'ils durent partir de trop loin.

DOM PAUL DE VOOGHT, O. S. B.

(A suivre.)

En quelques lignes...

Du nouveau sur la « Chanson de Roland »

C'est à notre savant compatriote M. Henri Grégoire que nous devons l'une des exégèses les plus audacieuses qu'ait suscitées la plus vénérable des chansons de geste. Tout le monde sait (et nous en avons parlé longuement, en son temps, dans la *Revue catholique*) que l'éminent byzantiniste a proposé, voici quelques années, une thèse neuve et qui en scandalisa plus d'un sur l'origine belge des *Nibelungen*. Parce que rien ne lui est étranger des mille et une curiosités de la recherche philologique de l'histoire littéraire, voire de l'histoire tout court, M. Henri

Grégoire, pétulant et original, découvreur et casseur de vitres, fait l'étonnement de tous ceux qu'un traditionalisme obstiné condamne au même sillon.

Je n'ai pas encore pris connaissance de l'article de *Romania* où sera développée la théorie de M. Grégoire touchant les origines historiques de la *Chanson de Roland*. Mais le fait que Mario Roques lui ait donné, en quelque sorte, l'investiture est, à lui seul, fort suggestif.

S'il faut en croire les indiscrétions et rapports, le célèbre manuscrit d'Oxford écoperait dans l'affaire. Joseph Bédier, nul n'en ignore, lui accordait un crédit illimité. Pour M. Grégoire, les fragments conservés de la version italienne ont droit à notre considération grande. On y retrouverait, dans une orthographe beaucoup moins déformée, par mal de noms propres (noms de lieux, noms de personnes) parfaitement identifiables. D'où il résulterait que la chanson de geste se référerait — tout simplement — aux expéditions en Italie des Normands de Robert Guiscard. M. Henri Grégoire, carte d'Albanie en mains, prouve que plusieurs toponymes, jusqu'à présent réputés inconnus, reçoivent, grâce à son ingénieuse hypothèse, une explication fort satisfaisante. Et il paraît même que la date de la *Chanson de Roland* serait désormais fixée, à un an près (1084).

Encore une fois, je rapporte ici de simples on-dit. Pour se prononcer en connaissance de cause, il faut attendre le texte de la démonstration. D'avance, j'imagine qu'elle sera brillante, cette démonstration, par un helléno-byzantiniste, d'une vérité qui, comme toutes les vérités scientifiques, sera peut-être l'erreur de demain... Mais c'est la joie de notre profession que de reconstruire sans cesse, sur nouveaux frais, l'édifice ingénieux de l'hypothèse désintéressée.

Othello était-il Ethiopien?

J'ignore quelle est la part des événements politiques dans la découverte de M. Henri Grégoire. Mais il faut toujours en revenir à la pomme de Newton. Et pourquoi la publication, par les soins de l'état-major italien, des cartes de l'Albanie n'aurait-elle pas été, pour le chercheur passionné et l'intuitif aux aguets, un trait de lumière? M. Baldensperger, le comparatiste bien connu, revient, lui, sur le problème de la nationalité d'Othello. Volontiers, il en ferait, non point un Maure, mais un Abyssin.

Alfred de Vigny disait : « cet Arabe... ». Mais, pour Shakespeare, un Maure est de la race de Cham. Rappelons-nous, d'ailleurs, que, dans la tragédie même, Othello est appelé *Thicklips* (la Lippe), qu'on parle de la couleur de suie de cette peau dont Iago se moque en termes cruels.

M. Baldensperger, fidèle aux toponymes tout comme M. Grégoire, a découvert, dans des rapports des Pères Jésuites sur l'Ethiopie, le nom d'*Oscello* ou *Oxelo* (nom de lieu), par trois fois. Il faut un peu se défier des ressemblances fortuites entre noms propres, remarque fort judicieusement M. Paul de Reul.

Autre argument : le héros de Shakespeare aurait habité, à Venise, l'auberge du Sagittaire, au carrefour du *Vicus Sagittarius*, près duquel on pouvait voir, comme enseigne d'un droguiste, une tête d'Ethiopien. C'est là, si l'on nous permet ce mauvais jeu de mots, une tête tirée aux cheveux. Et l'on ne voit pas du tout le rapport entre cette enseigne et la tragédie.

A propos d'*Othello*, peut-on rappeler que le nom de « Maure de Venise » vient d'une confusion qui n'est pas imputable à Shakespeare? Les érudits ont exhumé un Cristoforo Moro (le nom de Moro est commun dans le Veneto), patricien de Venise, amiral de la République et gouverneur de Chypre en 1508. Il avait épousé, en troisièmes noces, une jeune fille blonde et mutine qu'on surnommait, chez elle, le petit diable blanc (*il demonio bianco*). Voilà l'origine du Maure et de Desdémone.

Jamais deux sans trois!...

Ainsi parle la sagesse populaire. Et il faut avouer que les catastrophes successives du *Squalus*, du *Thétis*, du *Phénix* viennent de lui donner — tragiquement — raison.

On frémit de penser qu'à quelques jours d'intervalle, trois des plus belles unités de la flotte sous-marine ont coulé par le fond, entraînant dans une mort horrible tant de jeunes hommes. Déjà les controverses vont leur train touchant l'efficacité des différents systèmes de sauvetage. La cloche à plongeurs, qui permit de ramener à la lumière du jour l'équipage américain du *Squalus*, est vantée par des techniciens de hasard, tout aussi à leur affaire que lorsqu'il s'agissait de conduire l'offensive franquiste de Catalogne. En vérité, il semble bien que les experts aient raison qui déclarent ne s'en remettre qu'aux circonstances plus ou moins favorables, selon que le submersible est à l'horizontale ou à l'angle aigu, selon que la marée aide les sauveteurs ou les entrave. Nous avons à ce point perfectionné les machines, nous avons tellement multiplié les œuvres vives d'un sous-marin que la plus légère malfaçon, l'erreur de calcul la plus vénielle se soldent par d'irréparables désastres.

C'est ce qu'illustre, d'une façon saisissante, le roman de Maurice Guierre que vient de couronner le jury du Prix de la Renaissance : *Seul maître à bord*. Par une coïncidence qui frappe, qui émeut, le récit se clôt sur le renflouement providentiel d'un submersible — *L'Astrolabe* — qui n'est pas remonté des profondeurs glauques où il plongeait. Or toute la thèse de Maurice Guierre (car c'est une thèse) consiste à montrer qu'à partir d'un certain degré de progrès technique, le commandant — autrement, « seul maître à bord... après Dieu » — perd le contrôle et la responsabilité même de son bâtiment. Il suffit que le mécanisme soit dérégulé d'un panneau de fermeture : et c'est la catastrophe, des veuves, des orphelins, les vieux parents en deuil, le tricolore en berne...

Dans cet impitoyable combat de l'homme avec la machine, il arrive que la machine défaille : mais c'est encore l'homme qui est vaincu!

Le III^e Rapport du Bureau de Statistiques universitaires

Le marché de l'emploi intellectuel traverse, c'est indéniable, une forte crise. Il me suffirait, pour m'en convaincre, de dépouiller mon courrier. Que de fois je suis sollicité par des anciens étudiants, par des parents! Ceux-ci s'inquiètent des perspectives d'avenir pour leurs enfants en âge d'université; ceux-là, le diplôme conquis, n'ont trouvé, dans les antichambres ministérielles, que réponses dilatoires et fort vagues raisons d'espérer. D'autre part, la population de nos collèges, de nos athénées, de nos lycées ne diminue aucunement. Cette année même, les auditoires universitaires ont été envahis par une promotion singulièrement nombreuse. C'est pourquoi la lecture attentive du *III^e Rapport du Bureau de Statistiques universitaires* nous paraît si recommandable.

Il faut savoir gré à la Fondation Universitaire d'avoir, résolument, abordé le problème. C'est à son initiative qu'une Commission fut chargée (en octobre 1935) de faire rapport sur le

surpeuplement des universités et le chômage des diplômés. Cette Commission proposa la création d'un Bureau de Statistiques universitaires (décembre 1935). Dès l'année 1936, — car, rue d'Egmont, les dossiers n'ont pas loisir de se couvrir de poussière, — l'Office ainsi constitué était requis de fournir périodiquement une documentation relative aux effectifs estudiantins dans l'enseignement moyen et dans l'enseignement supérieur, relative aussi au marché de l'offre et de la demande dans le domaine des professions intellectuelles.

Deux rapports ont paru : en mai 1937, en mai 1938. Voici le troisième. M. Jean Willems, qui a été, une fois de plus, la cheville ouvrière de toute cette organisation à la fois neuve, hardie et nécessaire, a fort bien fait de mettre, en tête de ce gros fascicule bilingue, une préface explicative. Vingt pages lui suffisent pour extraire, de la masse des documents recueillis, la substantifique moelle. Pour le dire en passant, je connais peu d'hommes qui soient capables, comme le directeur de la F. U. et du F. N. R. S., de dégager d'un débat les grandes lignes, les traits dominants. Sa capacité de synthèse est étonnante et la plus aimable du monde. Et, personnellement, j'attache de l'importance à la seconde de ces qualités. Je vais me borner, au cours de l'analyse du III^e Rapport, à paraphraser les conclusions si pertinentes de M. Jean Willems.

* * *

Les premières statistiques concernent la population des athénées et collèges pour les trois dernières années académiques : 1936-1937, 1937-1938, 1938-1939. L'accroissement est régulier, tant du côté des filles que du côté des garçons. On saute d'un effectif total de 57.494 à 65.475 élèves, en passant par 61.580 (pour 1937-1938). Dans ce chiffre de 65.475 élèves qui peuplent les bancs des six classes d'humanités anciennes et modernes, il faut compter 9.930 jeunes filles. Comme l'excédent de natalité de l'immédiate après-guerre ne joue plus, pratiquement, en l'occurrence (les filles et garçons recensés étant nés dans les années qui ont suivi 1922), tout laisse croire qu'il s'agit bien d'un phénomène social et non plus démographique : un nombre toujours croissant de parents rêvent, pour leurs enfants, de carrières intellectuelles. Voilà le danger! D'autant plus que la jeunesse en âge d'école marque, à l'égard de l'enseignement technique, une inquiétante et progressive désaffection.

M. Jean Willems n'a pas cru devoir attirer l'attention sur le fait que l'accroissement des effectifs est beaucoup plus important, cette année-ci, dans les humanités modernes. Tandis que les humanités anciennes ne gagnent que 374 unités (encore les garçons n'y figurent-ils que pour la modeste quote-part de 52 « humanistes »), les progrès, chez les « modernes », se chiffrent ainsi : 1.396 garçons et 236 filles en plus. Faut-il en conclure que le latin et le grec perdent leur crédit? A notre sentiment personnel, ce serait déplorable. Nous croyons plutôt que la « démocratisation » des études secondaires s'accompagne, chez les nouvelles couches, d'une appréciation moins judicieuse des nécessités de la culture.

Passons aux statistiques universitaires proprement dites.

Le total des inscriptions au rôle avait subi, l'an dernier, un fléchissement sensible : de 12.036, on était tombé à 11.314. Cette année, la courbe s'est si allègrement relevée — nous voici à 12.180 — qu'il y a tout lieu de se montrer inquiet. Pour le dire tout de suite, les statistiques dont nous allons faire état ne se rapportent pas exclusivement aux quatre universités : elles concernent, également, les hautes écoles et instituts supérieurs. Mais si les jeunes gens ont repris, en colonnes serrées, le chemin de nos salles de cours, il n'en va pas de même des jeunes filles : de 1.439 en 1937-1938, leur nombre est tombé à 1.270; et, cette année même, malgré le regain de faveur des études universitaires,

on ne compte que 2 étudiantes belges de plus que l'an dernier. Chat échaudé... C'est le signe, irrécusable, que l'enseignement supérieur féminin fut, dans bien des cas, une lamentable faillite. Il ne faut pas hésiter à dire, à répéter, à crier sur les toits que, la pharmacie et la carrière de l'enseignement exceptées (de l'enseignement par les femmes pour les filles), l'université n'a ouvert à nos consœurs que des impasses — souvent tragiques. Et si l'on commence à s'en rendre compte dans le monde des parents et des éducateurs, tant mieux!

Il ne faudrait pas croire que cet accroissement de la population universitaire se reflète uniformément dans toutes les Facultés. Aux Sciences appliquées, il y a même recul. Les effectifs sont stationnaires aux sciences politiques et administratives.

C'est la Médecine qui connaît la toute grande vogue : les « carabins » ne représentent-ils pas, à eux seuls, plus du quart de toute la population de nos établissements d'enseignement supérieur? Cette pléthore ne me rassure point. Je sais bien qu'au témoignage du docteur Knock, la santé est un état transitoire qui ne présage rien de bon. Mais je crois savoir — aussi — que, dans les grandes villes surtout, la carrière est encombrée, que les jeunes ont bien du mal à se faire une clientèle... Ce serait le moment de rappeler que notre Colonie africaine réclame toujours des missionnaires de la santé, des propagateurs de l'hygiène et qu'à vingt-cinq ans, c'est si bon d'êtreindre le monde, d'élargir l'horizon, de voir d'autres étoiles!

A propos de la Faculté de Philosophie et Lettres, je toucherai un mot de ce que je connais le mieux : les études de Philologie romane. La liste des inscriptions révèle que nous avons, pour les quatre universités et les Facultés libres de Saint-Louis et du Collège Notre-Dame de la Paix, 217 candidats et candidates de 1^{re} année, 91 de seconde année, 50 élèves en 1^{re} licence, 48 en seconde, plus 4 agrégés du degré supérieur et 18 docteurs. Chiffres navrants, surtout pour ce qui regarde les licences! Reportons-nous à la liste des diplômés pour l'année 1937-1938 : 42 romanistes (25 jeunes gens, 17 jeunes filles) ont été mis sur le marché — qu'on me passe cette expression cruelle. Or ils sont, elles sont des douzaines à attendre une désignation d'intérimaire! Et la promotion qui va sortir n'est ni moins nombreuse, ni moins désireuse d'obtenir, tout de suite, sa place au soleil!

Je ne puis guère, dans les limites de cet article, poursuivre ce travail de confrontations et supputations. Qu'il me suffise d'indiquer encore qu'à partir de l'année académique 1937-1938 une fiche individuelle a été établie, par les soins du Bureau de Statistiques, pour chaque étudiant qui s'inscrit aux cours de première année : ainsi, il sera désormais possible de suivre avec un maximum de précision la carrière académique d'une promotion d'étudiants, de déterminer si les échecs subis lors de la première épreuve entraînent, automatiquement, un grand nombre d'abandons. Il importe de noter, à ce propos, que l'appoint des « doubleurs » ou « répétants » gonfle exagérément, dans certaines sections, l'effectif normal. Pour ma part, je pense que deux échecs successifs à la même épreuve devraient disqualifier à tout jamais le candidat, l'empêcher même de se présenter dans une autre université où il apportera — c'est fatal — les mêmes déficiences.

Il peut être intéressant d'examiner de près la statistique des diplômés par province. C'est ainsi que la centralisation fait sentir tous ses effets en Brabant, où résident près de 40 % des porteurs de peau d'âne.

Quant à la répartition des diplômés suivant les études effectuées, elle permet de donner encore la première place aux « robins » : avocats, magistrats, notaires, lesquels représentent un peu plus de 20 % de l'effectif total. Les suivent de près les tenants des Sciences appliquées (un peu moins de 20 %), puis les médecins qui, les docteurs en Education physique y compris, sont 6.726.

Je voudrais encore insister sur l'un ou l'autre point. Tout d'abord, il est déplorable que si peu de diplômés fassent partie des services publics de l'Etat, des provinces ou des communes. On assure que la réforme administrative remédiera à cette situation. A condition qu'elle aboutisse et qu'elle n'aille pas prendre rang, à côté de la jument blanche de Roland, parmi les péchés oubliés!

D'autre part, si l'on confronte (j'en reviens toujours à la Faculté de Philosophie et Lettres, qui m'est chère), le total des candidats — 919 — à un emploi donné, qui est le professorat de l'enseignement moyen, et le nombre — 300 environ — des diplômés qui enseignent et qui sont âgés de cinquante à soixante ans, ce dernier terme étant celui de la retraite, l'on ne s'étonne plus que tant de licenciés en classique, en romane, en histoire encombrant les couloirs du Ministère, multiplient les démarches pressantes et les S. O. S. La disproportion est flagrante, l'équilibre entre l'offre et la demande rompu.

Puisse la méditation attentive des tableaux dressés à grand effort par le Bureau de Statistiques universitaires éclairer tous ceux, toutes celles que préoccupe la question de leur avenir! Comme le dit fort bien M. Jean Willems, le chômage des diplômés ne revêt pas encore, chez nous, un aspect tragique; mais tout fait prévoir que la crise prendra, d'année en année, un caractère plus aigu. Guérir, c'est prévenir. Les remèdes ne sont pas nombreux. On les croit efficaces.

Il faut :

1^o Opérer une sélection sévère dans tout le cours des études. Personnellement, je souhaiterais qu'un examen de maturité et de connaissances eût lieu à la fin de la 4^e latine : si l'élève n'obtenait pas les six dixièmes des points, il lui serait interdit de poursuivre ses études d'humanités; mais on lui décernerait un certificat qui lui serait fort utile pour l'obtention d'un poste d'employé, par exemple. D'autre part, et puisque l'organisation d'un examen d'entrée à l'université se heurte, dans notre pays, à des obstacles quasi insurmontables, ne pourrait-on songer à établir une rhétorique supérieure?

2^o Que l'Etat se soucie davantage d'utiliser les compétences : c'est-à-dire qu'il accorde une prime, dans la répartition des charges et offices publics, aux diplômés universitaires;

3^o Que des documents comme les rapports du Bureau de Statistiques soient connus du grand public. C'est le meilleur gage d'une orientation professionnelle plus conforme aux exigences du marché.

Pour notre modeste part, nous n'avons pas voulu faire autre chose, dans les limites de ce commentaire succinct.

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

Le Pari de Flaubert

Cette « illisible » *Tentation de Saint Antoine*, comme dit M. Victor Giraud (1), lorsque Baudelaire, en 1857, lut dans l'*Artiste* les fragments que Flaubert en avait détachés sur la demande instante de Gautier, il en reçut un choc. Dans cet ouvrage qu'il ne pouvait pourtant ainsi qu'entre-deviner, il reconnut tout de suite, par un instinct sûr et fraternel peut-être, la chambre secrète, le dernier arcane du cœur de Flaubert; on y perçoit, déclara-t-il, « une voix souffrante, souterraine et révoltée »; on y découvre un « filon ténébreux qui illumine... et sert

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juill. 1936.

de guide à travers ce capharnaüm pandémoniaque de la solitude (1) ».

Antoine est devant Hilarion exactement comme sera l'abbé Jeufroy devant Bouvard qui le presse de questions, d'objections; les mêmes questions, les mêmes objections; il balbutie, il répond de travers ou ne répond pas. Et pourtant il ne cède rien, il s'accroche à cette certitude qu'il ne sait comment justifier, mais qui lui est plus essentielle que sa vie même. Sont passés devant lui tous les hérésiarques, puis les dieux de l'Asie et ceux du paganisme, et il n'en a pas été troublé; mais voici que surgissent les trois plus grands démons: le démon de la connaissance, le démon de la concupiscence, et le démon du désespoir. Et sous cette triple attaque terrifiante, Antoine se sent frémir jusqu'à l'âme.

Déjà s'était montré à lui, naguère, « cet enfant noir, apparu au milieu des sables, qui était très beau et qui lui avait dit s'appeler l'esprit de fornication »; c'est maintenant la Luxure qui s'approche et qui essaye sur lui sa toute-puissance; « j'accompagne l'homme, dit-elle, pendant tous les pas qu'il fait, et au seuil du tombeau il se retourne vers moi... Va comme ton cœur te mène et selon le désir de tes yeux ». Mais saint Antoine est possédé d'un autre amour qui le préserve de la chair, et il sait qu'il suffit d'opposer à la volupté un assez long refus pour la voir enfin lâcher prise; alors la Luxure se démasque, révélant « sa croupe énorme » et sa laideur. Hilarion lui aussi (c'est Yuck ressuscité, avec son ricanement) a livré son nom véritable: « Sans haine, sans peur, sans pitié, sans amour et sans Dieu, on m'appelle la Science »; il multiplie autour du saint les arguments et les prestiges; à la fin il vide son sac: « Es-tu sûr de voir? es-tu sûr de vivre? Peut-être qu'il n'y a rien... »; et saint Antoine sait bien, sent bien qu'il y a quelque chose. Mais la Mort, démon du désespoir, son assaut est le pire de tous; contre celui-là, une seule parade: fermer les yeux, faire front quand même, sans réfléchir, crier follement un acte de foi.

Cet acte de foi, saint Antoine l'accomplit. « Saint Antoine fait le signe de la croix et se remet en prières », et il aperçoit devant lui, « dans le disque même du soleil » le visage rayonnant, la permanence vivante, la victoire de Jésus-Christ. La *Tentation de Saint Antoine*, où Leconte de Lisle, où Renan ne voulaient voir qu'une espèce de « paix des dieux », une grande image épique et désolée du charnier de toutes les religions humaines, ce livre dédié en 1874, comme dans sa forme première, à Le Poittevin (non pas à la mémoire de Le Poittevin, mais à ce mort, directement, à cette âme, impérissable comme toutes les âmes), c'est le livre de la ténacité, de l'espoir en dépit de tout, le livre de l'affirmation, malgré le monde, malgré l'effroi, malgré la raison et sa nuit.

Lui aussi, Flaubert, il a jeté, il a perpétuellement maintenu son acte de foi. Lui qui serrait chaleureusement les mains de Michelet, en 1861, « dans la haine de l'Anti-Physis », c'est le même qui déclarait à Louise Colet, le 14 décembre 1853: « Tu aimes l'existence, toi! Tu es une païenne... Tu respectes les passions et tu aspirés au bonheur... Moi je déteste la vie, je suis un catholique... » Comprendons-le: un catholique qui serait incrédule et qui donnerait raison carrément et de bout en bout à Voltaire dans ses plus acerbes critiques des dogmes et des textes saints; catholique seulement en ce sens profond que, ne pouvant penser comme les chrétiens ni croire à ce qu'ils croient, il les rejoint pourtant, au plus creux de son âme, dans le sentiment qu'il a, inexplicable, mais invincible, mais passionné du métier de vivre et de sa grande loi: que nous ne sommes pas faits, ici-bas, pour le bonheur, que quelque chose nous est demandé, un labeur, un service et non cette veule complaisance où s'abîment tant de

créatures abandonnées à leurs désirs, que le sens de la vie, c'est cela, cet effort, cette montée, et que quiconque veut sauver sa vie la perdra, et que quiconque acceptera de la perdre, la sauvera. Traduction libre, par Flaubert lui-même, de cette maxime évangélique: « La première personne dont il doive se f... (il = l'artiste), c'est lui-même » (15-7-78).

« Il y avait dans la nature de Gustave Flaubert, écrit sa nièce (*Souvenirs*), une sorte d'impossibilité au bonheur. » Maintes fois, dans sa jeunesse surtout, Flaubert aime à se donner pour un homme qui sait à quoi s'en tenir sur les félicités de la vie; il pose à celui qui n'en veut pas parce qu'il les connaît d'avance, ces pièges; cette « cuisine » du bonheur humain, déclarait-il en avril 1846, « on n'a pas besoin d'en avoir mangé pour savoir qu'elle est à faire vomir »; et ceci encore, à Emmanuel Vasse: « J'ai vu de près ce qu'on appelle le bonheur, et j'ai retourné sa doublure; c'est une dangereuse manie que de vouloir le posséder » (5-4-46); et encore, le 18 décembre 1853, à Louise Colet: « Soyons persuadés que le bonheur est un mythe inventé par le diable pour nous désespérer. » Mais il ne s'agit pas seulement, comme il voudrait le faire croire, d'une attitude, chez lui, de prudence, d'une non-participation sagement calculée pour se garer de la souffrance; c'est l'appétit même de la joie terrestre qu'il condamne; il y voit, obscurément, bien plus encore qu'une erreur, une manière de trahison, un manquement, une transgression, une faute. « Je fais cette recherche de béatitude..., manie médiocre et dangereuse » (18-12-53). Dangereuse, parce qu'elle est promise à l'échec et qu'elle conduit la créature à perdre cœur; médiocre parce que cette ruée des hommes à leurs assouvissements, le moins qu'il en puisse dire, c'est qu'elle manque, en tout cas, furieusement, de grandeur. Cette « prétention d'être heureux », au fond elle le scandalise. « Je ne suis pas fait pour jouir... Le bonheur est une monstruosité. Punis sont ceux qui la cherchent! » (9-8-46.) Punie, en effet, Emma Bovary qui n'a su que suivre « le désir de ses yeux »; et c'est bien vrai, comme A. Thibaudet le remarque, que Flaubert « a donné à la mort d'Emma une figure de damnation ». Lamartine le pensait aussi et protestait contre cette dureté; châtement, disait-il, disproportionné à la faute; mais Flaubert mettait dans ce livre toute sa vue du monde, toute l'option sur laquelle il avait engagé son destin.

* * *

Car il a opté. Il y a un pari de Flaubert, et c'est exactement le même que celui de Lamartine, tel qu'on le découvre dans plusieurs textes, trop peu connus, du grand poète. Dieu se cache, et derrière l'écran de la mort c'est l'inconnu. Dupes peut-être ceux qui font comme si ce Maître ignoré était le Bon Maître; même s'il les trompe, du moins se seront-ils assuré contre lui le beau rôle en choisissant de vouer leur vie à tout ce qui est pur et grand. « Folies pour folies, prenons les plus nobles », écrit Flaubert à Mme Schlésinger le 14 janvier 1857. C'était cela, ce pari désespéré pour la grandeur qui inspirait à Gustave Flaubert tant d'amour pour *Don Quichotte*. Il lui arrivait même de croire que peut-être il se méprenait sur la leçon dernière de *Candide*; que Voltaire, après tout, n'était pas si sûr de sa « providence du mal », et que ce précepte de « cultiver notre jardin », cela signifiait simplement qu'il fallait, sous un ciel bouché, hermétique, s'appliquer courageusement à la tâche qu'on avait reçue, chacun la sienne, chacun son lopin, la faire de tout cœur, sans espoir, sans compter sur aucune récompense, mais travailler, travailler... « La morale de *Candide* doit être celle des gens comme nous, de ceux qui n'ont pas trouvé » (à Amélie Bosquet, décembre 1859). « Ma mère — écrivait-il un jour à Louise Colet — se passe de principes... Toute en constitution vertueuse, elle déclare impudemment

(1) *L'Artiste*, 18 oct. 1857.

PÈLERINAGES ——— et ——— VOYAGES

Lourdes, 8 jours : 5 juillet, 10 et 28 août. Depuis 675 francs.
Sans parcours de nuit, 9 jours, 17 juillet, 1^{er} août : 890 francs.
Rome : 12 jours. Départ : 12 août. Sicile : 15 jours, 3 septembre.
Lisieux, Mont-Saint-Michel, 5 jours : 7 juillet, 18 août : 550 frs.

En autocar : le Rhin, 5 jours, tous les lundis : 575 fr. — La Suisse
normande, 29 juin, 19 juillet : 695 fr. — La Côte d'Azur, 9 jours :
1^{er} et 15 juil. : 995 fr. — Lourdes, Lisieux, 12 j., 1^{er} les mardis : 1395 fr.
Brochures gratuites au 23, avenue du Mont Kemmel, Bruxelles.

Los Grands Pèlerinages

Directeur : **Voyages Viator**
M. CAUCHIE

LE COKE DE TERTRE

COMBUSTIBLE ÉCONOMIQUE - 100% BELGE

recommandé aux
COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Demandez-le à votre fournisseur habituel ou
écrivez à :
COKE ET SOUS-PRODUITS DE TERTRE, S. A.
48, rue de Namur, Bruxelles



MONTRES
en tous genres

Vente exclusive
en gros

Marques
COD-REGI

et qualité courante
Réveils **SWIZA**

Bracelets pour
montres - Médailles
religieuses en or

J. LATRUFFE 162, rue de Laeken
18, rue des Commerçants
Téléphone 17.15.02
BRUXELLES



Tailleur · 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13. RUE ROYALE
BRUXELLES



DEVROYE-FRÈRES

ORFEVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

Voyages IMMO

Direction : Rue de Ligne, 15. Tél. : 17.23.90
Comptoirs : 12, place de Louvain (Hall Banque Nagelmackers Fils et Cie). Tél. 17.22.90 et 30, avenue de la Toison d'Or. — Tél. 11.52.09.

BRUXELLES

Ce bureau de voyages, patronné par la Banque Nagelmackers Fils et Cie, à Bruxelles, se recommande aux lecteurs de la « Revue catholique » pour tous leurs déplacements : chemin de fer — bateau — avion — autocar.

Pèlerinages, Voyages de noces, etc.

Voyages en groupe

en autocar de luxe.

	Francs.
1 jour : 1 ^{re} Exposition de l'Eau », à Liège et visite au Canal Albert	50 et 55
3 jours : Les bords du Rhin et de la Moselle avec retour par la Hollande. Départs : 8 et 21 juillet, 13 et 26 août, 9 septembre	475
4 jours : La Bretagne. Départs : 13 juillet, 12 août, 2 septembre	670
7 jours : Une semaine à travers toute l'Alsace. Départs : tous les lundis	980
7 jours : Le Massif Central, les Pyrénées, Lourdes. Départs : 12 et 28 juillet, 11 et 26 août, 1 ^{er} et 15 septembre	1.085
8 jours : Lourdes, Lisieux, les Pyrénées. Départs : tous les lundis jusque fin septembre	990
8 jours : Auvergne, Gorges du Tarn, Cévennes. Départs : 1 ^{er} , 15 et 29 juillet; 5, 12, 19 et 26 août; 2 et 9 septembre	1.250
8 jours : Les Lacs Suisses et Italiens. Départs : 1 ^{er} , 15 et 29 juillet; 5, 12 et 19 août; 2 et 16 septembre	1.530
9 jours : Les six plus grands Cols, les Lacs Italiens et l'Exposition de Zurich. Départs : 16, 23 et 30 juillet; 6 et 14 août, 10 septembre	1.330
9 jours : Un Grand Tour de Suisse, Ascension du Mont-Pilate, Exposition de Zurich. Départs : 23 juillet, 6 et 20 août, 3 septembre	1.510
9 jours : La Bourgogne, la Savoie, le Jura, les Vosges. Départs : 15 juillet, 12 août, 2 septembre	1.150
12 jours : La Touraine, le Périgord, la Vallée de la Dordogne, le Massif Central, le Doubs. Départs : 19 juillet, 14 et 31 août	1.550
13 jours : La Côte d'Azur, la Suisse, les Vosges. Départs : 3 et 30 juillet, 27 août, 23 septembre	1.645
16 jours : Lourdes, Marseille, la Côte d'Azur, Chamonix, la Suisse. Départs : 14 et 30 juillet, 13 août, 3 septembre	1.995
16 jours : Un Tour de France en autocar. Un seul départ : 20 juillet	2.325
16 jours : Le Doubs, la Vallée du Rhône, la Provence, la Côte d'Azur, Grande Route des Alpes, Lac de Genève. Départs : 8 et 29 juillet, 12 août, 9 septembre	1.950

Demandez les programmes détaillés.

NOUS ORGANISONS

Tous voyages individuels par chemin de fer ou en auto privée

aux prix les plus modérés.

TOUTES CROISIÈRES

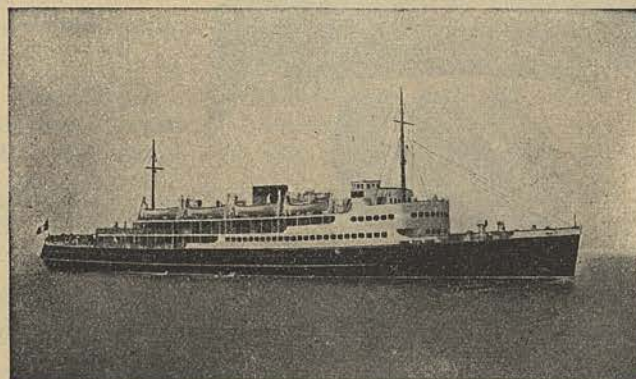
Voyages à New-York, à partir de fr. 4.025

Pour vos billets chemin de fer — réservation de places — pullman — hôtels, etc. — un coup de téléphone — une demi-heure après vous êtes servi à domicile — sans augmentation de prix.

OSTENDE-DOUVRES

première ligne anglo-continentale

pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s Prince-Baudouin (1934) et Prins-Albert (1937)

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ

NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays
et Agences de voyages

qu'elle ne sait pas ce que c'est que la vertu. » (30-5-52.) Le fils est pareil à la mère. Tous deux ont pris la même route : ils ont accompli le même choix, affirmant qu'ils n'ont, pour s'en justifier, que leur préférence toute gratuite, leur « indomptable fantaisie ». La mère vit pour ses enfants; le fils vit pour son labeur; tous deux selon leur vocation, ce « lien fatal des hommes aux choses » (à Louise Colet, 29-1-54).

A maintes reprises, dans sa *Correspondance*, Flaubert ironise sur lui-même en se comparant à un curé. « Je continue, dit-il à M^{me} Jules Sandeau le 1^{er} septembre 1861, à mener la même existence que par le passé, une vie de curé, ma parole d'honneur ! Il me manque seulement la soutane; quant à la tonsure et au reste, c'est complet ! » En décembre 1878, il raconte en riant à M^{me} R. des Genettes qu'étant allé à un enterrement, comme il se trouvait dans la cathédrale de Rouen, « en employé des pompes funèbres m'a appelé monsieur l'abbé, jugeant d'après ma calotte de soie et ma douillette que j'appartenais à l'Eglise ». Mais le son de sa voix change un peu déjà quand il confie à George Sand : « Il y a en moi un fond d'ecclésiastique qu'on ne me connaît pas », et il lui a jeté, le 6 décembre 1886, cette petite phrase : « Les artistes, qui sont des prêtres, ne risquent rien d'être chastes, au contraire. » *Novembre*, cette confession, contient ceci : « Je fus pris d'envie d'être prêtre, pour dire des oraisons sur le corps des morts, pour porter le cilice et me prosterner, ébloui, dans l'amour de Dieu »; et l'on peut lire encore dans une de ses lettres à Louise Colet cette allusion étrange : « L'année dernière, lorsque je vous parlais de l'idée d'entrer dans un couvent, c'était mon vieux levain qui me remontait... » (27-12-52.) « Mon sacerdoce », dit-il souvent, dans ses lettres, en parlant de son métier d'artiste. Et c'est là justement que Mauriac intervient, et proteste : abus de mot, dit-il, « contrefaçon » et simulacre; ce vocabulaire démarqué, cette imitation fallacieuse du langage ascétique, tout cela n'est que le signe, hélas ! d'une usurpation; au lieu du Dieu vivant, l'art, cette abstraction; parodie douloureuse, douloureuse pour son acteur même, lequel, au fond, sait bien qu'il se paye de mots, qu'il adore le vide, qu'à son dieu factice fait défaut ce qui constitue l'essence même du vrai Dieu : l'Amour.

Eh bien non; c'est voir trop court. La raison d'être de tout ce travail que j'ai tenté et qui s'achève, sur le drame de Gustave Flaubert et sur son âme la plus secrète, nous y sommes.

Lorsque, en décembre 1858, Flaubert écrit à Feydeau : « Qui se contient s'accroît », le contexte indique qu'il s'agit seulement, en l'occurrence, d'un conseil d'écrivain; il veut seulement parler de ce resserrement nécessaire de la phrase pour que le style prenne toute sa force; mais cet axiome, Flaubert n'ignore pas qu'il est valable ailleurs qu'en littérature et qu'il est susceptible d'un autre sens, beaucoup plus large; car c'est la loi même de sa vie. « Je suis né, disait-il à Louise Colet, avec un tas de vices qui n'ont jamais mis le nez à la fenêtre. J'aime le vin, je ne vois pas; je suis joueur et je n'ai jamais touché une carte; la débauche me plaît et je vis comme un moine. » Et il ajoutait, pour conclure : « Je suis mystique, au fond, et je ne crois à rien (1). » (9-5-52.)

Ce n'est pas en paroles, c'est en actes qu'il a consenti, pour ce qui lui apparaissait comme sa mission, des refus, des sacrifices dont il est seul à connaître l'ampleur, à mesurer le déchirement. Quand il déclare d'un ton tranquille, un peu lassé, à son vieux camarade Chevalier, le 17 janvier 1852 : « J'ai bien vieilli sous le rapport d'un tas de cupidités dont la satisfaction, jadis, me semblait indispensable », il lui plaît, pour ce compagnon, de dissimuler sous un rassurant langage, compréhensible et terre à terre, la vérité de son aventure; mais parfois, quand son cœur éclate,

quand il croit pouvoir se livrer, il écrit alors de ces choses qui d'abord nous déconcertent : « On ne va au ciel que par le martyre; on y monte avec une couronne d'épines, le cœur percé, les mains en sang, et la figure radieuse. » (A Louise Colet, 30-9-53.)

Sa besogne, sa « rage des phrases », il en parle, communément, dans la conversation, comme d'une innocente manie de petit rentier, une occupation d'oisif et qui a fini par tourner au vice. « Je n'ai rien de plus à vous dire, mon existence n'offrant pas le moindre intérêt » (à Amélie Bosquet, décembre 1867); « je suis absolument comme une huître; mon roman est le rocher qui m'attache » (à George Sand, 9-9-68). D'autres fois il voudrait faire prendre son labeur pour une manière de thérapeutique, un vertige propice qu'il faut bien se donner, afin d'oublier que l'on vit; « tâche de t'occuper le plus possible — conseille-t-il à Chevalier frappé par le malheur, en 1865 — de t'étourdir par le travail; c'est encore le meilleur cataplasme qu'il y ait pour les blessures de la vie (20-11-65); et à George Sand : « Se griser avec de l'encre vaut mieux que de se griser avec de l'eau-de-vie. » (1-1-69.) S'étourdir, se griser, la même image; mais ce qu'il présente de la sorte, selon son usage habituel, comme un divertissement — au sens pascalien — comme un procédé d'évasion, c'était à ses yeux, c'était justement son devoir à lui, son service à lui. « J'aime mon travail, disait-il à Louise Colet, d'un amour frénétique et pervers, comme un ascète le cilice » (24-4-52), et le 2 décembre 1874, songeant à ses contemporains, à ses confrères surtout, il écrivait à George Sand : « J'appartiens à un autre monde... »; car la passion qui l'attache à son art est exigeante comme celle de Fénelon pour son Dieu; le « pur amour » de Fénelon, c'est l'élan qui précipite un être vers son Créateur, sans calcul, sans la moindre survivance cachée d'égoïsme, sans une seule pensée de derrière la tête sur l'incomparable profit de cette adhésion au surnaturel; Dieu pour Dieu; un amour qui ne soit qu'indicible offrande, embrasement dans la charité; et de même Flaubert réclame de quiconque prétend aimer l'art, ce don total, ce pur amour (1).

* * *

« Je travaille comme un frénétique. Pourquoi? Je n'en sais rien; mais vraiment j'ai le diable au corps. » (A M^{me} R. des G., juillet 1876.) Est-ce bien le diable? Ce qu'il fait, ce travail furieux, il l'avait pourtant ainsi défini, jadis, à sa mère, on s'en souvient : « ... Se mêler des œuvres du Bon Dieu. » (15-12-50.) Dans sa tanière de Croisset — qui avait, nous dit Caroline, « servi de maison de campagne, autrefois, aux moines de l'abbaye de Saint-Ouen » — il vit, tout de bon, comme s'il avait, lui aussi, fait ses vœux. Cette mission qu'il se persuade, qu'il est sûr d'avoir reçue, nommément, il la remplit jusqu'à ce qu'il en meure. Il la remplit, même s'il lui arrive de n'y plus croire, même s'il songe amèrement, parfois, que ce service qu'il s'impose n'est peut-être qu'un service inutile. « Quand je vois ma solitude et mes angoisses, dit-il à M^{me} R. des Genettes dans l'été 1864, je me demande si je suis un idiot ou un saint. Cette volonté enragée... est peut-être un signe de bêtise. » Déjà, dans *Novembre*, au seuil de sa vie, on entend sourdre cette plainte : « Il eût mieux valu faire comme tout le monde... que de suivre le triste chemin où j'ai marché tout seul. » En 1846, il s'était cambré dans l'orgueil de son sacrifice : « Je me suis sevré de tant de choses que je me sens riche au sein du dénuement le plus absolu »; c'était faire

(1) De même, dans sa première *Education sentimentale*, il avait dit du personnage de Jules, dont nous avons déjà marqué tout ce qu'il lui avait donné de lui-même : « Il vit dans la sobriété et la chasteté, rêvant l'amour,

(1) Que le prêtre vive de l'autel, que l'artiste vive de son art, soit; pourvu que le prêtre ne vende pas les choses saintes, pourvu que l'artiste ne rende pas sa plume serve de ses appétits. Si l'art rapporte mal, et si la foule s'en détourne comme elle délaisse les églises, qu'il en crève, l'artiste, ou qu'il fasse autre chose plutôt que d'avilir son métier. Et comme on voit des curés de campagne, dans leurs paroisses sans chrétiens, faire à l'occasion des « journées » pour la moisson, pour la vendange, et louer leurs bras pour pouvoir survivre, de même Flaubert, à la fin de sa vie, se fera nommer bibliothécaire hors cadre à la Mazarine.

un peu le glorieux, peut-être pour se donner du courage. A cinquante-trois ans il écrira un jour tristement, à George Sand : « Ce que vous me dites de vos chères petites m'a remué jusqu'au fond de l'âme. Pourquoi n'ai-je pas cela (1)?... J'ai été lâche dans ma jeunesse. J'ai eu peur de la vie. Tout se paye! » (28-2-74.) Tentation la pire de toutes, celle qui met en cause sa vocation même, la seule chose, dans la nuit noire du destin, qui lui parût irrécusable, son seul point d'appui, sa seule certitude; mais il tient bon tout de même, il ne lâche pas prise. Ainsi Julien l'Hospitalier, lorsqu'il passait le lépreux, dans sa barque, à travers l'ouragan : « La grêle cinglait ses mains, la pluie coulait dans son dos, la violence de l'air l'étouffait »; il n'en peut plus de tirer sur les rames, et la barque se met à glisser, à la dérive; « *mais comprenant qu'il s'agissait d'une chose considérable, d'un ordre auquel il ne fallait pas désobéir* », il reprend ses avirons; en un effort prodigieux, il parvient à la rive où l'attend, sans qu'il le sache, sa rédemption...

« On ne fait rien de grand sans le fanatisme », disait Flaubert à Louise Colet, le 31 mars 1853; et à M^{me} Schlésinger, le 14 janvier 1857 : « Tout cède à la continuité d'un sentiment énergique »; et il avait écrit, le 4 septembre 1862, ces lignes étonnantes, admirables : « Tout ce qui m'arrive de fâcheux, en grand ou en petit, fait que je me resserre de plus en plus à mon éternel souci. Je m'y cramponne à deux mains et je ferme les yeux. A force d'appeler la grâce, elle vient. Dieu a pitié des simples. »

* * *

Alors, quand on a compris tout cela, quand on a dénudé ce cœur plein de flamme, alors le lourd Sicambre de Croisset, l'oncle « ganachard », le vieux Polycarpe tout seul à gueuler ses phrases dans sa chambre, quelle grandeur il prend tout à coup, et enfin, à nos yeux! Le voici qui dépasse toute sa taille et qui subitement se dépasse. Ce qu'il croyait avoir à faire, il l'a fait avec une espèce d'ardeur sombre, de fixité, d'acceptation surnaturelle, comme s'il y allait de son salut, en ce monde et dans l'autre. *Violenti rapiunt illud...*

L'art, c'est sa seule foi, mais sa foi totale. Substitution? Contrefaçon? Ah! écoutons-le parler, écoutons-le bien : « La base théologique manquant [aujourd'hui, au siècle où il est, pour la génération qui est la sienne], où sera maintenant le point d'appui de cet enthousiasme qui s'ignore? Les uns chercheront dans la chair, d'autres dans les vieilles religions, d'autres dans l'art (2). » Cet homme dépossédé, à qui son éducation, son milieu ont interdit de croire au Dieu d'Isaac, d'Abraham et de Jacob, au Dieu de Jésus-Christ, il ne sait plus où aimer, qui aimer, mais il aime, de toute sa force, du côté de la seule lumière qu'il voit briller encore. Les philosophes définissent Dieu en disant qu'il est à la fois le Vrai, le Beau, le Bien. Le Vrai? Flaubert ne sait où il est; le Bien? toute la morale ne lui semble, rationnellement, que conventions sociales, fictions humaines; mais le Beau, ça, il sait; le Beau lui parle au cœur. L'art, la poursuite de la Beauté, c'est sa façon à lui, la seule qui lui reste, de croire en ce qui domine le monde, survit au monde, l'enveloppe, l'explique et l'accomplit. Ce mouvement qui l'emporte vers le Beau, pour créer lui-même un peu plus de beauté, cet élan sur lequel il a jeté sa vie, c'est bien, littéralement, un amour, sa voie d'accès, à lui, vers l'Unique Nécessaire, son affirmation de l'Absolu. L'admiration, dit-il, dans sa première *Education sentimentale*, c'est « la prière de l'intelligence devant la manifestation éclatante de l'Intelligence infinie, l'hymne qu'elle lui chante dans sa joie en se recon-

naissant de sa nature ». En 1857 encore (le 30 mars) il déclare à M^{lle} de Chantepie que tout son désir, tout son espoir, c'est d'atteindre « le Vrai par l'intermédiaire du Beau ». « Nous ne valons quelque chose que parce que Dieu souffle en nous », affirmait-il à Louise Colet, le 27 février 1853; flux mystérieux, courant de vie qui traverse la créature pour remonter, avec elle, à la grande source d'où tout ruisselle.

Les artistes « qui sont des prêtres... »; oui, pour lui, en ce sens que le prêtre et l'artiste ont la même fonction, le même ministère : réveiller ceux qui dorment, nourrir ceux qui vivent, ne pas permettre que le feu s'éteigne, que les brumes d'ici-bas nous cachent les étoiles; des veilleurs, des messagers, ou, comme dit le langage liturgique, des confesseurs (1).

Jusqu'au bout il aura préservé son âme.

Il existe de lui un texte qui dit tout; ce jour-là (4 septembre 1852), il répondait à Louise Colet qui lui avait parlé des socialistes. Nous savons déjà ce qu'il pensait d'eux; qu'il se soit trompé sur leur compte ou qu'il les ait bien jugés, ce n'est pas ici ce qui nous occupe; mais il les tenait pour des gens qui n'ont pas le « sentiment de l'insuffisance humaine ni du néant de la vie » et qui voudraient enfermer l'homme dans le pauvre cycle de ses appétits; et c'est alors qu'il lâche ces mots brûlants : « Ils ont blasphémé... le sang du Christ; rien ne l'extirpera, rien ne le tarira. Il ne s'agit pas de le dessécher, mais de lui faire de nouveaux ruisseaux. » Ce n'est qu'une image? Sans doute, encore que... Mais l'homme qui parle ainsi, il l'a contresignée cette phrase étrange et pathétique, par le témoignage de sa vie entière, toute une vie donnée, immolée à une certaine lumière, à une certaine étoile qui n'avait jamais cessé de luire au plus profond de son ciel intérieur, même lorsqu'il ne la distinguait plus. Cette présence, en lui, c'était sa raison de vivre. Ce jour-là, il lui avait donné son vrai nom (2).

HENRI GUILLEMIN.

L'énigme russe

Voilà plus de trois mois que les experts anglais et français recherchent une « formule » rendant possible une nouvelle triple entente. Insaisissable comme un feu-follet, la dite « formule » n'est toujours pas trouvée et un pacte avec les Soviets paraît aussi éloigné qu'il l'était au début des négociations.

Et une tendance se fait jour qui prétend attribuer à M. Chamberlain la responsabilité blâmable de négociations prolongées. N'attachons aucune importance à d'aussi stupides vitupérations.

Si quelqu'un est à blâmer en l'occurrence, il me semble à moi, que ce n'est pas le Cabinet britannique. Le larron de la pièce est sans contredit Staline. C'est lui qui crée les difficultés et qui accumule les obstacles qui rendent aussi exaspérante la recherche d'un accord.

Le fin fond de l'affaire est que Staline, en guerre ouverte avec le peuple russe, a peur de toute complication étrangère qui pourrait l'entraîner dans un conflit armé. Il ne sait que trop bien qu'un pareil conflit risquerait de déchaîner le flot de haine amère accumulé depuis des années dans l'âme de l'immense majorité des Russes.

(1) Et le 29 nov. 1878, à Gustave Toudouze : « Je vous envie, puisque vous êtes heureux. Soignez bien votre bonheur. Aimez votre femme et donnez à votre gamin de gros baisers de nourrice. Vous êtes dans le vrai, n'en sortez pas. »

(2) A L. C., 4 sept. 1852.

(1) « *Elegit eum Dominus sacerdotem sibi. Ad sacrificandum ei hostiam laudis.* »

(2) Les pages que l'on vient de lire sont extraites du volume à paraître prochainement chez Plon, à Paris, sous le titre : *Flaubert devant la vie et devant Dieu.*

Personne n'ignore que les paysans représentent toujours près de 80 % de la population totale en Russie. On sait aussi que ce n'est précisément pas l'amour parfait qui règne entre ces paysans et les Soviets. La querelle commença presque immédiatement après la révolution bolchéviste. Elle n'a pas cessé depuis, parce que les paysans, avec leur mentalité individualiste congénitale, bloquent la route de la « socialisation ». On peut dire, sans exagération, que toute l'histoire économique, sociale et politique du régime soviétique a, comme fond de tableau et comme principal facteur, la lutte entre les communistes et les paysans.

Je ne puis guère m'étendre longuement, dans cet article, sur ce problème assez compliqué. Qu'il me suffise de dire qu'en 1930-32 le gouvernement soviétique remporta ostensiblement une victoire irrésistible sur les paysans en leur imposant les fermes collectives. Un million et demi de familles « Kulak » (paysans aisés et laborieux) furent brutalement détruites et plus de cinq millions de gens exterminés. On confisqua la terre, les animaux domestiques, les machines agricoles; et les paysans, à peu près jusqu'au dernier, furent transformés en esclaves enchaînés de l'Etat communiste.

Mais très vite il apparut qu'il ne s'agissait que d'une victoire à la Pyrrhus. Entre 1928 et 1933 le nombre de chevaux, en Russie, tomba de 35,5 millions à 16,6 millions; le bétail de 70,5 millions de têtes à 38,4 millions; les moutons de 146,7 millions à 50,2 millions; et les porcs de 26 millions à 12,1 millions. Staline se buta aussi au mur de béton créé par le sabotage paysan et par la résistance passive des masses agricoles. Les paysans refusaient de travailler dans les fermes collectives ou ne travaillaient que très mal. De temps à autre des révoltes ouvertes éclataient.

Les résultats furent désastreux. En 1932-33 une grande famine balaya les provinces les plus fertiles de la Russie. Une évaluation modérée fixe à plus de 10 millions le nombre des victimes.

Staline fut contraint de faire des concessions aux paysans. En février 1935 un décret leur accorda le droit de posséder personnellement des potagers et des parcelles de terre de 1 à 5 acres, deux ou trois vaches, deux ou trois porcs, de vingt à vingt-cinq moutons, vingt ruches et des poules et des lapins en nombre illimité. Il était également accordé aux paysans de disposer de leurs produits sur des marchés libres.

Mais pendant les quatre années qui suivirent il apparut que la réforme, si elle améliorait dans une certaine mesure les conditions économiques dans les villages — les paysans pouvaient enfin manger à leur faim — portait en même temps un coup dur aux méthodes collectivistes en agriculture. Les paysans se mirent à négliger le travail dans les fermes collectives. Ils préféraient naturellement cultiver leurs propres lots. Il s'en suivit que les fermes collectives eurent à souffrir d'un manque de main-d'œuvre et que leur production baissa considérablement. La chose risquait d'affecter toute l'économie soviétique car le gouvernement tire la grande masse des produits alimentaires de ces fermes collectives.

Les 15 et 17 mai 1939, *Izvestia* publiait deux longs articles exposant les résultats d'une enquête spéciale dans une province typiquement agricole de la Russie méridionale. Officiellement, toute la région était collectivisée à 100 %. En réalité, pourtant, 30 % des paysans robustes ne travaillaient aucunement dans les fermes collectives ou n'y travaillaient que quelques jours en hiver. Ils employaient leur temps à cultiver leurs lots personnels ou à faire l'artisan.

Ils avaient une très bonne raison pour boycotter les fermes collectives. Le journal donnait les chiffres suivants. Dans l'une des fermes de cette région les membres, reçurent, en 1938,

0,36 rouble par journée de travail dans les champs collectivisés, soit environ 90 roubles pour l'année, alors qu'un paysan-artisan (charpentier, poëlier) gagnait aisément de 30 à 40 roubles *par jour*. En d'autres mots, un homme pouvait gagner dans le privé en trois jours autant qu'un paysan collectiviste gagnait en une année.

La presse soviétique affirme que de pareilles conditions existent dans toute l'U. R. S. S. et je n'ai aucune raison de mettre son affirmation en doute.

Une fois de plus, le gouvernement soviétique se trouvait devant une crise grave. S'il permettait aux paysans d'en faire à leur guise, l'ensemble du système de l'agriculture collectiviste croulait. D'autre part, une discipline rigide imposée aux paysans et la suppression de toute possibilité d'activité individualiste risquaient de provoquer un sentiment hostile au régime.

Staline a choisi cette dernière voie. Le 28 mai 1939, un décret fut publié par le Conseil des commissaires du peuple, dont le but est de mettre fin aux abus décrits ci-dessus. Dorénavant, tout paysan sera contraint de travailler dans sa ferme collective, au moins soixante jours par an dans les provinces du Nord, quatre-vingts jours par an dans les provinces du Sud et cent jours dans les régions cotonnières. Tous les transgresseurs seront expulsés des fermes collectives et traités en « ennemis du peuple ».

A partir du 15 août prochain, l'étendue des lots personnels et des potagers est limitée à 0,5 acre dans les provinces fertiles et à 2 acres dans les régions du Nord. Les terrains occupés par les maisons et bâtiments sont à inclure dans la superficie des lots personnels, lesquels doivent être attenants aux habitations.

La nouvelle réforme signifie que les chaînes de l'esclavage, dont les paysans avaient réussi, de gré ou de force, à se dégager quelque peu, vont être resserrés. Il est facile de prévoir les conséquences économiques de la réforme. Comme en 1930-32, les paysans tueront tous les animaux qu'ils ne peuvent nourrir et élever. La qualité du travail dans les fermes collectives baissera. Dans beaucoup de cas il s'en suivra des récoltes déficitaires avec toutes les conséquences — famine dans les villages et grande pénurie dans les villes.

Politiquement, cette nouvelle et violente querelle avec les paysans ne peut signifier que ceci : un décuplement de la haine de ces paysans contre le régime soviétique. Et je laisse à mes lecteurs le soin d'imaginer comment ces sentiments de la part de la grande masse du peuple russe affecteront la situation intérieure du pays et, en fin de compte, sa puissance militaire.

De toute évidence, ayant ainsi déclaré une guerre au couteau à son propre peuple, Staline ne peut risquer d'être entraîné dans une guerre à l'extérieur. Voilà la vraie raison pour laquelle il sabote en ce moment les négociations avec les puissances démocratiques. Il est tout aussi évident qu'aucune « formule » artificielle ne peut lui servir. La recherche d'une pareille « formule » est aussi vaine que la chasse aux feux follets.

ANATOLE V. BAIKALOFF (1).

(Traduit de l'anglais,
The Weekly Review.)

(1) L'auteur de l'article que l'on vient de lire, M. Anatole Baikaloff, membre fondateur du parti bolcheviste en 1902, parti qu'il quitta en 1917, a personnellement connu Staline pendant des années.

« Les Soviets atteignent l'Amérique »

Ce qui saute surtout aux yeux dans l'économie soviétique, c'est la contradiction flagrante entre, d'un côté, les statistiques brillantes témoignant d'un puissant développement de la production et, d'autre part, l'extrême pénurie d'articles de consommation, surtout de consommation courante et de première nécessité.

Dès l'ouverture des « périodes quinquennales », les Soviets avaient déclaré que leur but était « d'atteindre et de dépasser l'Amérique », et ils ont semblé procéder non sans succès dans cette voie. Ainsi, d'après les statistiques soviétiques, l'extraction charbonnière et la production sidérurgique auraient augmenté de trois à cinq fois, par comparaison à 1913.

L'ensemble de la grande industrie aurait augmenté de 5,8 fois, la production des centrales électriques de 31,9 fois, celle de l'industrie des machines, de 20,2 fois. L'industrie chimique aurait augmenté de 7 fois; celle du bois de 6 fois; celle de la confection de 151 fois. Enfin, l'industrie du cuir aurait augmenté de 7,2 fois; celle des chaussures de 13,4 fois et la production de l'industrie alimentaire de 3,7 fois.

Mais, d'autre part, M. Hoornaert, avocat près la Cour d'appel de Bruxelles, a constaté, lors de son voyage en Russie (août 1936) que la moitié des ouvriers dans les grandes villes marchaient nu-pieds. Et M. Kléber-Legay, secrétaire du Syndicat des Mineurs du Nord, a affirmé dans son livre (*Un Mineur français chez les Russes*) que la grande majorité de ces ouvriers étaient vêtus de haillons. D'ailleurs, on trouve dans la presse soviétique beaucoup d'articles où l'on se plaint de la difficulté qu'il y a, à Moscou, à se procurer du linge et des vêtements.

« Les vêtements et les chaussures » sont des marchandises très rares, en U. R. S. S. — dit mélancoliquement la *Pravda*, l'organe du Comité central du P. C. Pansoviétique (1). Et il suffit de parcourir, dans la presse soviétique les très nombreuses annonces des citoyens désireux d'acheter des vêtements usagés pour se rendre compte de la profondeur de la crise du vêtement.

Il est vrai que cette pénurie d'articles de consommation courante s'explique en partie par la mauvaise organisation du commerce soviétique. L'absurdité des plans est manifeste dans les industries dont le plan de production est établi en valeur. Ces industries tâchent de ne produire que des marchandises chères. C'est ainsi que l'on ne trouve dans les magasins que des cigarettes très chères (2). De même, on ne trouve des meubles qu'à des prix inabordables pour le citoyen de l'U. R. S. S. Même dans les régions où il existe des réserves de marchandises, elles sont difficiles à trouver, à cause de l'incohérence des plans. Les tissus manquent partout dans les stocks comme dans les magasins. Cependant, une fabrique de Moscou, qui en possédait, n'a pu les expédier, parce que le plan n'indiquait pas qui devait fournir l'emballage : le producteur ou le vendeur (3).

Toutefois, les mauvais plans de répartition et généralement la mauvaise organisation du commerce gouvernemental ne sont pas l'unique cause du manque de marchandises dans les magasins. Le manque de denrées alimentaires, de vêtements, de linge et de chaussures s'explique également par une production trop faible.

Mais comment concilier le fait de cette production faible avec les chiffres impressionnants des statistiques soviétiques témoignant d'une puissante augmentation de la production en Russie?

* * *

Écoutons ce que disent à ce propos les gros bonnets soviétiques.

Mejlaouk (alors Commissaire à l'industrie lourde) a déclaré au sujet de la « production brute » figurant dans les statistiques soviétiques, que ce terme cachait des choses scandaleuses et qu'elle ne présentait qu'une « fraude grossière (1) ». De même, Molotoff, président du Conseil des Commissaires du peuple, a dit dans son rapport au Comité Central du Parti communiste : « Ce n'est pas un secret pour personne que l'on augmente sur le papier l'extraction des houillères du Donetz et que l'on trompe l'Etat en annonçant des succès inexistantes (2). » Aussi le journal officiel de l'industrie lourde affirma-t-il que ces pratiques étaient très répandues : on enregistre une production volontairement accrue, on présente des rapports faux, souvent on tient une comptabilité double : une pour soi-même, et l'autre pour les rapports officiels (3).

Au surplus, même dans le cas où les statistiques soviétiques seraient dignes de confiance, elles ne permettraient pas de savoir si le régime économique instauré par les Soviets est en progrès ou en régression sur l'époque antérieure. Et cela se rapporte en tout premier lieu à la production dont seule la valeur (et non par les chiffres en quantité, c'est-à-dire, le poids ou le nombre d'unités) est indiquée dans les statistiques. On sait que cette valeur est obtenue par une appréciation arbitraire de la production actuelle aux « prix conventionnels de 1926-1927 », époque où une grande partie des articles produits aujourd'hui n'existait même pas.

En somme, les prix des produits industriels sont fixés arbitrairement et, en règle générale, ces prix sont beaucoup plus élevés que les prix d'avant-guerre. De plus, ce qui est considéré aujourd'hui comme « production industrielle » diffère sensiblement de ce qui était désigné par ce nom en 1913 (par exemple, les produits de la pêche, de la chasse, ainsi que les coupes de bois, la boulangerie et la charcuterie ne figuraient pas dans cette production, en 1913). Pour toutes ces raisons — et beaucoup d'autres encore — la production industrielle actuelle des Soviets ne saurait être comparée à celle d'avant-guerre. D'ailleurs l'*Ekonomitcheskaja Jizn*, organe du Commissariat des Finances, a reconnu elle-même que toutes les évaluations aux prix de 1926-1927 étaient très relatives et sujettes à discussion. De plus, les statistiques soviétiques font entrer dans la « production brute » les demi-produits, par exemple les machines inachevées, qui demandent encore un long travail pour être rendues utilisables.

Quant aux chiffres en quantité (poids et nombre des produits), ils semblaient présenter une certaine garantie ou pour le moins, un certain point de repère, malgré les révélations de Molotoff et de Mejlaouk. Toujours est-il qu'une analyse approfondie de ces chiffres nous conduit à la conclusion qu'ils sont tous extrêmement exagérés, même en ce qui concerne les industries houillère et sidérurgique, ces deux principaux titres de gloire des Soviets... Nous nous bornerons à présenter ici quelques observations critiques en passant en revue les prétendus progrès de l'industrie des machines et de l'industrie textile, ainsi que de celles de confections, du cuir et de la chaussure. Nous finirons par l'industrie alimentaire.

* * *

(1) 15 juin 1938.
(2) *Pravda*, 6 février 1938.
(3) *Pravda*, 28 mai 1938.

(1) *Sov. Zolotoprom.*, 1937, n° 4.
(2) *Bolchevik*, 1937, n° 8.
(3) *Za Ind.*, 10 mars 1937.

L'industrie des machines aurait dépassé, en 1935, le chiffre de 1913 de 20,2 fois. Or, n'oublions pas que les prix des marchandises soviétiques sont très élevés par suite du haut niveau des frais de revient. Par exemple, les machines-outils reviennent, en U. R. S. S., de 5 à 10 fois plus cher que celles qui sont commandées en Amérique (*Za Ind.*, 10 mars 1936). D'autre part, les prix de vente, auxquels est évaluée la production, sont tout à fait arbitraires et dépassent de beaucoup les frais de revient. Par exemple, le prix de revient d'une machine utilisée dans l'industrie de la soie est de 14.500 roubles; or, elle est vendue 53.200 roubles, donc 3,5 fois plus cher (1). Il s'ensuit qu'en tablant sur ces prix fantaisistes, on peut grossir à l'infini les chiffres de la production.

Le coefficient d'augmentation de la production constaté dans l'industrie textile est plus modeste que les autres. Néanmoins, il ne peut pas résister, lui non plus, à la critique. En fait, la production de l'industrie textile ne différait pas beaucoup, en 1935, de celle de 1913, comme il ressort des chiffres suivants :

	Millions de mètres.	
	1913	1935
Tissus de coton	2.250	2.632
Tissus de laine	96	79

Dès lors, il n'y a aucune raison d'affirmer que la production textile de 1935 a été supérieure à celle de 1913 de 2,6 fois.

Ajoutons à cela que les tissus soviétiques sont d'une qualité très mauvaise. A Moscou on trouve certaines étoffes, comme la « crêpeline », qui, mouillées, se déchirent comme de la toile d'araignée (2). La flanelle se déchire entre les doigts comme du papier à cigarettes (3). Et cette mauvaise qualité est, en quelque sorte, « prévue » par les plans, qui admettent dans les tissus de première qualité trois taches à la pièce, dans ceux de la deuxième qualité six taches, trous ou déchirures, dans le troisième choix douze déchirures (4).

Les chiffres officiels relatifs à l'industrie de confections sont nettement fantaisistes. On pourrait en déduire qu'en 1935 on a produit 151 fois plus de robes, costumes, pardessus, etc. qu'en 1913. Or, c'est justement dans ce domaine qu'on est surtout frappé de la pénurie des marchandises, par comparaison à 1913. Rappelons qu'on fait la queue devant les magasins de confections, à Moscou, Léninegrad et dans les autres villes; rappelons les difficultés qu'on éprouve même dans les grandes villes pour se procurer des pantalons (5).

L'énigme s'explique simplement et notamment de la façon suivante :

Sous l'ancien régime, les statistiques officielles ne tenaient pas compte des entreprises industrielles n'ayant qu'un seul moteur et moins de cinq ouvriers, ou ayant moins de seize ouvriers sans moteur. Or, il existait très peu d'entreprises de confections dépassant cette limite, et l'on s'habillait de préférence en commandant ses costumes à des petits tailleurs et couturiers, dont la production n'était pas enregistrée par les statistiques. Il était encore moins tenu compte des tailleurs et couturiers de village, qui habillaient pourtant des millions et des millions de paysans.

En fait, la grande industrie de confections n'existait pas, ou peu s'en fallait, avant la guerre et, dès lors, la comparaison de la

production actuelle de cette industrie avec celle d'avant-guerre ne peut aucunement être probante, d'autant que les petits tailleurs et couturiers ont été obligés d'abandonner leurs ateliers par suite de la persécution gouvernementale. Somme toute, et en dépit de la grande augmentation marquée par les statistiques soviétiques, la production effective de l'industrie de confections est certainement aujourd'hui très inférieure à celle d'avant-guerre, ce qui explique l'extrême pénurie constatée dans ce domaine par les voyageurs étrangers et par la presse soviétique elle-même.

Industrie du cuir. D'après les statistiques soviétiques, la production des tanneries était, en 1935, de 7,2 fois supérieure à celle de 1913, et ceci en dépit de la diminution formidable de bétail en U. R. S. S., reconnue officiellement. Pour se rendre compte de l'impossibilité de ce chiffre, il suffit de rappeler le fait qu'à défaut de cuir les trois quarts des chaussures sont fabriquées avec des semelles en caoutchouc(1) chose qui était absolument inconnue à l'époque d'avant-guerre.

S'il ne s'agit, en l'occurrence, de chiffres inventés de toutes pièces, l'explication pourrait être la même que pour la prétendue augmentation de la production de l'industrie de confection. Avant la guerre beaucoup de petites tanneries ne figuraient pas sur les statistiques. Les paysans — et ils formaient 80 % de la population — tannaient très souvent eux-mêmes leurs peaux pour leur usage personnel. Mais en 1928-1929 les Soviétiques ont interdit ce tannage domestique et ont fermé toutes les tanneries privées existantes.

L'Etat soviétique a commencé à réquisitionner toutes les peaux qu'on pouvait trouver dans les campagnes et il a concentré ainsi entre ses mains toute l'industrie du cuir. De cette façon, sa production a bien pu devenir sept fois plus forte que n'était celle des grandes tanneries privées, relativement peu nombreuses, figurant sur les statistiques de 1913, tout en restant insignifiante par comparaison à la production globale effective de cette année-là.

Quant à l'industrie de la chaussure, sa production a été, en 1935 (d'après le Recueil publié, en 1936, par l'Administration centrale des Statistiques), 13,4 fois supérieure à celle de 1913. D'après d'autres sources, l'augmentation aurait même atteint le coefficient de 19,9.

Notons d'abord qu'il est très difficile de concilier ces affirmations avec les témoignages précités des voyageurs étrangers ayant visité l'U. R. S. S. et qu'elles se trouvent en contradiction flagrante avec de nombreux faits constatés par la presse soviétique.

En fait, les souliers bas pour hommes coûtent aujourd'hui, en U. R. S. S., près de 300 roubles et ceux pour femmes 280 roubles environ. Or, les souliers pour hommes coûtaient avant la guerre près de 5 roubles-or et les chaussures pour femmes de 2 à 3 roubles. Il s'ensuit que le rouble actuel ne vaut, pour l'achat des chaussures, que 1/100 à 1/50 du rouble-or (1 à 2 kopeks), tandis que le pouvoir d'achat du rouble actuel s'élève à 1/15 du rouble-or, lorsqu'il s'agit de produits alimentaires. Dès lors, les chaussures par comparaison à 1913, sont devenues de 4 à 7 fois plus chères que les produits alimentaires. Et cela prouve que les chaussures sont actuellement des objets rares et que leur production est, en U. R. S. S., tout à fait insignifiante et de loin inférieure à celle de 1913... Comment se fait-il alors que cette production ait augmenté, d'après les statistiques, de 13 à 20 fois?

Les statistiques soviétiques, en marquant les très grands progrès de l'industrie des chaussures, passent sous silence le fait que dans la Russie d'avant-guerre l'usage était de commander

(1) *Za Ind.*, 18 novembre 1937.

(2) *Pravda*, 25 mars 1938.

(3) *Ibid.*, 12 mai 1938.

(4) *Ibid.*

(5) *Izvestia*, 10 mars 1936.

(1) *Za Ind.*, 10 septembre 1936.

les chaussures chez les petits cordonniers, très nombreux, mais non enregistrés comme entreprises industrielles. Cela se rapporte aux villes. Quant aux campagnes, les paysans se faisaient des bottes de cuir tanné sur place.

Actuellement tous les cordonniers indépendants des villes et des campagnes sont condamnés à périr ou à se transformer en prolétaires. Ils sont tenus à entrer comme ouvriers dans les fabriques gouvernementales de chaussures ou dans les ateliers de la coopération soviétique (qui ne se distingue que par son nom des entreprises de l'Etat). Même la réparation des chaussures ne peut être faite par des cordonniers indépendants. L'Etat a organisé à cet effet des ateliers de ressemelage, qui travaillent mal et lentement, mais auxquels les citoyens sont tenus de s'adresser à défaut d'autres.

* * *

Des jeux de chiffres analogues permettent aux Soviets d'affirmer que, alors que la population est notoirement sous-alimentée et souvent affamée, la production des *denrées alimentaires* serait actuellement 3,7 fois supérieure à celle de 1913.

A quelques exceptions près, notamment dans les grandes villes, la population de la Russie d'avant-guerre s'approvisionnait dans les boulangeries et charcuteries ayant un personnel très restreint ou n'en ayant pas du tout, la famille du patron travaillant seule. Aussi ces boulangeries et charcuteries n'étaient-elles pas enregistrées comme entreprises industrielles. Aujourd'hui la boulangerie et la charcuterie sont concentrées dans les usines de l'Etat, mais cela n'empêche pas que les citoyens (sans parler de la mauvaise qualité du pain très souvent constatée dans la presse soviétique) ne sont ni suffisamment, ni régulièrement approvisionnés.

Quant à la viande, son manque est la conséquence naturelle de la diminution du cheptel. Rappelons que, d'après le plan de 1936, l'industrie alimentaire devait fournir 2,7 kilos de viande, en moyenne, par habitant (1), tandis qu'en 1913, d'après les données soviétiques (Dêne, *Géographie économique*, Moscou, 1925), la consommation de viande par habitant était de 17 kilos, donc 6 fois supérieure. Il s'ensuit que l'affirmation du Recueil précité, d'après lequel la production de l'industrie alimentaire aurait été, en 1935, 3,7 fois supérieure à celle de 1913, est absolument dénuée de fondement.

Et cette observation pourrait être généralisée et apportée à tous les soi-disant progrès dont se vante ledit Recueil, à l'exception de quelques branches industrielles peu nombreuses.

Quant à l'industrie des machines, ajoutons encore aux observations faites plus haut un fait important.

La moitié environ des machines fabriquées en U. R. S. S. est destinée à servir à l'économie rurale et à l'industrie, tandis que l'autre moitié sert à la construction d'autres machines (métiers, laminoirs, etc.).

Ainsi l'industrie des machines a livré à l'industrie, au cours de vingt ans, des moteurs d'une puissance de 7.750.000 C.V. (y compris les machines achetées à l'étranger). En somme, les moteurs que les Soviets livrent chaque année au pays ne peuvent pas couvrir l'usure normale de ces machines, sans parler des pertes immenses dues à l'ignorance et à la négligence du personnel, qui réduisent au moins de moitié le temps de durée des machines.

Comte SOLTYKOFF.

(1) *Sov. Torgovlia*, 1936, n° 1.

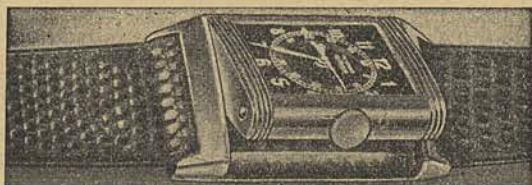


COUSEMANS

JOAILLIER ET ORFEVRE
DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE



OR ROSE
RUBIS ET BRILLANTS



LE COULTRE « REVERSO »

Projets de Transformation
de Bijoux



25, av. de la Toison d'Or
BRUXELLES



CHRYSANTHÈME OR ROSE ET BRILLANTS



Allocations Familiales

1° A charge des patrons et au bénéfice des appointés et salariés. (Loi du 4 août 1930).

2° A charge et au bénéfice des commerçants, professions libérales, artisans et autres travailleurs indépendants. (Loi du 10 juin 1937).

Caisse de compensation pour Allocations Familiales
et Caisse mutuelle d'Allocations Familiales



"LA FAMILLE,"

Agréées par l'Etat
(Arrêtés royaux des 27 octobre 1931
et 14 septembre 1938.)

26, rue du Boulet

BRUXELLES

Les Vice-Présidents :

G. Pilssart,
L. de Meester,
J. Herinckx.

Le Président :

V. Wauoquez.

Renseignements gratuits sur simple demande. Tél. 11.81.90 (3 lignes)

Achetez vos IMPERMÉABLES, GABARDINES

et tous vêtements

de SPORT, PLUIE ou de VOYAGE

AU ROI DU



CAOUTCHOUC

Exécution sur mesure au même prix

RÉPUTATION

GARANTIE

PRIX LES PLUS BAS

60 Succursales en Belgique

Liste de nos principales Succursales :

Bruxelles :

103, boul. Ad. Max.
161, chauss. de Waterloo.
141, rue Haute
51, rue de Flandre.
15, chaussée de Louvain.

Anvers :

80, rue Carnot.
77, Meir.
69, rue Nationale.
56, rue Basse.

Arlon : 29, Grand'Rue.

Bruges : 34, r. Sud du Sablon.

Courtrai : 21, Grand'Place.

Eecloo : 101, Marché.

Gand : 16, r. des Champs.

Hasselt : 14, rue Neuve.

Huy : 15, rue Neuve.

Knocke : place Van Bunnan.

Liège : 36, rue du Pont d'Ile.

Louvain : 39, rue de Diest.

Luxembourg : 4, Marché-aux-Herb.

Malines : 12, Bruul.

Menin : 272, rue de Lille.

Mons : 28, Grand'Rue.

Mouscron : 9, Petite Rue.

Nivelles : 4, rue de Namur.

Péruwelz : 40, Grand'Place.

Renaix : 47, rue des Jardins.

Saint-Ghislain : 26, Grand'Rue.

St-Nicolas : 73, rue de l'Ancre.

Saint-Trond : 30, rue de Liège.

Tirlemont : 62, rue de Louvain.

Turnhout : 18, Grand'Place.

Verviers : 126, rue Spintay.

Wavre : 52, rue du Pont.

Ypres : 4, rue du Temple.

Athus : 57, Grand'Rue.

Visitez l'Espagne

L'ANDALOUSIE

15 jours

SÉVILLE - CADIX - MALAGA - CORDOUE

départ assuré tous les trois jours

Le Pays Basque

11 jours

St-Sébastien - Bilbao - Santander - Oviedo

Demandez nos programmes

Union Belge de Tourisme

11, boulevard de Waterloo (Porte de Namur)

BRUXELLES

Tél. 12.54.50

MACHINES A COUDRE

ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 89, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND



GABARDINES ET IMPERMEABLES

64-66, RUE NEUVE
BRUXELLES

Le Spécialiste en Vêtements imperméables

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE · FEBRIFUGE · TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIODIQUES · SURMENAGE · GRIPPE · DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TYPENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

Manufacture de Tabacs

Joseph DUBROUX, Fils aîné

Rue de Marvis, 5-7

TOURNAI

Téléphone : 1195

Compte-Chèques 1844.92 — Registre du Comm. Tournai 10.105

Pour l'achat de vos

Tissus Lodens Imperméables

nous vous recommandons la maison

T. DEVAUX

25, rue Bériveau, VERVIERS

Spécialités : de noir inverdissable pour religieux et d'articles pour congrégations, pensionnats, ligues, scouts, etc.

Aussi filatures de cardés en tous genres depuis 1869.

Echantillon et visite sur simple demande.

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus
Confiseur

USINB

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Téi. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Téi. 12.63.59



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

Merceries — Bonneteries — Lingeries

Mercerie Franz LEFEVRE

4, rue du Beffroi (ancienne rue Gendarmerie).

CHARLEROI

Seul Spécialiste-Grossiste de la région

Téi 104.61

C. ch. post. 2712.60

Bas chaussettes, sous-vêtements, tabliers, draps de lit, pull-overs, laines, cotons, essuie-mains, etc.

DERNIERE NOUVEAUTE !



"DES RIDEAUX GARANTIS
SOUS TOUS LES RAPPORTS?"

... impossible!

"C'EST POURTANT VRAI, MADAME!
TOUS LES NOUVEAUX TISSUS
D'AMEUBLEMENT TOOTAL SONT
FORMELLEMENT GARANTIS!"



Invitation :

Voilà en vérité une nouvelle extraordinaire !
Tootal, les plus importants fabricants de tissus
du monde entier, lancent sur le marché une
gamme complète de *superbes tissus d'ameu-
blement* qu'un nouveau procédé de fabrication
permet de garantir *sous tous les rapports* !

Vous êtes cordialement invitée à venir examiner
- sans le moindre engagement - notre magni-
fique collection dans notre salle d'exposition,
18, Avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.

★

Voilà qui est formel !

GARANTIE TOOTAL

TOUS LES TISSUS PORTANT LA MARQUE TOOTAL SUR LA LISIÈRE SONT GARANTIS DEVANT DONNER SATISFACTION POUR TOUTE FAUTE IMPUTABLE À NOS TISSUS. NOUS NOUS ENGAGEONS AU REMPLACEMENT OU AU REMBOURSEMENT, ESQUISSE LA MARQUE TOOTAL SUR LA LISIÈRE. TOUTE RECLAMATION DOIT ÊTRE ADRESSÉE À VOTRE FOURNISSEUR.

TOOTAL

Article :

RENDRE ET UNE VALOGE BROSCHES ET TISSUS
POUR ET ADRESSE DU FOURNISSEUR.
SERVIR LA MARQUE TOOTAL SUR LA LISIÈRE

Exigez ce bon de garantie avec tout
achat d'un tissu Tootal.

Tissus d'ameublement TOOTAL

IMPRIMES * BROCATS * VOILES * FILETS * CHINTZ * ETC.

TÉLÉPHONE 21.47.68.

FABRIQUE
DE DRAPERIES ET NOUVEAUTÉS
Tissage WILLIAM FEY

S. P. R. L.

Spécialités
pour couvents, missions, pensionnats et séminaires.

Usine et Bureaux :
21, avenue de Scheut,
BRUXELLES

Teinture et Apprêt :
A VERVIERS

POÊLES
GODIN

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France

EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

Manufacture de Tissus pure laine et laine peignée

Tissage COGETEX s. a.

Tél :
17.42.22



C. Ch. P. :
3538.78

Nouveautés. — Fantaisies en tous genres

Bur. et Mag. :
36, bl. Baudouin, BRUXELLES

Usines :
A COURTRA

Chauffage-Ventilation

Établissements

HENIN & VERLINDE

Société Anonyme

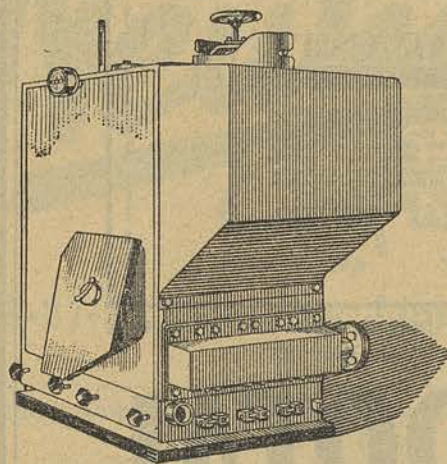
Successeurs de HENIN, SNOECK & C^{ie}

Maison fondée en 1873

Rue des Alliés, 235-237, Forest-Bruxelles

NOËL...1938

15° SOUS 0



DES MILLIERS DE CHAUDIÈRES DE CHAUFFAGE CENTRAL MISES
BRUTALEMENT HORS SERVICE... AU PLUS DUR DE L'HIVER, DES MILLIERS
DE PERSONNES PRIVÉES DE CHAUFFAGE... DES DÉGATS MATÉRIELS PAR
MILLIONS...!

LA S. A. DES CHAUDIÈRES

AUTOMATIC-A. C. V.

INFORME LES NOMBREUX USAGERS DU CHAUFFAGE CENTRAL QU'IL NE
LUI A ÉTÉ SIGNALÉ, AU COURS DE CETTE DURE ÉPREUVE, AUCUNE DÉFAIL-
LANCE SURVENUE A DES APPAREILS DE LA CONSTRUCTION.

LA SÉCURITÉ COMMANDE L'USAGE DE CHAUDIÈRES EN ACIER SIGNÉES

AUTOMATIC-A. C. V.

TOUTES LES PUISSANCES DE 10.000 A 600.000 CALORIES - HEURE. PLUSIEURS
MILLIERS DE CHAUDIÈRES EN SERVICE.

CHAUDIÈRES-A.C.V. Ruysbroeck

Téléphone BRUXELLES 44.35.17

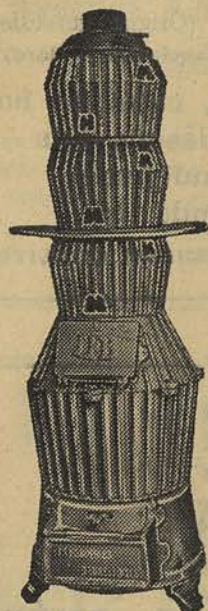
POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES
ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,

rien ne surpasse les poêles

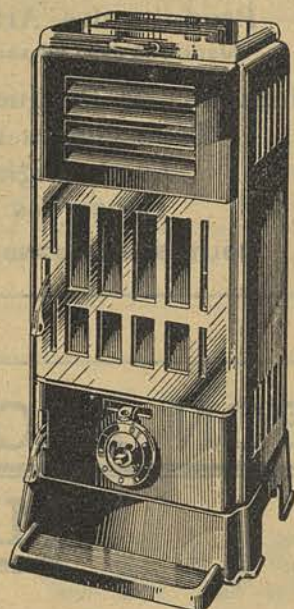
« L. F. B. 236-3 »

et

« GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1688

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

Les Fonderies Bruxelloises

Société anonyme

HAREN-lez-BRUXELLES

Les Fonderies Lallemand

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE
EVERE - lez - Bruxelles

Tél. 15.73.33

Tél. 15.05.99

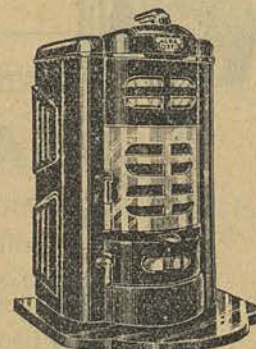
Foyers à feu continu **ALBA**

Poêles-Bufferets

Toutes pièces détachées en fonte
pour la

POÊLERIE

et la petite mécanique en
général



Nickelage — Chromage — Émaillage

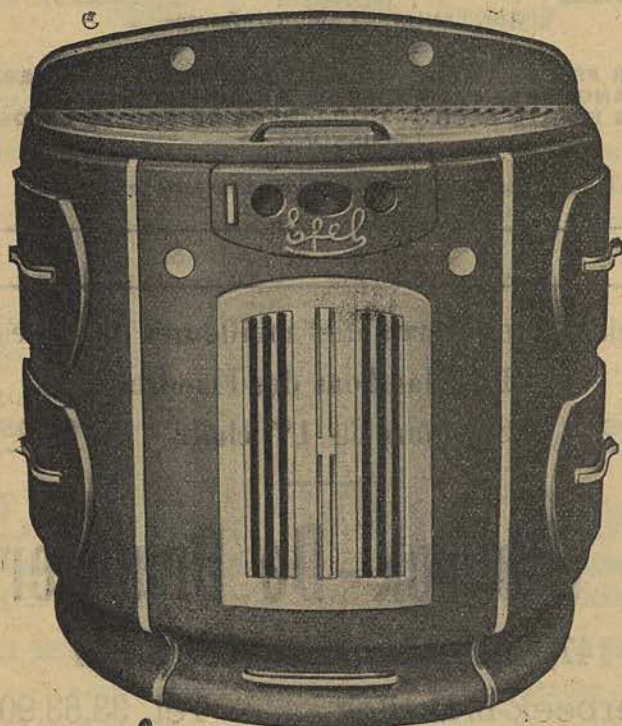
Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

Pour toutes machines, pétrins, batteuses et fours à vapeur de boulangerie et pâtisserie

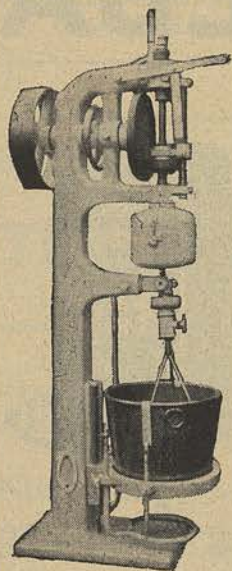
Adressez-vous aux :

ATELIERS de CONSTRUCTION de BOUSSU

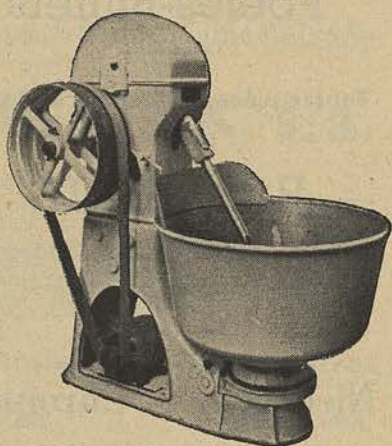
à Boussu-lez-Mons

Firme de réputation mondiale, fondée en 1843
par M. Fr. Dorzée

Qui vous étudieront, sans frais pour vous, tous vos projets d'installation nouvelle ou de transformation moderne et qui vous garantiront des fournitures irréprochables



Un siècle d'expérience
et de probité commerciale



Comptoir des Salaisons

104, BOUL. LAMBERMONT, BRUXELLES — Tél. 15.84.81

Produits des Ardennes (Origine garantie)
(Jambons avec ou sans os — Saucissons — lard)

Jambons de Prague extra, cuits en boîtes
Tous genres de saucissons fins
Lards anglais et indigènes
Conserves de viande etc.

TOUTES SALAISONS DE PREMIÈRE QUALITÉ

BON AROME

MAZA

Cafés extras

V^o JEAN WELTER & Fils

Usines et Bureaux :

155-159, rue de Plainevaux — SERAING

Tél. Liège 302.11

DU

DES LÉGUMES FRAIS

grâce aux légumes

DÉSHYDRATÉS - VITAMINÉS

1^{er}

JANVIER

LEKA

AU

31

DÉCEMBRE

Leka est un légume frais déshydraté, c'est-à-dire simplement privé de son eau. Au contact de l'eau il reprend la forme et la couleur du légume frais duquel il a conservé toutes les vitamines, toute l'ardeur, tout le goût et toute la saveur.

Leka est nettoyé, prêt à l'emploi et de conservation indéfinie.

Produits LEKA, 51, avenue de la Gare, Arlon

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55

Registre du commerce

C. C. Postaux

Tél. 342.53

N° 1551

1329.87

Adr. télégr. « Munar-Anvers »

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES, BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. — TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

Pudding Powders "Deliss"

Goût : Vanille, Chocolat, Amande, etc., pour Crèmes et Pâtisseries.

DÉJEUNER-DELISSINE INSTANTANÉ —

fortifiant spécialement recommandé aux enfants, convalescents et personnes surmenées.

QUALITÉ SUPÉRIEURE. — PRIX TRÈS INTÉRESSANTS

Demandez ÉCHANTILLONS et TARIF

Établ. Marc Van de Castele

à HÉRINNES-LEZ-PECQ (Hainaut) Téléphone : Pecq 212

Spécialité de Beurre des meilleures Laiteries

Lards et Jambons des Flandres

GROS

Salaisons de 1^{er} choix

GROS

R. Tilburck - De Brauwer

147, chaussée Saint-Pierre, 147

Etterbeek-Bruxelles

Tél. 33.53.90

LA BLANCHISSERIE NATIONALE

ÉTABLISSEMENT MODÈLE

90, avenue Adolphe Buyl — IXELLES

Téléphone : 48.95.39

Vastes installations pour blanchissage de tous linges
Blanchissage à l'air sur pelouse pour linges de corps
— Département spécial pour linge de famille —
Service journalier pour linges d'Hôtels, Restaurants
— Coiffeurs, Instituts, Pensionnats, etc. —

DISTILLERIE D'ESSENCES DE FRUITS

Colorants inoffensifs - Importation de gomme
du Soudan - Toutes matières premières]
pour Confiseries et Limonaderies

CO-DU-SA

Société Anonyme

Comptoir du Soudan

385, rue des Palais — Outre-Ponts — BRUXELLES

Téléphone : 26.27.15

“ LE BON CAFÉ ”

Société Anonyme

CAFÉS CRUS

IMPORTATION DIRECTE

44, Meir, ANVERS

Téléphone :
281.48

Adresse télégraphique :
Boncafé-Anvers

Savonnerie Brevetée Émile Dufrasne

“ LE BRILLANT ”

SAVON MOU DE TOUT PREMIER ORDRE

Exclusivement fabriqué avec des huiles végétales pures

Spécialement étudié pour la lessive et les nettoyages
des instituts, pensionnats, etc.

Un désinfectant par excellence
et essentiellement naturel

Tél. 856 Mons - SAVONNERIE EM. DUFRASNE, à Mons
42, rue de Berlaimont

Consignation de Cafés du Congo Belge

Maison BELLEFROID Frères

FONDÉE EN 1750

VICTOR de BELLEFROID. Successeur

24, RUE DE LA GOFFE, LIÈGE

Compte chèques postaux 342.455
Registre du commerce LIÈGE 398

Téléphones : Bureaux : 115.79
Privé : 283.46
Sart : 110

Depuis 1876

ON ACHÈTE

LES FINS CAFÉS

TORRÉFIÉS

« AROME RÉPUTÉ DES FLANDRES »

CHEZ :

J. VAN DEN BERGHE

ROULERS, 11, rue du Nord Tél. : 472

Réclamez à votre fournisseur
le beurre Sainte - Anne
PASTEURISÉ ET CONTROLÉ

ou écrivez à la

Laiterie Sainte - Anne

Soc. Coop.

Tél. 9 Chimay

Forges-lez-Chimay

La plus grosse production belge - 650,000 k. de beurre par an

LAIT BATTU SÉCHÉ POUR LES POUSSINS

Confiterie Nationale

Belge

USINE A VAPEUR

Léon HORLAIT

Braine-le-Comte

Tél. : Braine-le-Comte n° 21, Reg. du Commerce : Mons 1157

CHARBONNAGES DE

Gosson-La Haye & Horloz Réunis

S. A. A TILLEUR LEZ-LIÈGE



Charbons de première qualité — O. B. O. pour usages domestiques et industriels

Si vous ne traitez pas directement avec notre Société

EXIGEZ de vos fournisseurs les

ANTHRACITES-GOSSON

qui vous donneront la plus complète satisfaction

Téléphone : Liège 30860 (2 lignes) - Livraisons rapides et soignées

SOCIÉTÉ ANONYME DES

Charbonnages de Bonne-Fin

Rue de Hesbaye, 8, LIÈGE

Tél. : 110.46-243.73

Adr. télégr. : Charbonnages Bonne-Fin, Liège. C. G. P. : 48.340

CHARBONS

Anthracites — Industriels et domestiques pour tous usages

Houilles et Gailletteries — Gailletins 50/80 mm. — Têtes de moineaux lavées. — Braisettes lavées 20/30 mm. — Braisettes lavées 10/20 mm. Grains lavés 6/10 mm. — Fines lavées 0/6 mm. — Criblé — Tout-venant Menu graineux.

Charbons anthracites de première qualité pour feux continus et chauffage central.

Grains 6/10 spéciaux pour chauffage central.

Spécialistes des véritables Anthracites

SANTRAS

154, chaussée de Turnhout
ANVERS Tél. 556.56

Charbons tamisés et pesés avant la mise en sacs

Fournitures en vrac et en sacs plombés de 50 kgs

ANTHRACITES

S. A. DES

Charbonnages d'Ans et de Rocour

A Ans-lez-Liège

Tél. : Liège 605.36 et 605.67

Produit exclusivement l'anthracite de toute première qualité

RENDEMENT SUPÉRIEUR DANS :

Chauffage central

Foyers continus

et

tous systèmes de chauffage modernes

Spécialité de grains pour foyers à soufflerie automatique

Tous usages domestiques et industriels

CHARBONS

COKES

AGGLOMÉRÉS

LHOEST-BURNAY

— Société de personnes à responsabilité limitée —

15, Rue de Verviers, 15, LIÈGE

Tél. 125.87

Fournisseurs attitrés d'importants Établissements religieux

SPÉCIALITÉ :

CHARBONS & COKES POUR CHAUFFAGE CENTRAL

TOUS LES CHARBONS

des meilleures mines belges

ANTHRACITES - COKES - BRIQUETTES

JEAN MEEUS

15, Courte rue des Claires — ANVERS

Tél. 223.05

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Chèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

CASINO - KURSAAL OSTENDE

TOUS LES JOURS : A 3 h. : Concert symphonique sous la direction de **M. Aimé Mouqué**; à 4 h. : Séance d'orgue par **M. Léandre Vilain**; de 4 h. 30 à 6 h. 30 : Thé-dansant. **Orchestre The Lanigiro's**; à 9 h. : grand concert symphonique, sous la direction de **M. Aimé Mouqué**. Après le concert, **Soirée dansante**.

Apprenez les langues vivantes à L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Étienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 COURTRA

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Serges, voiles, camelots, draps, cotons divers, toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour processions. — Spécialité d'articles pour communautés religieuses et pour confections.



Pluie, rhumes ?
Pourquoi désormais les
craindre, puisque les

Poudres Merveilleuses de la
CROIX ROSE

de la PHARMACIE DEPOORTERE St.-Nicolas-Waes

vous défendent et calment instantanément
maux de tête, toux et grippe !...

8 poudres 4 fr.
25 " 10 fr.

En vente dans toutes les
pharmacies ou directe-
ment à l'adresse indiquée.



ESSAYEZ-EN UNE. VOUS N'EN VOUDREZ PLUS D'AUTRES

Toutes préparations médicales
Toutes spécialités

Pharmacie R. LEFEBVRE

12, Rue des Clairisses, 12

TOURNAI

Téléphone 100.78

Pansements et Accessoires

PHARMACIE

A. De Pannemaeker

Maison fondée en 1876

GAND, rue de Bruges, 28-30, Burgstraat, GENT
Téléphones : 179.54 et 179.14.

Spécialités en gros
Dépôts et Monopoles

Produits chimiques s/cachets. — Tous sérums. — Tous vaccins.
Ampoules à tous médicaments. — Accessoires.

Comptoir de
SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

PRODUITS chimiques purs pour Laboratoires
pharmaceutiques pour Infirmeries

Boîtes de secours pour Entrepreneurs et Industriels. —
Parfumerie — Articles sanitaires — Herboristerie



PHARMACIE du NORD

Pharmacie : M^{me} HOFMANS

RUE MAGHIN, 11

LIÈGE

Téléphone 233.26

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



**Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo**

Tous les grands voyages en autocar : Lourdes — Bretagne
— Suisse — Italie — Corse — Liéoux — Paris — Auvergne —
Touraine, etc.

VACANCES ET LOISIRS 13, rue de la Madeleine

BRUXELLES - Tél. 11.01.31

DEMANDEZ BROCHURES DÉTAILLÉES

Nos voyages à **LOURDES** avec retour par Gorges du Tarn
Auvergne — 12 jours — 1.500 francs — tout confort. Départ
10 mai — assuré. Deux départs chaque mois.
Tous frais — même boissons.

ATELIERS POLICER

V. Policer & O.-F. Saint-Remy

136, rue des Coteaux, BRUXELLES — Tél. : 15,94.07

Département A Argenture et réargenture
Chromage, nickelage, bronzage,
cuivrage, etc.

Département B Meubles en tubes et en acier :
tabourets, chaises, fauteuils,
tables, pupitres, bancs, lits, armoires, etc., pour cou-
vents, écoles, colonies (Missions).



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
**ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES**



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

**et absolument sans
danger**

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
HUY (Belgique)